BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XIII
A
69
NAPOLI

XXXII. G. 29

CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE.

Contenant des

REFLEXIONS MORALES SUR LES EPITRES ET EVANGILES,

Depuis le Samedi de la troiſiéme Semaine de Carême juſqu'au Dimanche de l'Octave de Pâques.

HUITIE'ME EDITION

reveuë & corrigée.

TOME TROISIE'ME.

Sur la Copie imprimée à Paris.

A LUXEMBOURG,

Chez ANDRE' CHEVALIER, Imprimeur & Marchand Libraire. 1703.

Bibliotheca Nationalis NAPOLI

CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI DE LA III. SEMAINE DE CAREME.

Perrexit JESUS in montem Oliveti... Adducunt autem Scribæ & Phariſæi mulierem in adulterio deprehenſam, &c. *Joan.* 8. 1. 11.

Les Docteurs de la Loi & les Phariſiens amenérent à JESUS *une femme qui avoit été priſe en adultere.*

CET Evangile repreſente une action digne de la charité & de la douceur de JESUS-CHRIST envers une femme adultére, accompagnée d'une prudence admirable, par laquelle il confondit les Phariſiens qui la lui avoient preſentée. Il n'étoit pas

convenable que JESUS-CHRIST, qui n'étoit point venu, comme il le disoit lui même, *pour condamner le monde, mais pour le sauver*, livrât par son jugement cette femme à la mort. Il ne vouloit pas aussi donner lieu aux Pharisiens de publier qu'il abolissoit la loi de Moïse, quoi qu'il eût le pouvoir d'en dispenser, étant le maître de cette loi. Il usa donc d'un temperament, qui fut de ne rien dire precisément sur la question que les Pharisiens lui faisoient s'il falloit lapider cette femme, comme la loi l'ordonnoit. Il fit semblant d'avoir l'esprit occupé à écrire sur la terre, & ne leur repondit rien. Quand des gens nous interrogent avec mauvaise intention & sans pouvoir, il est permis non de les tromper par des équivoques, mais d'éluder leur demande en ne leur repondant point: & c'est l'exemple que JESUS-CHRIST nous a donné en cette occasion.

Jean 3. 17.

II.

Les Pharisiens insistant, il les mit en desordre par une reponse pleine de sagesse, qui ne leur donnoit point lieu de l'accuser de violer la loi, qui étoit ce qu'ils pretendoient, & qui ne leur donnoit point aussi occasion de lapider cette femme; à quoi ils étoient portez par le desir de se signaler par un faux zele pour la loi. *Que celui* dit-il, *d'entre vous qui est sans peché, lui jette la*

2. 7.

premiere pierre, Les Pharisiens donc ne sachant que conclure de cette reponse, *s'en allerent les uns aprés les autres, &* JESUS-CHRIST, *qui demeura seul avec cette femme*, lui ayant demandé s'ils l'avoient condamné, comme elle lui eut repondu que non, il lui dit, qu'il ne la condamnoit pas aussi; qu'elle s'en allât, & qu'elle ne pechât plus. C'est le divin artifice par lequel il lui sauva la vie sans donner prise à la malice de ses ennemis. Et il ne faut pas douter que si nous avions le cœur pur & dégagé de toute passion, l'esprit de Dieu ne nous fournit souvent aussi des temperamens & des voyes pour conserver la verité, la justice & toutes les vertus, sans choquer les hommes. C'est pour l'ordinaire la precipitation des passions qui se mêlent dans nos actions, qui fait que pour conserver une vertu, nous en choquons une autre, & que l'on manque ou à la verité, ou à la charité. *v.* 9, *v.* 10. & 11.

III.

Cette parole de J. C. *Que celui d'entre vous qui est sans peché, lui jette la premiere pierre*, doit être bien entenduë. Elle ne signifie pas que celui qui est pecheur, perde absolument le droit de punir les pecheurs. Un Juge, un pere, un Roi, un maître peuvent punir ceux qui leur sont soumis, quoi qu'ils se reconnoissent eux-mêmes pecheurs. Mais elle signifie qu'ils ne le doi-

vent pas faire d'une certaine maniére. On peut faire injuſtement des actions de juſtice. On peut ſe porter à punir par de mauvais motifs ceux qui meritent d'être punis. Quand des gens qui ſe ſentent coupables de grands pechez, ſont obligez d'en punir d'autres qui ne ſont pas plus coupables qu'eux, ils ſont obligez de le faire avec regret, avec une confuſion intérieure, & ils font trés-mal de s'y porter avec joye, & pour ſe ſignaler eux-mêmes par une action de zéle. J. C. voyoit que c'étoit en cette derniére maniére que les Phariſiens ſe portoient à lapider cette femme. Ils euſſent été bien aiſes d'acquerir par ſon ſupplice la reputation de zélez, & étant plus coupables qu'elle, ils vouloient paroître à ſes dépens religieux obſervateurs de la loi. Pour empêcher donc cette mauvaiſe maniére de faire cette action de juſtice, J. C. leur dit: *Que celui d'entre vous qui eſt ſans peché, lui jette la premiere pierre.* Ce qui les faiſant ſouvenir de leurs pechez, étoit propre à réprimer ce mauvais deſir de ſe ſignaler par la mort de cette femme. Il n'empêcha pas proprement l'exécution de la loi de Moïſe: mais en condamnant la mauvaiſe maniere de l'exécuter, il fit que ceux qui n'avoient envie de faire mourir cette femme que par un mauvais motif, s'en déſiſtérent, parce qu'*ils* ne pouvoient réüſſir dans leur mauvaiſe intention.

IV.

IV.

La conviction où chacun doit être de la corruption de ſon cœur, ne lui interdit pas abſolument la punition des coupables, lors qu'il y eſt contraint par les loix divines ou humaines : mais elle retranche le faux zéle qui porte à cette punition, en ſe preferant à eux, & en ſe regardant comme innocent en comparaiſon d'eux.

Ce zéle eſt faux par pluſieurs raiſons. Il eſt faux que les crimes des autres doivent être à qui que ce ſoit un ſujet de ſe préferer à eux ; parce qu'on ne ſait ſi l'on n'eſt point plus coupable qu'eux. Car encore qu'on puiſſe être aſſuré de n'avoir point commis certains crimes viſibles, perſonne ne ſait ſi ſes pechez intérieurs ne le rendent point plus criminel devant Dieu que ceux qui ſont coupables de ces crimes extérieurs; un ſeul peché ſpirituel de haine, d'envie, d'orgueil, d'averſion pour la vérité, d'ingratitude envers Dieu, pouvant quelquefois ſurpaſſer en énormité une multitude de pechez corporels. Les diables qui ſont les plus coupables de tous les pecheurs, ne le ſont point par des pechez corporels, mais par des pechez conformes à leur nature & purement ſpirituels.

V.

Ce zéle eſt faux s'il nous porte à la puni-

tion des méchans, avec cette penſée que c'eſt par nôtre propre vertu & par nôtre ſeule volonté que nous ſommes exemts des crimes que l'on punit en eux. C'étoit là proprement la diſpoſition des Phariſiens qui ſe croyoient vertueux par eux-mêmes. Et c'eſt cette préference orgueilleuſe que l'Apôtre a voulu retrancher par ces paroles:
1. *Cor.* 7. *Qui eſt-ce qui vous diſtingue des autres? Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu? Que ſi vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme ſi vous ne l'aviez point reçu.* Vous avez reçu l'exemption des vices, ſi vous en êtes véritablement éxemt; Ne vous en glorifiez donc point, en vous préférant à ceux qui ne l'ont point reçûë de Dieu. Car ſi vous ne l'aviez pas reçûë, vous y ſeriez tombé comme eux; *n'y ayant aucun peché*, dit S. Auguſtin, *qui ſoit commis par les hommes: que tout autre homme ne pût commettre auſſi bien qu'eux, s'il étoit abandonné par celui qui eſt le recteur & le createur des hommes:* Nullum *eſt peccatum quod facit homo, quod non poſſit facere alter homo, ſi non adjuvet rector à quo factus eſt homo.* C'eſt ce qui oblige les vierges les plus pures de ne parler jamais des femmes les plus abandonnées avec cette fierté ſuperbe & ce zéle amer, qui témoignoit qu'elles ſe croiroient incapables des mêmes deſordres: ce qui oblige auſſi les plus modérez de n'inſulter pas aux plus emportez, & les plus juſ-
Aug. hom. 13.

juſtes de ne pas s'élever au deſſus des plus injuſtes. Car s'il y a quelque différence dans les actions des uns & des autres, elle ne procéde pas de leur fond, mais des dons gratuits qu'il a plû à Dieu de mettre en ceux qui les ont, & qu'il n'a pas accordez aux autres.

V I.

Ce zéle enfin eſt faux s'il porte à la punition du pecheur par un mouvement de haine. Il n'eſt pas encore tems de haïr le pecheur pendant qu'il eſt en cette vie ; parce qu'il eſt encore poſſible qu'il s'y corrige: & la charité ne ſauroit ſe porter d'elle-même à leur ôter ce tems. Le tems de cette vie n'étant pas deſtiné de ſoi-même à la punition des crimes, on doit être fâché d'être obligé de les punir du dernier ſupplice. La charité ne porte d'elle-même à éxercer contre les pecheurs que les peines médecinales qui tendent à les corriger de leurs vices, & ce doit être contre ſon deſir qu'elle leur abrége le tems de ſe corriger. C'eſt pourquoi les Evêques & les Prêtres ſe ſont toûjours rendu les interceſſeurs des coupables, & ne ſolicitent jamais des punitions capitales. Que ſi la néceſſité de retenir les méchans par la crainte des derniers ſupplices oblige quelquefois les Magiſtrats à en venir là, ſi ces Magiſtrats ſont animez de l'eſprit du Chriſtianiſme, ils s'y doivent porter avec douleur & contre leur inclination,

& non avec certaine ardeur qui paroiſſoit dans ces Phariſiens. J. C. avoit donc droit d'éluder cette mauvaiſe maniére de pourſuivre la punition de cette femme, quoi qu'elle fut juſte en ſoi : car on peut faire trés-injuſtement & trés-mal les choſes les plus légitimes & les plus juſtes.

VII.

Cette réponſe de J. C. nous peut être de grand uſage en une infinité de rencontres, pour réprimer nôtre aigreur & les ſaillies impetueuſes de nos humeurs. On eſt frappé des défauts du prochain On s'en aigrit, & l'on ſeroit porté à les pouſſer avec force. Mais le reméde de ce zéle amer eſt de faire réflexion ſur ſes propres défauts, & de ſe dire à ſoi même : *Que celui d'entre vous qui eſt ſans peché, lui jette la premiére pierre.* Nous ſommes choqués qu'on juge témérairement de nous. Plaignons-nous-en fortement, pourvû que nous n'ayons jamais jugé témérairement de perſonne. Mais ſi nous nous ſentons coupables de cent jugemens précipitez, n'eſt-ce pas une injuſtice viſible d'être ſi ſenſible à ceux que l'on fait de nous ? Il en eſt de même de tous les autres défauts ; tous ceux dont nous nous ſentons coupables nous ôtent le droit de nous plaindre qu'on nous les reproche, & encore plus d'inſulter à ceux des autres, & nous doivent faire entrer dans un eſprit de dou-

douceur, de patience & de condeſcendance à l'égard de ceux qui en ont de ſemblables. Et quoi que cela ne nous empêche pas de tâcher de les guérir, quand nous le pouvons, cela doit empêcher au moins tout le mépris & toute l'averſion que nous en pourrions concevoir contr'eux.

VIII.

On ne conſidére ordinairement la charité de J. C. dans cette rencontre qu'à l'égard de cette femme adultére à qui il ſauva la vie. Mais celle qu'il pratiqua envers les Phariſiens ne fut pas moindre. Il les éclaira par le peu de paroles qu'il leur dit, qui les inſtruiſirent ſi utilement, & qui deſarmérent leur paſſion : & il les arrêta par ſon ſilence, qui ne leur donnant aucun prétexte d'éxercer leur faux zéle contre cette femme, les obligea de *s'en aller l'un aprés l'autre ſans* avoir pris la reſolution de la lapider. Tout eſt ſage, tout eſt charitable en J. C. ſon ſilence auſſi bien que ſes paroles. Il parloit pour éclairer les hommes : pour jetter dans leur cœur les ſemences de la verité ; pour arrêter leurs paſſions : pour les empêcher de faire ce qui auroit troublé ſes deſſeins, & qui n'étoit pas dans l'orde de ſa providence. Il ſe taiſoit pour ne les pas aigrir ; pour ne les pas ſcandaliſer par des véritez diſproportionnées à leur foibleſſe : pour ne leur donner pas lieu de ſe porter à

des violences. Ainſi ſon ſilence étoit l'effet de ſa ſageſſe & de ſa charité auſſi-bien que ſes paroles. C'étoit un ſilence de raiſon & de volõté, dans lequel il avoit ſes vuës & ſes deſſeins, & des vuës & des deſſeins de miſéricorde & de bonté. L'eſprit de charité dont il étoit animé, régloit en lui toutes choſes, & les rapportoit à des fins dignes de lui.

IX.

Les hommes font quelque choſe de ſemblable, quand ils ſont pouſſez par quelque paſſion forte & agiſſante. Elle rapporte de même à ſes fins & leur ſilence & leurs paroles. C'eſt une choſe admirable combien la cupidité fournit de vuës & de deſſeins cachez à un habile courtiſan, pour ſupprimer certaines paroles qui peuvent nuire à ſes intérêts, & pour en dire d'autres qui y peuvẽt être utiles. Il ne parle point & il ne ſe tait point au hazard. Il tend toûjours à ſes fins dans l'un & dans l'autre. Il eſt miſérable, parce qu'il ſe propoſe une mauvaiſe fin: mais il eſt raiſonnable, parce qu'il agit conformément à la fin qu'il ſe propoſe. Un des grands défauts des hommes, c'eſt que n'étant point animez d'une charité vive & éclairée qui ſe répande dans leurs actions & dans la conduite de leur vie, ils perdẽt d'ordinaire & leurs paroles & leur ſilence; ils pourroient recueillir & en ſe taiſant & en parlant, une moiſſon abondante de bonnes

œu-

œuvres, si c'étoit la charité qui les fit parler & qui les fit taire. Ils pratiqueroient le suport du prochain en se taisant, en évitant de le choquer, ou de lui dire des veritez dont il n'est pas encore capable. Ils calmeroient ses passions, & leur ôteroient l'ardeur qui engage aux actions dereglées. Ils le serviroient de même par leurs paroles, & ils en feroient des médicamens utiles pour adoucir ou pour guérir les maux de son ame. Mais on perd tout cela, parce que la charité n'est point le principe de nôtre conduite. Adressons-nous donc à J. C. parlant & se taisant par charité. Adorons en lui son silence & ses paroles; & demandons lui le bon usage de l'un & de l'autre.

SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE DE CAREME.

Scriptum eſt, quoniam Abraham duos filios habuit, unum de ancilla, & unum de libera *Gal.* 4. 22. 31.

Il eſt écrit qu'Abraham a eu deux fils; l'un de la ſervante, & l'autre de la femme libre.

I.

L'Apôtre par l'explication allegorique de la naiſſance de deux enfans d'Abraham, l'un qu'il eut d'Agar, l'autre de Sara, nous inſtruit de la nature des deux Teſtamens, l'ancien & le nouveau. Il dit que l'ancien figuré par Agar, n'enfantoit que des eſclaves, & que l'autre, qui eſt le nouveau figuré par Sara, engendre des enfans libres. Il nous découvre par là que la Synagogue avec l'apareil de toutes ſes céremonies, n'étoit qu'un peuple d'eſclaves deſtinez ſimplement à figurer la véritable Egliſe & le véritable peuple de Dieu, qui la devoit ſuivre: & dont elle enfermoit déja quelques membres qui appartenoient

à

à la véritable Egliſe Mais il faut remarquer ſur cela, que quoi que le corps de la Synagogue ne fut compoſé que de Juifs charnels, animez de l'eſprit de ſervitude, & qui ne participoient point á la véritable liberté des enfans de Dieu : néanmoins cette ſervitude ne venoit point proprement de Dieu, mais de la corruption de l'homme. Dieu eſt la cauſe de la liberté de ſes enfans: mais il n'eſt pas la cauſe de l'aſſerviſſement de ceux qui vivent dans l'eſprit d'eſclaves. C'eſt l'amour qu'ils ont pour les choſes du monde, & le défaut d'amour pour Dieu, qui les rend eſclaves. Or Dieu n'eſt cauſe ni de l'un ni de l'autre. Il a au contraire comblé les Juifs d'une infinité de graces & de bienfaits qui les devoient porter à l'aimer. Que s'il n'a pas amoli la dureté de leur cœur par des graces plus fortes, il n'eſt pas cauſe néanmoins de cette dureté. Il ne leur devoit point ces graces. Elles n'étoient point des apanages de leur nature, & c'eſt leur faute de n'avoir pas bien uſé de celles qu'il leur a données.

II.

Il ſemble qu'il n'y ait rien de plus conſolant pour les Chrêtiens que ce que S. Paul enſeigne dans ce que l'Egliſe nous propoſe de cette Epître. Il reconnoît les Chrêtiens pour les vrais enfans de Dieu, ſa vraye Egliſe, ſes vrais héritiers, & il exclut les

Juifs

Juifs de tous ces titres. Mais il eſt bien à craindre qu'il y ait preſentement peu de Chrêtiens qui puiſſent prétendre à ces avantages. Car S. Paul ſuppoſe que les Chrêtiens dont il parle, ſoient attachez à Dieu par amour, que l'eſprit d'adoption les faſſe recourir à Dieu avec une tendreſſe d'enfans. Mais helas! combien y a-t-il peu de perſonnes maintenant en qui ces marques paroiſſent. Cet eſprit de liberté oppoſé à l'eſprit de ſervitude conſiſte à aimer Dieu avec un eſprit d'enfans, & une confiance d'enfans, à le regarder comme ſon ſouverain bien, à le préferer à toutes choſes, & à lui conſacrer ſa vie & ſes actions avec une charité toute libre, & non avec une contrainte ſervile. Or comment peut-on prétendre que l'on eſt dans cette diſpoſition, lors qu'étant dans les chaines des paſſions & des vices, on ne ſonge point à les rompre, qu'on ne s'y trouve point mal, & qu'on ne ſouhaite pas même d'en être libre? Comment accorder cet amour avec cet eſprit tout occupé de la vie preſente, tout rempli de pretentions humaines, & ſi peu touché de maux de l'ame? Comment l'accorder avec cette froideur, cette négligence, cette inapplication à ce qui regarde Dieu? Comment l'accorder avec ce partage ſi inégal de ſon tems & de ſes occupations, par lequel nous donnons preſque tout au monde, & preſque rien à Dieu? Faut-il s'appliquer,

quer un quart d'heure à Dieu, voilà les gens dans l'ennui. Faut-il s'appliquer aux créatures qui leur plaiſent, les voilà dans la joye. Il eſt ſouvent aſſez difficile de trouver des marques de l'amour de Dieu dans la vie même des perſonnes qui font profeſſion de pieté. La coûtume, l'habitude, la crainte, l'amour propre, peuvent être le principe de la plûpart de leurs actions. Mais je ne ſçai comment on pourroit s'imaginer que ceux qui vivent comme l'on vit dans le monde, c'eſt-à-dire, dans les paſſions ordinaires qui occupent les gens du monde, ſoient des gens délivrez par J. C. de la ſervitude des paſſions. Rien ne donne cette idée. Tout y eſt contraire, quand on regarde les choſes de prés. De ſorte qu'il faudroit ſuppoſer que l'amour de Dieu eſt une certaine paſſion inſenſible qui demeure ſtérile & ſans action dans le fond du cœur, qui eſt une idée toute oppoſée à celle que l'Ecriture & les Peres nous en donnent. Ainſi cette préference que ſaint Paul donne à l'état des Chrétiens ſur celui des Juifs, bien loin d'être un ſujet de confiance au commun du monde, eſt au contraire un étrange ſujet de terreur, parce que n'ayant pas lieu de reconnoître en eux les marques de cet amour, ſans lequel on n'eſt point enfant de Dieu, ils ne ſe peuvent mettre tout au plus qu'au rang des eſclaves & des Juifs, qui ne ſont point délivrez de ſervitude.

III.

III.

Ne regardons donc plus cette ſeparation que fait l'Apôtre, des Juifs & des Chrêtiens, des eſclaves & des libres, comme une choſe qui ne nous regarde point. Ces Juifs comprennent la plûpart des Chrêtiens. Ils ont quitté le nom de Juifs ſans en avoir quitté l'eſprit. Ils rempliſſent nos Egliſes, & ils y occupent ſouvent les plus éminentes places. Ils ſont eſclaves, mais ils ne ſont pas reconnus pour tels. Et ils ne ſe reconnoiſ-
Joan. 8. 4. ſent pas pour tels. Ils ſont prêts de ſoûtenir, comme les Juifs, qu'*ils n'ont jamais été eſclaves de perſonne*: NEMINI *ſervivimus unquam.* Le commun des Chrêtiens ne ſait même en quoi conſiſte cet eſclavage. Cependant rien n'eſt plus important que d'en être bien inſtruit. Il faut éviter d'être eſclave, & tâcher d'être libre. Mais comment le peut-on faire, ſi l'on ne ſait en quoi conſiſte ni l'une ni l'autre de ces qualitez?

IV.

Pour concevoir plus nettement l'eſclavage dont parle l'Apôtre, il eſt bon de remarquer qu'on en peut diſtinguer trois différentes eſpeces, dont il n'y a que la derniére qui ſoit marquée par l'Apôtre. La premiére convient à tous les hommes, la ſeconde à tous les méchans, la troiſiéme à un certain genre de mauvais Chrêtiens. L'eſclavage

vage commun à tous les hommes eſt celui qui leur convient en qualité de pecheurs. Il y a un certain genre de ſervitude inſéparablement attaché au peché qui ne ſe détruit pas même par la liberté que JESUS-CHRIST accorde à ceux à qui par une nouvelle naiſſance il donne le pouvoir d'être enfans de Dieu. *Dedit eis poteſtatem filios Dei fieri.* Un criminel enfermé dans une priſon, condamné à un travail pénible juſqu'à la mort, eſt un eſclave ſelon les loix humaines, qui l'appellent *ſervum pœnæ*, & qui ne le comptent plus entre les perſonnes libres. C'eſt la condition de tous les hommes. Ils ſont enfermez dans le monde comme dans une priſon dont ils ne ſortent que par la mort; & tout le tems qu'ils y demeurent, ils y ſont aſſervis à mille travaux, à mille fatigues, à mille neceſſitez incommodes. Ils ſont entraînez vers la mort comme des gens qu'on méne au ſupplice par un torrent rapide, auquel ils ne ſauroient reſiſter. Ils ſont aſſujettis à la corruption de leurs corps. Ils ne diſpoſent pas même de leur ame; & fort ſouvent leur eſprit eſt occupé malgré eux de mille penſées fâcheuſes, & leur volonté dechirée de mille deſirs qu'elle ne ſçauroit empêcher. On ne peut nier que cet état ne ſoit une ſervitude generale & inévitable à tous les hommes. Elle renferme les Rois auſſi bien que les moindres de leurs ſujets; & tout l'avantage qu'ils Jean 1. 12.

qu'ils peuvent pretendre, n'eſt pas d'être libres, puis qu'ils ſont auſſi bien que les autres des priſonniers que l'on entraîne à la mort, & qu'ils ſont ſujets aux mêmes miſeres de corps & d'eſprit: mais c'eſt que comme dans les priſons il y en a quelquefois qui commandent aux autres, Dieu les a choiſis dans le nombre de ſes eſclaves pour leur donner quelque autorité ſur d'autres eſclaves, qui ne leur produit que de nouvelles peines & de nouvelles ſervitudes. S'il y en a quelques-uns qu'on puiſſe appeller libres dans cette ſervitude generale, ce ſont ceux qui reconnoiſſant la juſtice de cet état s'y ſoumettent avec patience & avec amour, & méritent par-là pour l'autre vie d'être delivrez de toutes les miſeres de celle-ci. Et comme il n'y a que les vrais Chrêtiens qui ſoient dans cette diſpoſition, il eſt certain que dés cette vie, ils ſont les plus exempts de cet eſclavage général, qui eſt la peine du peché des hommes.

V.

L'eſclavage qui convient à tous les méchans, conſiſte en ce qu'ils ſont tous en la poſſeſſion du démon, qui les domine d'une maniere ſi abſoluë, que ſaint Auguſtin les appelle les animaux du diable, *animalia diaboli*: Il les remuë & il les conduit où il veut. Il agit ſur leurs eſprits & ſur leurs corps par des impreſſions tout autrement for-

fortes & efficaces que celles par leſquelles il afflige les juſtes qui ne lui ſont point aſſujettis. L'Ecriture nous marque cet eſclavage, lors qu'elle dit du démon, qu'*il exerce ſon pouvoir ſur les incredules*; *Qui operatur in filios diffidentiæ.* Et c'eſt une ſuite d'une injuſtice ſecrette de Dieu, qui aſſujettit les natures inferieures comme celles des hommes à celles des purs eſprits lors qu'elles ſe ſont laiſſées ſurmonter par eux, & qu'elles les ont imitez dans leur déſobéiſſance. Le démon ne merite pas de commander à l'homme; mais l'homme s'étant aſſujetti au demon, merite de demeurer dans l'aſſujettiſſement où il s'eſt réduit: *Ils mangeront*, dit l'Ecriture, *des fruits de leur voye, & ils ſeront raſſaſiez de leurs conſeils.* COMEDENT *igitur fructus viæ ſuæ, ſuiſque conciliis ſaturabuntur.* Ils ont choiſi le démon pour Roi, ils l'auront pour Roi éternellement.

Eph. 2. 2.

Prov. 1. 31.

VI.

Le demon exercera cette domination dans l'autre vie d'une maniere effroyable: car ſe montrant alors à decouvert aux ames malheureuſes qu'il aura trompées & reduites ſous ſa puiſſance, il leur fera éprouver toute ſa rage & toute ſa fureur: & il uſera de toute ſa force pour les combler de toutes ſortes de maux. Au lieu que la charité de Dieu ſatisfera pleinement tous les juſtes

deſirs

desirs de ſes élus, le demon mettra ſa joye à affliger les reprouvez dans tous leurs desirs. Comme Dieu enyvrera les Bienheureux *d'un torrent de delices* ſaintes, le démon enyvrera les reprouvez d'un torrent de toutes ſortes de maux. Enfin, comme le Royaume des cieux ſera l'empire éternel de la charité de Dieu envers les élus & des élus envers Dieu, le Royaume de la mort & des tenebres ſera l'empire éternel de la haine & de la rage du demon envers les hommes, & des hommes envers le demon; enſorte qu'il demeurera toûjours un vrai empire, le demon ayant toûjours le pouvoir & la volonté de tourmenter les hommes; & les hommes n'ayant aucune force pour lui reſiſter, mais ſeulement celle de le haïr démeſurément.

VII.

Mais cet empire du démon s'exerce en cette vie ſur les méchans d'une maniere bien differente, & il eſt borné & retenu par diverſes cauſes.

Premierement par l'ordre de Dieu, qui ne permet pas au démon d'employer ſa force contre ſes eſclaves ſelon toute ſon étenduë, parce qu'elle renverſeroit tout l'état de cette vie, & troubleroit les deſſeins que Dieu a ſur les reprouvez.

Secondement, par la malice & l'artifice même du diable, qui a bien plus pour but

en cette vie de rendre les hommes criminels, que de les accabler de miſeres & de maux. Il eſpere bien ſe dédommager en l'autre vie de tous les ménagemens dont il uſe en celle-ci. Mais comme il ſçait qu'il n'a de force & d'empire ſur eux qu'à proportion qu'ils ſont coupables, il tâche de les rendre plus coupables, afin de les pouvoir dominer & tourmenter plus cruellement & plus à ſon aiſe. Il prend donc pour l'ordinaire dans cette vie le parti d'exciter & de ſeconder leurs paſſions. Il tâche de leur procurer des richeſſes & des plaiſirs, & de les faire réüſſir dans leurs injuſtes deſſeins. Il s'applique particulierement à empêcher qu'ils ne lui échapent, & à éloigner d'eux tout ce qui les pourroit reveiller de leur aſſoupiſſement. Il employe toutes ſortes d'adreſſes & d'artifices pour les tenir dans ſes liens. Il les environne de gens qui les loüent & qui les autoriſent dans leurs dereglemens, qui leur en ôtent le ſcrupule, en leur propoſant une infinité de mauvais exemples qui les y confirment. Il les amuſe & les entretient d'eſperances trompeuſes. Il les accable d'emplois, d'occupations, de deſſeins, de divertiſſemens, qui les empêchent de penſer à eux. Et comme, ſelon les diverſes perſonnes & dans les diverſes circonſtances il a beſoin de divers moyens, il ſe ſert auſſi quelquefois des calamitez & des maux de la vie pour les accabler

bler de triſteſſe, les reduire au deſeſpoir & les empêcher par la multitude de leurs maux d'avoir le tems de ſonger à ſe convertir. Enfin tout lui eſt bon pour ſe conſerver l'empire de ceux qu'il tient en ſa poſſeſſion, ſe reſervant en l'autre vie de leur faire ſentir la dureté de ſon joug.

VIII.

Il n'y a rien de ſi réel & de ſi commun que cet eſclavage, puiſqu'il comprend tous les méchans, ni rien de plus terrible, puis qu'il eſt trés-facile d'y tomber, & trés-difficile d'en ſortir. Ce n'eſt pas neanmoins encore là celui qui eſt marqué par l'Apôtre dans l'Epître de ce jour. Il ne parle pas de tous les méchans, il parle de ceux qui appartiennent à la loi & à l'ancien Teſtament. Or tous les méchans n'y appartiennent pas. Tous ceux qui font profeſſion d'impieté & de libertinage; tous ceux qui ſont coupables de crimes groſſiers & viſibles; tous ceux qui violent ouvertement la loi de Dieu ne ſont point de ceux dont parle ſaint Paul. Ceux qui ſont donc marquez par l'Apôtre ſont des gens qui font profeſſion de vertu, qui paroiſſent obſervateurs de la loi, & qui ſont irreprehenſibles devant les hommes. Il ne leur manque qu'une choſe eſſentielle. C'eſt d'être animez de l'eſprit de charité. Ils pechent dans le principe des actions, & non dans les actions mêmes qui en naiſſent. Ils

ont

Ils ont les paroles des enfans de Dieu, ils en ont les œuvres : mais ils n'en ont pas le cœur, & ce cœur n'étant pas visible aux hommes, on ne voit rien en eux qui merite d'être condamné. C'est un ver qui ronge la racine de leurs œuvres, & qui leur ôte le merite & la vie. Ce sera si l'on veut, une vanité secrete, une jalousie cachée, un interêt secret. Ils substituent, à la verité, une creature à Dieu, puis que c'est ce qui fait leur crime : mais ils le font si finement qu'ils trompent & les autres & eux-mêmes. Il seroit permis d'aimer tout ce qu'ils aiment ; de rechercher tout ce qu'ils recherchent comme des moyens pour aller à Dieu. Leur mal est qu'ils s'y attachent comme à leur fin, & qu'ils en font le principal objet de leur amour. Enfin ce sont des gens édifians en apparance : & qui passent non seulement pour Chrêtiens, mais pour les meilleurs d'entre les Chrêtiens. Cependant avec tout cela le seul défaut de cet amour interieur qui raporte tout à Dieu, fait qu'ils ne sont, dans le fond, que des esclaves & des enfans de l'ancien Testament qui n'ont point de part à la loi nouvelle ; & enfin, *des enfans d'Agar*, dont il est dit qu'*ils n'ont qu'une prudence de la terre, & qu'ils ignorent la voye de la vraye sagesse.* FILII *Agar, qui exquirunt prudentiam quæ de terra est, viam autem sapientiæ nescierunt.* Baruch. 3. 23.

charité, puis qu'il eſt neceſſaire d'agir en enfant de Dieu, & que toutes les actions qui n'ont point la charité pour principe, ne ſont que des actions d'eſclaves & non d'enfans.

Aprenons-en à ne mettre pas nôtre confiance dans les ſeules bonnes œuvres exterieures, parce qu'on peut demeurer encore eſclave, & être eſclu du nombre des enfans de Dieu avec cette multitude de bonnes œuvres exterieures.

Aprenons-en à *operer nôtre ſalut avec crainte & tremblement*; puiſque tout ce qui nous rend vivans & enfans de Dieu conſiſtant dans cette amour interieur comme nous ne ſommes jamais entierement aſſurez de cette diſpoſition du cœur, nous ne pouvons jamais avoir une entiere certitude que nous ſoyons effectivement vivans, & nous avons toûjours lieu de craindre qu'on ne puiſſe dire de nous avec verité: *Vous avez la reputation d'être vivant: mais vous êtes mort.* NOMEN *habes quod vivas, & mortuus es.* *Philip.* 2. 12. *Apoc.* 3. 1.

Aprenons-en à ne nous élever jamais d'aucunes qualitez exterieures de corps & d'eſprit; puis qu'aucune de ces qualitez ne nous donnant une entiere aſſurance que nous ne ſommes point eſclaves, ne nous peut donner aucune certitude que nous ne ſommes pas dans l'extremité de la miſere & de la baſſeſſe.

Aprenons-en à ne nous élever au deſſus de perſonne. Car peut-être ceux à qui nous voudrions nous preferer, ſont nos maîtres dans l'ordre que Dieu met inviſiblement entre les hommes, qui eſt le ſeul veritable.

Et enfin, apprenons à n'eſtimer heureux que ceux qui poſſedent la vraye liberté que donne la charité, & à faire ainſi de ce bien unique l'objet de nos deſirs & de nos priéres pendant toute nôtre vie.

SUR

SUR L'EVANGILE DU IV. DMANCHE DE CAREME.

Abiit JESUS trans mare Galilææ, &c. *Joan.* 6. 1. 15.

JESUS *s'en alla au de là de la mer de Galilée, . . . &* JESUS *levant les yeux, & voyant qu'une grande foule de peuple venoit à lui, il dit à Philippe : D'où pourrons-nous acheter assez de pain pour donner à manger à tout ce monde?*

I.

SAINT AUGUSTIN remarque souvent, que quelque grand que fut le miracle par lequel JESUS-CHRIST nourrit cinq mille personnes de cinq pains d'orge & de deux poissons, il n'est point plus grand que ce que Dieu fait tous les jours pour la nouriture des hommes. Que Dieu multiplie tout d'un coup par lui-même cinq pains, & qu'il en produise une quantité capable de suffire à cette multitude, ou qu'il multiplie les grains par le moyen de la terre, & nourrisse cette même multitude par la voye ordinaire, la merveil-

le eſt aſſez égale. Cependant les hommes ſont ſurpris de l'un & le ſont ſi peu de l'autre, qu'ils n'y penſent pas ſeulement. Ils conçoivent que Dieu agit en l'un, & s'imaginent que ce ſont les cauſes ſecondes qui produiſent l'autre; & ils ne comprennent pas que les cauſes ſecondes n'ont ni mouvement ni force par elles mêmes; qu'il faut que Dieu les remuë & les faſſe agir; qu'il les conduiſe & qu'il produiſe par elles l'éfet que ſa Providence ordonne.

Ce qu'il y a de pis en cela c'eſt que les hommes meſurent auſſi leur gratitude ſelon ces jugemens ſi peu ſolides. Ils ſont fort touchez des ſecours miraculeux, & ils ne penſent pas ſeulement aux ſecours ordinaires. Mais il faut que la raiſon & la priere corrigent ces faux jugemens, & que nous convenions une bonne fois que nous n'avons pas moins d'obligation à Dieu de ce qu'il nous nourrit par la voye ordinaire, que s'il faiſoit tous les jours un miracle pour cela, comme il en a fait pour quelques Saints. C'eſt toûjours la providence qui agit dans l'un & dans l'autre par la même bonté pour nous, & par la même force à produire ſes éfets.

II.

On peut dire même en un ſens qu'il y a plus de force, plus de puiſſance, plus de

de grandeur dans les effets ordinaires que dans les effets extraordinaires. Car les effets extraordinaires étant detachez de l'ordre des causes secondes, n'ont besoin que d'une volonté unique de Dieu & d'un effet unique de sa puissance. Le ciel & la terre ont été produits par une seule parole. Il voulut que le ciel & la terre fussent créez en un certain instant, & ils y furent créez, *Quia ipse dixit, & facta sunt; ipse mandavit, & creata sunt.* Mais quand il veut un certain effet dans le cours, & par le cours des causes secondes, comme cet effet particulier dépend, depuis la création du monde, qu'une infinité de causes parmi lesquelles il se rencontre souvent des causes libres que Dieu ne réduit à l'action précise qui entre dans l'ordre de la providence, que par l'amas d'une infinité de circonstances & d'opérations par lesquelles il la procure : il faut qu'il joigne pour le produit une infinité de connoissances & d'opérations efficaces toutes également incompréhensibles à l'esprit humain. La chaîne dont dépend le moindre effet naturel, est une chaîne infinie composée d'une infinité d'anneaux dont chacun ne peut être produit & mis en son rang sans une connoissance, un dessein, & une opération particuliére de Dieu, qui produise cet effet particulier par le moyen de ce concours de causes qui y contribuënt. *Ps.* 148. 1.

III.

C'eſt une choſe admirable combien J. C. ménage les miracles dans les miracles mêmes, & épargne ceux qui ſeroient inutils. Qu'avoit-il beſoin de ces cinq pains & de ces deux poiſſons que ce jeune homme portoit ? Lui eût-il été plus difficile de nourrir ces cinq mille perſonnes avec cinq mottes de terre qu'avec ces cinq pains? Tout eſt également poſſible à une puiſſance infinie : mais tout n'eſt pas également conforme à la ſageſſe infinie. Au contraire plus Dieu eſt ſage, plus il réduit ſa conduite à des voyes ſimples. Il nous vouloit inſtruire à ne négliger jamais les moyens ordinaires & à faire toûjours tout ce qui eſt en nôtre pouvoir. Jesus-Christ navoit que cinq pains pour nourrir cinq mille perſonnes. Cela ne ſuffiſoit pas ; mais il les avoit. Il uſe donc de ce qu'il avoit, & il ſuplée à ce qu'il n'avoir pas. C'eſt qu'il nous vouloit apprendre par là que les voyes extraordinaires ne doivent être que le ſuplément des ordinaires ; & qu'il ne faut avoir recours à la puiſſance extraordinaire de Dieu, que lors que l'on a obéï à Dieu en tout ce qu'on l'on pouvoit faire ſelon la puiſſance ordinaire qu'il nous donne. Nous avons un ordre général de Dieu de faire tout ce que nous pouvons. Nous n'a-

n'avons droit de lui demander ni par nos désirs, ni par nos paroles aucun effet de sa puissance extraordinaire, que lors que nous aurons satisfait à ce premier ordre.

I V.

Les hommes tâchent de relever leurs œuvres par mille choses qui ne tendent qu'à l'éclat : mais Dieu ne recherche point un vain éclat dans les siennes. Il ne fait précisément que ce qui est nécessaire. Ces gens avoient besoin de nourriture. J. C. n'avoit pour les nourir que cinq pains & deux poissons. Il ne fait précisément que ce qui étoit nécessaire. Cela nous apprend donc non seulement à ne tenter point Dieu, mais aussi à pratiquer autant qu'il se peut, l'humilité dans nos actions ; & principalement dans celles qui ont de l'éclat. Il faut en toutes choses se souvenir qu'on est homme, qu'on est foible ; & que rien ne nous est plus nécessaire que de nous conserver dans le sentiment de nôtre foiblesse. Nous sommes donc obligez à nous humilier dans la pratique même des vertus, & à retrancher de nos actions & de nos paroles tout ce qui ne termine qu'à nous attirer de la réputation. Point de ces vertus fieres & orgueilleuses qui tendent à exciter l'admiration des hommes. Et qu'on ne colore point la recherche de l'éclat, du prétexte de l'édification. La principale édification que nous

2. *Pet.* 5. 5. devons aux hommes eſt de leur *inſpirer l'humilité:* OMNES *invicem humilitatem inſinuate.* Si Dieu oblige donc un homme de bien à faire quelque action qui ait de l'éclat, il y doit obéïr, parce qu'il n'y a jamais d'humilité à ne pas obéïr à Dieu : mais il n'y doit rien ajoûter, & il doit rentrer le plûtôt qu'il peut dans la voye de rabaiſſement & d'humiliation. Et c'eſt l'éxemple perpétuel que J. C. nous a donné dans toute ſa vie, & dans cette action particuliére.

V.

J. C. ſe ſervit de ſes Apôtres pour aſſiſter ce peuple dans ce beſoin, & il occupe auſſi ſouvent ſes miniſtres du ſoin des charitez temporelles. C'eſt une partie de leurs devoirs, & l'une des voyes dont Dieu veut qu'ils ſe ſervent pour attirer les ames à lui. Ce n'eſt pas que leur miniſtére ne ſoit tout ſpirituel, & ne tende directement à purifier les ames de leurs pechez ; mais c'eſt que les aſſiſtances temporelles ſont la voye la plus propre pour s'inſinuer dans les eſprits & pour y introduire la vérité. Pour perſuader aux hommes qu'on a un deſir ſincére de les ſervir dans les beſoins ſpirituels, il faut leur montrer qu'on deſire de les ſoulager dans leurs beſoins corporels. Car comme ils en ſont plus touchez, ils ſont plus diſpoſez à être gagnez par cette voye :

voye : & leur cœur étant gagné est ensuite bien plus disposé à se rendre aux conseils qu'on leur donne pour leur bien spirituel.

V I.

C'est par cette raison que les ministres de l'Eglise ont été dés son commencement les distributeurs des aumônes des Fidelles : & c'est une pratique trés sainte & trés-autorisée par l'antiquité de faire faire ses aumônes par les Pasteurs plûtôt que par soi-même ; afin que ces assistances tendent plus directement à leur fin, qui doit être de gagner les ames à Dieu au même tems que l'on prend soin de ce qui est nécessaire au corps. Et cela fait voir que ce n'est pas pourvoir un Pasteur de ce qui est nécessaire pour son ministére, que de ne lui donner préciſément que ce qui lui est nécessaire pour vivre. Car comme il vit pour les autres, il doit avoir de quoi les assister : autrement il leur sera le plus souvent inutile.

V I I.

Les charitez temporelles font d'ordinaire un trés-bon effet present. Car le peuple y est sensible, au lieu qu'il est peu touché de ce qui ne regarde que les biens ou les maux spirituels. Ces peuples que J. C. nourit dans le desert, en conclurent nettement

v. 14. qu'il étoit *le Prophête qui devoit venir dans le monde:* Mais il ne faut pas néanmoins faire un ſi grand fond ſur ces mouvemens qu'un bienfait temporel excite ſi l'on en demeure là. Souvent ils ne ſont que paſſagers & bien éloignez d'une converſion conſtante & durable. Ces peuples qui paroiſſẽt fort touchez de ce miracle de J. C., n'y penſérent peut être pas quelque tems aprés. Les paſſions qui occupent le fond du cœur, étouffent bien tôt tous ces mouvemens que la vuë d'une choſe extraordinaire & préſente produit ſur le champ; & c'eſt ce qui oblige les Paſteurs à ne s'y arrêter pas tout-à fait, & à demander d'autres preuves d'une converſion ſolide, en cultivant néanmoins avec ſoin ces bons mouvemens, & tâchant de les enraciner dans le cœur.

VIII.

Il eſt remarquable que J. C. a permis que la plûpart des bons mouvemens qu'il a produits dans les ames durant ſa vie, ſoit par ſes miracles, ſoit même par ſes paroles, ſe ſoient diſſipez & ayent portez peu de fruit; pour faire voir que les ames n'ont pas ſeulement beſoin d'être touchées en paſſant par quelque rencontre extraordinaire; mais qu'elles ont beſoin que ces bons mouvemens ſoient cultivez & entretenus par le ſoin aſſidu & continuel des paſteurs ordinaires qui veillent ſur ceux qui les ont conçus. Et c'eſt pourquoi les Apôtres

tres en convertiſſant les Juifs & les Gentils, leur donnoient en même tems des Prêtres & des Evêques pour les gouverner, afin de cultiver & conſerver en eux les ſemences de la parole de vie qu'ils avoient reçuë & qui avoit pris racine en eux. Sans la pratique de ce moyen leur fruit n'auroit été que paſſager, & avec l'uſage de ce moyen ils ont fondé en peu de tems une infinité d'Egliſes dans toute la terre qui ont produit des fruits admirables. Mais Jesus-Christ ne devoit pas en uſer durant ſa vie. Car la ſageſſe de Dieu ne voulant abolir la Synagogue qu'à la mort de Jesus-Christ & en punition du meurtre de Jesus-Christ, il ne devoit pas durant ſa vie établir un nouvel ordre de Paſteurs différent de ceux de la Synagogue, ni former encore de nouvelles ſocietez par l'établiſſement d'un nouveau miniſtére, parce que ç'auroit été une eſpece de ſchiſme. Cela fit néanmoins que ces paroles n'eurent guéres d'autre effet que de préparer les eſprits à la grande moiſſon qui a été recuëillie par ſes diſciples aprés ſa reſurrection. Ainſi Jesus-Christ a bien voulu ſervir par là de modelle & de conſolation aux Paſteurs qui exercent leur miniſtére avec peu de fruit par le défaut de certains moyens extérieurs que la providence de Dieu ne leur donne pas, & qui y acquiérent néanmoins d'autant

plus

plus de merite, qu'ils l'exercent avec moins de consolation & de succé.

IX.

Il faut donc fraper les esprits par quelque chose d'extérieur : mais il n'en faut pas demeurer là, il faut tâcher de conduire les ames à une vertu solide, intérieure & constante. Si J. C. eût voulu se contenter de ces conversions extérieures il lui étoit bien facile de gagner tout le monde. Il n'auroit eu qu'à renouveller ce miracle tous les jours, & il auroit attiré par là tous les peuples. Mais il veut d'autres vertus que celles que ces moyens peuvent produire. Il usoit même de justes précautions pour éviter les empressemens humains de ces peuples. Ainsi l'on voit qu'il se soustrait à ceux qui le vouloient faire Roi, parce que cela auroit autorisé les calomnies des Pharisiens. Il étoit venu pour regner sur les ames, & non sur les corps. Il ne cherchoit que cela. Tout autre royaume étoit indigne de lui. C'est ce qui oblige aussi les ministres de l'Eglise de modérer les zéles trop humains que des personnes conçoivent pour eux. Car ces zélez indiscrets sont des sources d'une infinité d'inconvéniens. Et bien loin de favoriser le fruit de leur ministére ils l'empêchent & le détruisent. C'est une source de discours & de médisances qui amusent les

les esprits & qui les empêchent de profiter des solides instructions des Pasteurs. Le diable n'aime rien tant que d'avoir quelque histoire à faire courir des ministres de l'Eglise, de même qu'il auroit été ravi de pouvoir rendre J. C. odieux en l'accusant d'aspirer à une royauté temporelle. Il faut donc que les Pasteurs s'éloignent avec grand soin de toutes les délicatesses qui leur sont suggerées & fournies par des personnes charnelles, qu'ils évitent la grande application des autres à leurs besoins. Il vaut mieux qu'ils souffrent un peu par le défaut d'application, que non pas qu'ils scandalisent le monde en permettant qu'on s'applique trop à leur procurer leurs commoditez, à quoi ces soins extraordinaires des peuples pour les Pasteurs portent naturellement.

SUR

propoſée dans l'Evangile de ce jour ſe fit au commencement de la prédication lors qu'il entroit dans l'exercice de ſon miniſtere. C'en eſt même une des premiéres actions. Car ſaint Jean la rapporte immediatement aprés le miracle de Cana en Galilée où il changea l'eau en vin, qui eſt le premier de ſes miracles. Ainſi l'ordre même où cette action de zéle a été placée par J. C. nous marque que le premier & principal objet d'un miniſtre de Dieu doit être ce qui regarde immédiatement ſon culte & ſa gloire, qu'il doit être embraſé de l'amour de la beauté de ſa maiſon, & d'une ſainte ardeur pour en empêcher la profanation, & que ſans ce zéle de l'honneur de Dieu il n'y a rien à eſperer du ſuccés de ſon miniſtére. C'eſt à ceux qui y entrent, à éxaminer s'ils ſont devorez de ce ſaint zéle, & s'il conſume en eux toutes leurs autres paſſions: comme il eſt dit de J. C. que le zéle de la maiſon de Dieu le devoroit. Il ne ſuffit pas en quelque ſorte qu'il domine ſur leurs autres paſſions, il faut qu'il les devore, qu'il les faſſe diſparoître, & que le déſir & le zéle de la gloire de Dieu ſoit la ſeule paſſion qui agiſſe en eux, c'eſt-à-dire que les autres paſſions doivent être ſi amorties, qu'elles ne ſe faſſent preſque plus ſentir dans un véritable miniſtre de J. C.

II.

Mais comme on a traité ailleurs de la profanation des trois temples de Dieu marquez en divers endroits de l'Ecriture, ſavoir des temples matériels, de l'Egliſe toute entiére, & des ames des Fidelles: on s'attachera particuliérement ici à ce dernier temple de Dieu, d'autant plus que nous y aurons ainſi lieu de conſiderer J. C. comme le modelle d'un zéle qui ne regarde pas ſeulement les Paſteurs, mais qui ſe doit rencontrer dans tous les Fidelles. Il n'appartient pas à tous les Chrêtiens de corriger autrement que par leurs gémiſſemens les profanations qui ſe font ou dans les temples matériels, ou dans l'Egliſe de Dieu, & par leurs priéres. Mais il y a un temple qui eſt commis generalement à tous, & dont ils ſont non ſeulement les gardiens, mais les Prêtres, un temple où ils doivent offrir des ſacrifices à Dieu, & qu'ils ſont chargez de conſerver pur & éxemt de toute profanation. Ce temple, comme il a été dit, eſt le temple de leurs ames. C'eſt *un temple qui n'eſt pas fait de la main des hommes*, & qui n'a pas été ſimplement conſacré à Dieu par des hommes, Dieu même l'a conſacré à ſa gloire par l'impreſſion de ſon image & le gage de ſon eſprit. Il l'a créé uniquement pour cette fin,

fin ; & cette fin eſt le principal devoir, le principal honneur, & le ſouverain bonheur de l'homme.

III.

Dieu n'a point créé l'ame de l'homme pour ſe remplir de connoiſſances curieuſes pour joüir par ſes ſens de tous ces corps qui rempliſſent l'Univers, pour exercer des talens humains : mais il l'a créée pour être ſon temple. Il l'a créée pour recevoir par elle & dans elle les hommages dûs à Sa Majeſté & à ſa grandeur. Il l'a créée pour y regner par l'amour, & pour y recevoir des ſacrifices d'amour. Tout autre uſage eſt contraire non ſeulement à l'honneur de Dieu, mais à l'inſtitution de la nature de l'homme, & par conſequent eſt une profanation de ce temple. Qu'y-a-t'il de plus juſte que d'employer un ouvrage de Dieu à la fin pour laquelle il l'a uniquement deſtiné, & ſans laquelle il ne l'auroit jamais fait ? Et qu'y-a-t'il de plus injuſte que d'uſer de cet ouvrage contre l'intention de celui qui l'a formé ? & à qui il appartient par tant de titres ſi legitimes ?

Si un grand Roi avoit fait bâtir exprés un Palais digne de lui, pour y faire paroître la magnificence de ſa gloire, & que quelques uns des ſes ſujets euſſent la hardieſſe de le changer en une étable d'animaux immondes, de le remplir de fumier, & d'en ôter tou-

toutes les marques de ſon autorité, pour le ſouſtraire entierement à l'uſage auquel il l'avoit deſtiné; quelle punition croiroit-on pouvoir égaler l'énormité de cet attentat; cependant combien cette image eſt-elle foible en comparaiſon de ce qu'elle repreſente! Qu'eſt-ce qu'un Roi en comparaiſon de Dieu? Qu'eſt-ce qu'un édifice materiel & periſſable en comparaiſon d'une ame ſpirituelle & immortelle? Et qu'eſt-ce qu'on appelle ſale dans les corps en comparaiſon de l'infection du peché? Enfin, qu'eſt-ce que de profaner un temple materiel, incapable d'une autre ſainteté que d'une ſainteté de figure, en comparaiſon du crime de celui qui profane le temble d'une ame, ſeule capable d'une ſainteté veritable & effective? Car on ne doit pas ignorer que dans la profanation de toutes les choſes materielles, qu'on appelle ſacrées, la profanation n'y eſt qu'en figure, parce que toutes ces choſes ne ſont capables que d'une ſainteté figurative: mais la profanation réelle réſide dans l'ame de celui qui eſt auteur de cette profanation. Ainſi quand quelqu'un vient à violer un temple par quelque ſacrilege: il y a une profanation en figure dans ce temple materiel, parce qu'il n'eſt capable que de ce genre de profanation; mais la profanation effective eſt dans l'ame de celui qui le viole: & c'eſt ſon ame qui eſt ren-

renduë effectivement l'objet de l'horreur & de la colere de Dieu.

IV.

Il n'y a donc rien de plus juste ni de plus necessaire que le zéle qu'on doit avoir pour purifier le temple de son ame de toutes sortes de profanations. Et ce zele, comme il a été dit, n'est point une vertu qui soit reservée aux Prêtres & aux ministres de Dieu. Ils en doivent bien être plus animez que les autres, & travailler à purifier & leur ame propre & celle des autres. Mais enfin chacun étant chargé de son ame, chacun est obligé de la purifier de toute profanation. C'est un devoir general & indispensable. Personne ne se peut exemter de faire ce qui est la fin de son être. C'est donc l'ouvrage de tous les Chrêtiens de purifier le temple de Dieu, & il est bon qu'ils considerent en cette maniere & par cette vûë-là, le soin qu'ils doivent avoir d'éviter l'impureté du peché qui profane ce temple; parce qu'elle leur apprend à s'y appliquer par un motif de justice & de zéle, & qu'elle les convainc qu'en ne le faisant pas, ils ne satisfont pas à la fin de leur être, & mériteroient d'en être privez. Or qui merite de perdre l'être même, merite la perte de tous les autres biens.

V.

Mais en quoi consiste cette profanation? On

On s'en peut former des idées fort differentes, & la regarder par diverſes faces ; parce qu'elle eſt injuſte & criminelle en bien des menieres. Mais celle que l'Evangile nous en fournit, eſt trés-propre pour nous la faire concevoir d'une maniere qui nous repreſente vivement le vrai uſage que nous devons faire de nos ames. Il eſt dit dans ſaint Matthieu, que cette maiſon eſt *une maiſon de priere* ; & il eſt dit dans ſaint Jean, qu'il ne faut pas en faire *une maiſon de trafic : Otez* : dit J. C. à ces profanateurs du temple de Jeruſalem, *tout cela d'ici, & ne faites pas de la maiſon de mon Pere une maiſon de trafic.*

Matth. 21. 13. *Joan.* 2. 16.

Voilà ce qu'il faut faire & ce qu'il ne faut pas faire. Il faut faire à ſon ame une maiſon de priere : il n'en faut pas faire une maiſon de trafic. Or il eſt clair que faire de ſon ame une maiſon de priere, c'eſt y loüer Dieu ; c'eſt l'y adorer : c'eſt y avoir recours à lui ; c'eſt l'y aimer, & lui offrir des ſacrifices d'amour : car c'eſt ce qui eſt compris ſous le nom de priere. Tout ce qui n'eſt donc point priere, loüange, adoration, amour, ſacrifice, doit être banni de ce temple, & tient lieu d'un trafic qui le profane.

Et quoi, dira-t-on, ne peut-on donc occuper ſon eſprit qu'à la priere, à la loüange de Dieu, à l'amour, au ſacrifice ? Tout autre uſage de l'ame eſt-il interdit ?

Oüi ;

Ouï; & c'eſt un grand honneur à l'homme de n'être créé que pour employer ſon être à une fin ſi noble & ſi excellente. Il faut néanmoins, pour ne s'effaroucher pas de cette doctrine, la bien concevoir; & en la concevant bien, l'on verra que la pratique n'en eſt nullement impoſſible, & que ſi elle eſt rare, c'eſt qu'il eſt rare de vivre en Chrêtien.

V. I.

S. Auguſtin nous ſervira à éclaircir, & à autoriſer en même tems cette doctrine, par ce qu'il enſeigne dans la Cité de Dieu, de l'étenduë du ſacrifice par lequel il entend le culte ſouverain que nous devons à Dieu. C'eſt, dit-il, un vrai ſacrifice que tout ce que nous faiſons pour nous unir „ à Dieu d'une union ſainte, & nous rapporter à ce ſouverain bien qui nous peut „ rendre vraiment heureux. C'eſt pourquoi la miſericorde qu'on exerce envers „ le prochain, n'eſt pas un ſacrifice, ſi „ on ne l'exerce pas dans la vûë de Dieu: „ mais l'homme même conſacré & dévoüé à Dieu, eſt un ſacrifice, entant qu'il „ meurt au monde pour ne vivre que pour „ Dieu. „

chap. 16. Liv. 10.

Nôtre corps même eſt un ſacrifice lors „ que nous le mortifions par la tempérance, ſi nous le faiſons pour plaire à „ Dieu, comme nous y ſommes obligez. „

„ Or

„ Or ſi le corps, dont l'ame ſe ſert comme
„ d'un ſerviteur & d'un inſtrument, eſt un
„ ſacrifice, lors qu'elle raporte à Dieu le
„ ſervice qu'elle en tire : combien plus l'a-
„ me en eſt-elle un lors qu'elle s'offre à
„ Dieu, afin qu'il l'embraſe du feu de ſon
„ amour, & qu'elle ſe dépoüille de toute
„ la concupiſcence du ſiecle ? Les œuvres
„ de miſericorde, quand nous les rappor-
„ tons à Dieu, ſont de vrais ſacrifices,
„ ſoit que nous les pratiquions envers
„ nous-mêmes ou envers le prochain, lors
„ que ces œuvres n'ont point d'autre fin
„ que de nous delivrer de toute miſere,
„ & de nous rendre bien-heureux.

Il eſt donc vrai que nôtre ame en qualité de temple de Dieu, doit être toute employée à offrir à Dieu des prieres, des loüanges, des ſacrifices. Mais cela n'exclut aucunes bonnes œuvres ; parce que toute bonne œuvre eſt un ſacrifice par le rapport que nous en faiſons à Dieu. Tout ce que nous faiſons pour Dieu ayant pour fin de nous unir à lui, devient un ſacrifice par ce rapport & par cette intention. C'eſt une priere, c'eſt une loüange, c'eſt une adoration de Dieu. Ainſi dire que toutes les actions de nôtre vie doivent être des prieres & des ſacrifices, ce n'eſt rien dire autre choſe, ſinon que nous devons rapporter à Dieu toutes les actions de l'ame, ou les actions conduites par la direction de l'ame.

l'ame. Et exclure de l'ame comme une profanation, tout ce qui n'eſt point priére, ce n'eſt n'en exclure que les actions qui ne ſont point rapportées à Dieu.

VII.

Ce raport de nos actions à Dieu, qui les rend de veritables ſacrifices, ne conſiſte point dans une oblation ſterile & ſans effet, incapable de ſanctifier nos actions, parce qu'elle n'en eſt pas la cauſe, mais il conſiſte dans une intention efficace, qui naiſſant du déſir d'être unis à Dieu, comme à la parfaite juſtice, de lui être parfaitement ſoûmis & de n'avoir rien en nous de contraire à ſa ſainte volonté, nous porte à pratiquer les bonnes œuvres, parce qu'elles ſont conformes à la volonté de Dieu, & qu'elles nous ſervent à parvenir à cette parfaite juſtice à laquelle nous aſpirons. Qui agit dans cet eſprit, offre à Dieu de continuels ſacrifices. Il pratique cette priére continuelle qui nous eſt ordonnée par l'Apôtre, lors qu'il dit : *Priez ſans ceſſe* : SINE *intermiſſione orate* : les priéres qui ſe font en certains tems qui ne peuvent être continuelles, ne ſervant qu'à ranimer & entretenir cette priére & ce ſacrifice qui ne ceſſe point.

Je ne dis pas cela pour rejetter les oblations que l'on fait à Dieu de toutes ſes œuvres : mais je dis qu'elles ne ſuffiſent pas,

& qu'il faut de plus que l'amour de Dieu en ſoit le principe. Car des actions faites pour un ſeul plaiſir, ou pour un pur interêt, ne deviennent point des priéres & des ſacrifices par une oblation generale qui n'en change point le motif, & qui n'y coopere point.

VIII.

Voilà ce que J. C. nous enſeigne qu'il eſt permis de faire dans nôtre cœur. C'eſt le ſens des paroles dont il ſe ſervit la ſeconde fois qu'il chaſſa les vendeurs & les acheteurs du temple. *Il eſt écrit : Ma maiſon ſera appellée la maiſon de la priere*, SCRIPTUM *eſt : Domus mea domus orationis vocabitur* : c'eſt-à-dire, qu'elle eſt uniquement deſtinée à cet uſage, & que tout autre y eſt interdit. Il faut dire de toutes autres actions qui ne ſont point rapportées à Dieu, que tout cela eſt indigne de la ſainteté de nôtre ame, qu'il la deshonore, qu'il la profane, qu'il en doit être exclus, & que nous devons nous animer du même zéle pour l'en bannir que celui que J. C. fit paroître contre ces vendeurs & ces acheteurs. Il les chaſſa du temple avec un foüet, qui eſt un châtiment dont on ſe ſert à l'égard des eſclaves & des perſonnes viles. Il faut de même exclure toutes ces penſées de nôtre cœur, en les traitant comme indignes de la ſainteté d'une ame conſacrée à Dieu, qui

lui

lui doit appartenir toute entiére. Il faut rejetter les deſirs & les penſées des choſes du monde, & tout ce que l'Apôtre comprend ſous le nom de deſirs ſéculiers, non comme quelque choſe de grand, mais comme des deſirs d'objets indignes de nous, & auſquels nous ne pouvons nous attacher que par une baſſeſſe de cœur & un aviliſſement de la grandeur à laquelle nous ſommes appellez par nôtre vocation au Chriſtianiſme, & par nôtre nature même. Ce trafic déroge à nôtre nobleſſe. Nous ne pouvons nous y appliquer ſans la perdre. C'eſt un trafic, puis que pour acquerir ces choſes temporelles, c'eſt-à-dire, pour en joüir, on donne ſon tems & ſon cœur. Mais c'eſt un trafic honteux & mercenaire qui nous dégrade & nous deshonore, qui remplit nôtre ame d'ordure & d'infection, & qui la fait du ſanctuaire de Dieu une étable d'animaux immondes, c'eſt-à-dire, de paſſions toutes charnelles ; *domum negotiationis.*

IX.

Ces actions faites ſans raport à Dieu & par le ſeul deſir de joüir des choſes ſenſibles, ne ſont pas ſeulement, ſelon l'Evangile, de nôtre ame *un lieu de trafic* : Domum *negotiationis*, mais elles en ſont *une caverne de voleurs* : Vos *autem feciſtis eam ſpeluncam latronum.* Elles la rendent l'habitation

des démons, parce que l'ame se laissant aller aux désirs & à la recherche des choses temporelles, elle en est bientôt possedée, & par là elle devient *une caverne de voleurs*: car les démons sont les vrais voleurs des ames. Ce sont des voleurs, parce qu'ils sont tout occupez à ravir l'honneur de Dieu, & les ames qui lui appartiennent: & de ces ames ils en font des cavernes, parce qu'ils y repandent une affreuse obscurité & qu'ils les privent de toute lumiére. Voilà la profanation horrible que l'on fait de son ame en l'assujettissant au démon, dont l'énormité se doit conclure de la colére que J. C. témoigna dans cet Evangile, contre les profanateurs des temples matériels qui n'en sont que des figures.

SUR

SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA IV. SEMAINE DE CAREME.

Jam die festo mediante .... JESUS dixit : Mea doctrina non est mea, &c. *Joan.* 7. 14. 31.

Vers le milieu de la fête.... JESUS dit : Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais c'est la doctrine de celui qui m'a envoyé.

I.

CE que JESUS-CHRIST dit aux Juifs *que sa doctrine n'est point sa doctrine, mais la doctrine de celui qui l'a envoyé*, merite de grandes considérations, parce qu'il nous découvre par là non seulement sa propre disposition, mais aussi celle où tous ses ministres doivent être. JESUS-CHRIST homme ne faisoit rien dont le Verbe uni à l'humanité ne fût le principe, & qu'il n'imprimât efficacement dans cette humanité qui étoit sienne. Ainsi toutes les veritez qu'il annonçoit aux hommes par son humanité,

manité, lui étoient imprimées par le Verbe, & non ſeulement les veritez dogmatiques, mais auſſi les veritez de conduite qui ſervoient de regle aux actions exterieures de ſon humanité. Car il ne faiſoit rien qui ne fût reglé par la verité : & cela s'étendoit à tous, aux maniéres dont il s'exprimoit, au ton dont il parloit, à la compoſition de tout ſon exterieur. Tout cela étoit conduit par ſa raiſon, & cette raiſon étoit conduite, dirigée, éclairée & appliquée par le Verbe qui étoit le principe de toutes ſes actions & de tous ſes mouvemens. Ainſi l'humanité ne s'attribuoit rien de tout ce qu'elle faiſoit. Elle raportoit tout à Dieu qui en étoit le principe. Elle étoit dans un parfait dépoüillement d'elle-même, dans une parfaite dépendance de Dieu. Le Verbe même tirant ſa nature de ſon Pére, en tire auſſi toutes ſes connoiſſances & toutes ſes volontez, & reçoit de ſon Pere & la nature & les actions, & c'eſt pourquoi JESUS-CHRIST en toutes rencontres rapporte tout à ſon Pere, parce que le Verbe même reçoit tout de lui, & par conſéquent la doctrine & la ſageſſe qu'il communiquoit à l'humanité. Il eſt donc vrai à la lettre que J. C. n'a rien enſeigné de lui même, & qu'il n'a jamais fait ſa volonté : mais celle de ſon Pere.

Mais ce que J. C. étoit par état, ſes miniſtres le doivent être par le devoir & par l'obli

l'obligation de leur miniſtére. Ils ne ſont point deſtinez à annoncer aux hommes leurs propres penſées, & leurs propres paroles, mais les penſées & les paroles de Dieu. Tout ce qu'ils diſent ſans le recevoir de Dieu, eſt hors de l'étenduë de leur office, ou plûtôt c'en eſt un abus viſible, puis qu'au lieu d'annoncer la parole de Dieu, ils n'annoncent que la parole des hommes.

II.

Il s'enſuit de là que la maniére dont les Prédicateurs doivent examiner leurs diſcours, leurs expreſſions, leur air, leur extérieur, eſt de conſiderer en tout cela s'il n'y a rien qui n'ait Dieu pour principe & la verité pour regle: & s'il n'y a rien qui ſoit indigne de Dieu, & qui ne leur ait été inſpiré par ſon Eſprit ſaint, s'ils ont eu en vuë de ne rien dire & de ne rien faire que ce que J. C. lui-même auroit dit ou fait s'il avoit été en leur place, s'ils ſe ſont dépouillez de tout deſir de s'honorer eux mémes, & de faire paroître leur eſprit, s'il n'y a rien dans la maniere dont ils s'expriment qui ne convienne à la ſainteté de la parole de Dieu qu'ils annoncent, enfin s'ils ont eu ſoin de tout emprunter de J. C., & de rien dire d'eux-mêmes. C'eſt un étrange arrêt que celui que J. CHRIST prononcce dans cet Evangile, *Que celui qui parle de lui-même,*

cherche ſa propre gloire. Car chercher ſa propre gloire, ce n'eſt pas ſeulement ne point agir en miniſtre de J. C., c'eſt ſuivre les impreſſions du diable, puis qu'il eſt la ſource de l'orgueil & le Roi des orgueilleux : C'eſt faire un abus horrible de la parole de Dieu : C'eſt convertir le plus ſaint de tous les miſtéres en un commerce d'orguëil. Tout cela eſt renfermé dans ces paroles, *Celui qui parle de lui-même cherche ſa prropre gloire* : Qui *à ſemetipſo loquitur* : *gloriam propriam quærit*. C'eſt donc aux Prédicateurs à examiner s'ils n'ont rien recherché dans leurs diſcours que de faire paſſer la verité dans le cœur de leurs auditeurs d'une maniére plus efficace. A la bonne heure, s'ils ſe rendent ce témoignage, & qu'ils ſe le rendent avec verité : mais s'ils ne peuvent pas ſe le rendre, c'eſt à eux à conſidérer à quoi ils s'expoſent.

III.

Ce ſeroit un crime énorme que de propoſer volontairement à l'adoration des peuples des hoſties non conſacrées, au lieu du veritable corps de J. C., quoi que la bonne foi des fidelles les exemtât même en ce cas du crime d'idolatrie. C'en eſt donc auſſi un trés-grand d'employer à l'inſtruction des peuples, au lieu de la parole Dieu & des veritez de Dieu, des penſées ou fauſſes,

ſes, ou frivoles, ou toutes humaines. Car en les propoſant dans la chaire de verité, on contribuë à les faire recevoir comme la parole de verité, on trompe le peuple, qui ſe croit en droit de prendre pour régle les maximes des Prédicateurs, & qui ſeroit trompé s'il les ſuivoit à l'égard de ces maximes fauſſes ou humaines, on uſurpe les droits & l'honneur de Dieu, en faiſant rendre à la parole de l'homme ce qui n'eſt dû qu'à la parole de Dieu; enfin, au lieu de cette nourriture divine qui nourrit les ames pour l'éternité, on ne leur donne qu'une nourriture périſſable qui ſe corrompt, que J. C. défend de rechercher, & qu'il défend à plus forte raiſon de propoſer aux Chrêtiens comme leur veritable nourriture. *Operamini non cibum qui perit, ſed qui permanet in vitam æternam.* Jean. 6. 27.

IV.

Ce n'eſt pas un moindre peché, quand annonçant aux peuples les veritez mêmes de Dieu, & ne les trompant point dans la choſe même, on s'en ſert d'une maniére plus propre à honorer le Prédicateur, & à lui acquerir la réputation de bel eſprit, qu'à toucher les cœurs & à les gagner à Dieu. Car par cet attentat on s'attribuë à ſoi même l'honneur qui eſt dû à la parole de Dieu, & l'on fait trafic de cette parole ſainte en la rapportant à des fins baſſes, &

temporelles. On prefere ſon propre honneur à celui de Dieu & à l'édification du prochain : l'on prive d'efficace la parole de Dieu en la revétant de vains ornemens qui la depoüillent de ſa ſimplicité, de ſa force & de ſa vigueur, & qui la font paroître toute humaine. Un Predicateur évangelique, qui eſt veritablement ami de l'Epoux, doit être dans la diſpoſition de celui qui s'appelle lui-même *l'ami de l'Epoux*, qui ne tendoit qu'à relever l'Epoux, & à s'abaiſſer lui-même, ſuivant en tout cette regle qu'il nous a apriſe : *Il faut que l'Epoux croiſſe, & moi il faut que je diminuë* ? OPORTET *illum creſcere, me autem minui.* S'il faut donc qu'un Predicateur tâche à obſcurcir l homme, pour faire éclater la force de la parole d Dieu, c'eſt un étrange renverſement de la juſtice & de la charité quand il ne tâche au contraire qu'à obſcurcir Dieu & à affoiblir ſa parole, pour faire paroître l'homme.

Joan. 3. 29

Joan. 3. 30.

V.

v. 17. Ce que J. C. inſere dans ce diſcours, que *celui qui voudra faire la volonté de Dieu, connoîtra ſi ſa doctrine eſt de Dieu, ou s'il parle de lui-même*, contient un principe de la conduite de Dieu dans la maniére dont il a fait annoncer aux hommes les veritez de la Religion. Il n'a pas voulu que ces veritez fuſſent deſtituées de preuves certaines

nes & indubitables : mais il n'a pas voulu auſſi que ces preuves fuſſent ſi évidentes que la malice des hommes ne pût ſe cacher, & qu'elles fuſſent incapables d'être obſcurcies par leurs paſſions. Il a voulu que les hommes fuſſent diſcernez par leur cœur à cet égard. Ceux qui cherchent la verité, & qui l'aiment, trouvent ces preuves claires & évidentes. Ils ne les font pas claires, mais ils en reconnoiſſent la clarté. Ceux au contraire qui haïſſent la vérité, qui tâchent de la combattre, & qui ſont bien aiſes de ne s'y pas rendre, trouvent de fauſſes lueurs qui favoriſent la corruption de leur cœur, & ne manquent pas de voyes & de moyens de ſe perſuader à eux-mêmes, ou que les veritez qu'on leur propoſe, ſont des fauſſetez, ou qu'elles ne ſont pas aſſez claires pour meriter leur creance. Les hommes ne s'apperçoivent point que c'eſt le fond de leur cœur qui les diſtingue, & ils attribuënt au défaut de lumiére dans les objets, ce qui vient du défaut de ſincerité dans leur cœur. Cependant c'eſt de ce fond qui leur eſt inconnu, ou plûtôt qu'ils ne veulent pas connoître, que naît le diſcernement de ceux qui rejettent ou qui embraſſent la verité des fidelles & des infidelles, des élûs & des réprouvez : & c'eſt le fondement de la neceſſité de la grace pour la foi.

V I.

Il y en a qui prétendent au contraire se faire une raiſon de cette néceſſité de la grace pour déterminer le cœur à embraſſer les veritez de foi, & à rejetter l'erreur contre la neceſſité des preuves certaines & évidentes; & celle d'une autorité viſible & extérieure qui uniſſe les fidelles dans une même foi & dans une même communion. C'eſt l'illuſion de certains hérétiques de ce tems, qui ont prétendu que la grace ſuffit pour attacher les cœurs à la verité, & pour former la vraye Egliſe, & qu'il n'eſt pas neceſſaire ni d'une autorité viſible & exterieure, ni des preuves claires & certaines pour former & pour conſerver cette union. L'erreur de ces perſonnes vient de de ce qu'ils n'ont guéres medité ſur la conduite de Dieu dans l'établiſſement de la vraye Religion, ni ſur l'exemple & les paroles de J. C. Toute ſa conduite & toute ſa doctrine les devoit détromper de cette illuſion. Premiérement on ne peut établir plûs clairement qu'il fait dans ſon Evangile la neceſſité de la grace pour embraſſer toutes les veritez de la foi. *Tous ceux* dit-il, *que mon Pere me donne, viennent à moi, & je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi.* Et pour montrer que c'eſt la grace qui fait le diſcernement de ceux qui croyent & de ceux qui ne croyent pas, il dit enſuite: *Mais il y en a quelques-uns*

Monſieur Jurieu dans ſon Syſtême de l'Egliſe.

Jean. 6. 37.

uns d'entre vous qui ne croyent pas. C'eſt pour cela que je vous ai dit que perſonne ne peut venir à moi, s'il ne lui eſt donné par mon Pere. ibid. v. 65. & 66.

Il dit en un autre endroit, *que les brebis entendent la voix du Paſteur*: OVES *vocem ejus audiunt*, & qu'*elles la ſuivent, parce qu'elles la connoiſſent*: OVES *illum ſequuntur, quia ſciunt vocem ejus.* Il dit qu'*elles ne ſuivent point un étranger, parce qu'elles ne connoiſſent point la voix des étrangers*: ALIENUM *autem non ſequuntur, quia non noverunt vocem alienorum.* Joan. 10. 3. 4. ibid. v. 5.

Dans l'Evangile même de ce jour JESUS-CHRIST attribuë le diſcernement de la doctrine à la rectitude du cœur, qui eſt l'effet de la grace. *Si quelqu'un*, dit-il *veut faire la volonté de Dieu, il connoîtra ſi ma doctrine eſt de Dieu, ou ſi je parle de moi-même.* C'eſt donc la grace qui fait embraſſer la verité de la foi, & qui fait diſcerner entre les doctrines des hommes & la doctrine de Dieu.

Mais s'enſuit-il qu'il le faſſe ſans des preuves extérieures, certaines & évidentes, que J. C. ſe ſoit contenté de diſcerner les hommes par l'impreſſion ſeule de ſa grace, & tout au plus par certaines raiſons ſpirituelles & métaphyſiques qu'il faſſe ſentir aux uns & qu'il ne faſſe point ſentir aux autres, & pour cela on appelle des *ſentimens*? Cela ne s'enſuit nullement

ment : & toute la vie du Fils de Dieu, dément clairement cette imagination. Jamais autorité exterieure comme la ſienne ne fut prouvée & appuyée par des miracles plus viſibles & plus certains. Et c'eſt ce qui donne cette confiance à l'égard des Juifs, de les rappeller ſi ſouvent à la certitude de ſes miracles, *J'ai*, dit-il, *un témoignage plus grand que celui de Jean, car les œuvres*, dis-je *que je fais, rendent témoignage pour moi que c'eſt le Pere qui m'a envoyé.*

Joan. 5. 36.

Joan. 1. 15.

Les œuvres que je fais dit il encore en un autre lieu, *au nom de mon Pere, rendent témoignage de moi.*

Elles en rendoient témoignage, & un témoignage évident, exterieur & ſenſible, qui n'avoit point beſoin de preuves métaphyſiques. Cependant elles ne convertiſſoient point ces cœurs endurcis. Et c'eſt pourquoi il ajoute immediatement aprés, *Mais pour vous, vous ne croyez point, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.*

Joan. 10. 29.

Il dit dans le même chapitre aux Juifs : *Si je ne fais les œuvres de mon Pere, ne me croyez pas : mais ſi je les fais, quand vous ne me voudriez pas croire, croyez à mes œuvres.* On ne peut donc nier que le témoignage de ſes miracles ne fut certain & évident.

v. 37. & 38.

VII.

Il y avoit donc une pleine conviction dans

dans les œuvres de J. C.; & J. C. annonçant ſa doctrine avoit une autorité viſible & exterieure, propre à unir les peuples dans une même Religion. Cependant le même J. C. prouve par ſon exemple & par ſes paroles, que ceux qui l'ont reçû, ne l'ont reçû que par la grace, & par une grace trés-forte qui les faiſoit & entendre & croire. Ainſi la neceſſité de l'autorité exterieure pour réünir les peuples dans un même corps de Religion, n'exclut point la neceſſité de la grace, comme il a plû à quelques gens de ſe l'imaginer: & la neceſſité de la grace n'exclut point la neceſſité de l'autorité exterieure & viſible. Et cette autorité viſible & exterieure ne s'eſt pas ſeulement rencontrée au tems de J. C., elle a toûjours continué depuis. L'autorité viſible de l'Egliſe a pris la place de l'autorité viſible de J. C. Les Apôtres & les premiers fidelles témoins des actions & de la reſurrection de J. C. en ont rendu un témoignage évident & certain. Et les paroles de J. C. autoriſées par tant de miracles ont rendu un témoignage certain à la perpetuité & à l'infaillibilité de ſon Egliſe. Les miracles faits par les Apôtres, & ce qui s'en faiſoit par ceux qui embraſſoient la foi, étoient des preuves convainquantes de la doctrine de J. C. qui les avoit prédits, & au nom duquel ils ſe faiſoient; & de l'autorité de l'Egliſe dans laquelle ils ſe faiſoient. Les ſucceſſeurs des

Apô-

Apôtres ont eu la même autorité visible, & la même certitude dans leur témoignage. Il étoit évident qu'ils enseignoient ce qu'ils avoient appris, & leur autorité n'étoit point destituée de beaucoup d'autres preuves certaines. Il en a été de même de l'Eglise dans tous les siécles. C'a toûjours été une autorité certaine & visible qui a rendu un témoignage certain de la veritable foi, auquel tous les fidelles, & principalement les simples ont pû s'attacher, ce qui les a délivrez de ces discutions infinies des points de foi dont ils étoient incapables.

VIII.

Mais la grace ne suffit-elle pas pour faire cette union & pour joindre les Fidelles dans une même societé, sans autorité visible? C'est une question en l'air & tout à fait inutile. Il n'est point question d'hypothêses, chimériques. Il est question des moyens réels dont Dieu s'est servi. Il ne s'agit point de ce que Dieu peut faire: mais il est question de ce qu'il a fait. Or il est clair par l'Evangile même qu'il a joint ces deux choses dans l'établissement de l'Eglise, l'autorité extérieure appuyée sur des preuves certaines & évidentes aux plus simples, la grace par laquelle il a soûmis les cœurs à cette autorité extérieure. Ce sont les deux moyens qu'il a choisis pour fonder son Eglise, & l'on ne peut dire sans temerité & sans

sans erreur que l'un ou l'autre ne fût pas necessaire. Ainsi tous ceux qui ont voulu les séparer, comme les Pélagiens qui ont nié la grace, ou les nouveaux hérétiques qui nient la necessité de l'autorité extérieure de l'Eglise, sont également coupables. S'ils ne comprenoient pas la necessité de cette union, il faloit commencer par la croire: & cette humble déference leur auroit fait obtenir l'intelligence de ce qu'ils ne pouvoient comprendre. C'est par ce degré que Dieu veut que l'on passe: parce qu'il *communique sa grace* & ses lumiéres *aux humbles, & les refuse aux superbes.* Jac. 4. 6.

IX.

Si l'on s'apliquoit avec un esprit d'humilité à la recherche des raisons de cette conduite de Dieu, & qu'on s'éloignât de cette fierté toûjours prête à rejetter & à blasphémer ce qu'elle ne comprend pas, on ne seroit pas long-tems sans en penetrer les raisons: mais comme ce n'est pas le tems de les proposer ici, je n'alleguerai que cette consideration generale, que si d'un côté il a plû à Dieu d'humilier les hommes en leur proposant à croire des choses inconcevables à l'esprit humain quant à la nature des objets, ce qui a fait dire à l'Apôtre *qu'il avoit plû à Dieu de sauver les hommes par la folie aparente de ce qu'on leur annonçoit*: PLACUIT

CUIT *Deo per ſtultitiam prædicationis ſalvos facere credentes*: il n'a pas voulu d'un autre côté deshonorer les Miniſtres de ſon Egliſe, en leur faiſant propoſer ces choſes inconcevables, ſans les accompagner de preuves qui fiſſent voir clairement & certainement qu'on les doit croire, quelques inconcevables qu'elles ſoient. C'eſt-à-dire, qu'il n'a pas voulu qu'il fut raiſonnable de ne point écouter ſes miniſtres, comme il l'auroit été ſans doute, ſi en propoſant des choſes qui ſurpaſſent l'eſprit humain, ils n'euſſent allegué aucunes preuves qui convainquiſſent les hommes qu'il étoit juſte & raiſonnable de les croire.

Qu'eſt-ce qui rend la Religion des Mahométans ſi ridicule? C'eſt que propoſant à croire des choſes abſurdes, elle ne les appuye d'aucune raiſon; d'aucuns miracles, d'aucune autorité. Ainſi elle eſt également deſtituée de preuves dans l'objet qu'elle propoſe, & dans les moyens dont elle l'apuye. Cependant ſi on pouvoit être reçu à alleguer des *inſtincts*, des *ſentimens*, des *mouvemens intérieurs*, voilà le Mahométiſme à couvert: car il n'y auroit qu'à dire en un mot, que ceux qui en font profeſſion, ſont perſuadez par des *inſtincts intérieurs*, & par des *ſentimens*, qu'ils ne ſauroient communiquer aux autres. C'eſt donc reduire la veritable Religion à la condition du Mahométiſme, que de la priver de preuves clai-

claires, proportionnées à tout le monde, aux ignorans & aux ſçavans: & c'eſt la rendre ridicule que de prétendre qu'on ne ſçauroit diſcerner le parti de la verité de celui de l'erreur que par des ſentimens que chacun croit avoir, & qui ne peuvent faire impreſſion ſur ceux qui ne les ont pas, & qui en ont de contraires. Il faut non ſeulement des preuves certaines en ſoi, mais des preuves certaines & proportionnées aux ſimples. Or aprés les miracles extérieurs, tels que ceux de J C., il n'y a qu'une autorité extérieure appuyée ſur des marques certaines qui ſoit proportionnée à la multitude.

SUR L'EVANGILE
DU MERCREDI
DE LA IV. SEMAINE
DE CAREME.

Prætericns JESUS vidit hominem cæcum à nativitate. *Joan.* 9. 1. 38.

Lors que JESUS *paſſoit, il vit un homme aveugle dés ſa naiſſance.*

I.

DIeu permet qu'un petit nombre d'hommes naiſſent aveugles de corps afin de repreſenter à tous les autres l'aveuglement de l'ame dans lequel ils naiſſent tous. Il y a pourtant grand nombre de différences entre ces deux aveuglemens : & il ne faut ſe ſervir de l'aveuglement corporel que comme d'une image fort imparfaite de l'aveuglement ſpirituel.

On connoît que l'on eſt aveugle ſelon le corps par l'eſprit qui ne l'eſt pas : mais l'aveuglement de l'eſprit ne pouvant être connu que par l'eſprit même, la premiére lu-

lumiére dont l'aveuglement le prive eſt celle qui lui pourroit faire connoître qu'il eſt aveugle.

Celui qui eſt aveugle ſelon le corps, hait ſon état & deſire d'en ſortir : mais l'aveugle ſpirituel aime ſes tenebres & deſire y demeurer.

L'aveugle ſelon le corps aime la lumiére corporelle & deſire d'en joüir. L'aveugle d'eſprit hait la lumiére ſpirituelle & deſire de ne pas voir.

Il n'y a point de fauſſe lumiére corporelle que l'on la prenne pour la veritable : mais il y a de fauſſes lumiéres ſpirituelles que l'on veut faire paſſer pour des vrayes lumiéres.

II.

Jamais les aveugles ſelon le corps ne diſputent avec ceux qui ne le ſont pas. Ils leur cedent, ils ſe laiſſent conduire par eux, & ils ont d'ordinaire de la reconnoiſſance pour ceux qui leur rendent ces offices. Mais les aveugles ſelon l'eſprit ſon perſuadez & ſoûtiennent qu'ils voyent clair & ils oſent même faire paſſer pour aveugles ceux qui ne leur reſſemblent pas. Ils n'ont aucune docilité & aucune reconnoiſſance, & ils s'élevent au contraire avec inſolence contre ceux qui les veulent empêcher de ſe jetter dans les précipices où leur aveuglement les pouſſe.

Si

Si l'aveugle ſelon le corps tombe il s'en aperçoit par la douleur qu'il en ſent. Il ne s'amuſe point à ſoutenir qu'il n'eſt pas tombé. Il prie qu'on le ſecoure, & il fait ſon poſſible pour ſe relever. Mais les aveugles ſelon l'ame ne ſçavent quand ils tombent: *Neſciunt ubi corruant.* Ils n'en reſſentent
Prov. aucune douleur en cette vie. Ils ne ſçavent
4. 28. juſqu'à quel point ils ſont bleſſez, & ils ſont prêts à ſoutenir qu'ils ne le ſont point.

Jamais un aveugle ſelon le corps ne s'offre à conduire les autres dans un chemin inconnu. Ainſi il n'engage perſonne dans l'égarement. Il eſt aveugle pour lui, & ne l'eſt pas pour les autres, & il ſupplée tant qu'il peut à ſon aveuglement en ſe raportant à la conduite d'autrui. Mais les aveugles ſpirituels n'en ſont que plus diſpoſez à s'offrir pour conducteurs, parce que leur aveuglement leur cache les difficultez de cet emploi. Ainſi ils ſont tout prêts à engager les autres dans l'égarement. Ils ſont aveugles pour eux-mêmes & pour les autres, & ils ne cherchent jamais de lumiére pour ſuppléer à celle qui leur manque, parce qu'ils ne ſont pas perſuadez d'en manquer.

III.

Ce qu'il y a de commun entre ces deux ſortes d'aveugles, eſt 1. Que comme la privation de la lumiére corporelle fait que l'on

l'on ne ſçait où l'on va, & qu'on s'engageroit en des chutes mortelles ſi on marchoit au hazard & ſans guide : de même la privation de la lumiere ſpirituelle nous cachant les précipices de nôtre chemin, nous y fait tomber à chaque moment, ſans que nous nous en apercevions, à moins qu'il n'y ait quelqu'un qui nous en empêche.

2. Comme l'aveuglement corporel eſt abſolument involontaire, l'aveuglement ſpirituel l'eſt auſſi en partie : ce qui fait dire à ſaint Auguſtin : *Y a-t-il quelqu'un qui ſoit volontairement aveugle d'eſprit, puis qu'il ne ſe trouve même perſonne qui ſoit volontairement aveugle de corps?* Quis *volens cæcus eſt in corde, cùm velit nemo cæcus eſſe vel corpore?*

Il y a néanmoins une grande difference même ſur ce point entre l'un & l'autre aveuglement. Car l'aveuglement corporel eſt abſolument involontaire, & par conſequent ne rend point coupables ceux qui y ſont. Mais il n'en eſt pas de même de l'aveuglement ſpirituel. Perſonne, à la verité, ne veut directement être aveugle ſelon l'eſprit ; mais cet aveuglement vient toûjours de quelque amour dereglé & volontaire. On ſe livre volontairement & librement à une paſſion : & cette paſſion enſuite nous aveugle à l'égard de diverſes regles de morale, & à l'égard du jugement qu'on doit porter des actions qui en dépendent.

L'a-

L'aveuglement eſt donc involontaire : mais la ſource en eſt volontaire. Et ainſi les actions qui ſe commettent par cet aveuglement ne ſont point exemtes de peché. C'eſt la paſſion qui étouffe la lumiére, & elle ne l'étouffe pas même ſi pleinement qu'il n'en reſte quelque peu, quoique l'ame ne s'y arrête que lors qu'elle favoriſe ſa paſſion.

IV.

Pour nous donner plus d'horreur de cet aveuglement d'eſprit & de cœur, Dieu a permis que les Phariſiens nous en fiſſent voir un exemple affreux dans le procedé dont ils uſérent envers cet aveugle que Jesus Christ avoit guéri. Jamais la haîne de la verité qui produiſit cet aveuglement en eux, ne parût d'une maniére ſi odieuſe. Ils ne s'informent pas du miracle que Jesus-Christ avoit fait en la perſonne de l'aveugle né, pour s'en aſſurer & pour le croire, mais dans l'unique deſſein de le détruire s'ils le pouvoient, ils y opoſent des raiſons frivoles qui n'avoient point d'autre ſource que leur paſſion : & ſe voyant forcez par l'évidence de la verité à les abandonner, au lieu de ſe rendre de bonne foi, ils ont recours à d'autres prétextes d'incredulité qui ne ſont pas moins vains ni frivoles. D'abord ils ne veulent pas croire que cet homme qui voyoit clair, fût né aveugle.

Ils

Ils l'interrogent, & ils interrogent ſes parens ſur ce fait. Ils en ſont convaincus. Les voilà donc aſſurez du fait de l'aveuglement paſſé & de la vûë preſente de cet homme, qui eſt tout ce qui étoit neceſſaire pour établir la foi du miracle. Mais cela ne leur ſuffit pas encore. Ils lui font repeter pluſieurs fois la maniere dont il a été gueri, pour chercher dans ſon recit quelque pretexte d'éluder ce miracle. N'en pouvant trouver, ils veulent exiger de cet homme qu'il condamne ſans raiſon Jeſus-Chriſt qui lui avoit rendu la vûë. *Rends gloire à Dieu*, lui dirent-ils, *nous ſçavons que cet hõme eſt un mechant.* DA GLORIAM *Deo*; *nos ſcimus quia hic homo peccator eſt.* Enfin ne pouvant repliquer à ce que l'aveugle gueri leur alleguoit pour la defenſe de Jeſus-Chriſt, ils tournent leur fureur contre lui. Ils le chargent de reproches; ils ſe font une raiſon contre lui de ſon état paſſé. *Tu n'es que peché*, lui dirent-ils, *dés le ventre de ta mére, & tu te mêles de nous enſeigner?* Raiſonnement ridicule; Car il étoit faux que l'état d'aveugle où cet homme étoit, fût une marque qu'il étoit plus grand pecheur qu'eux: & ſi c'en étoit une marque, le recouvrement de ſa vûë étoit donc auſſi une marque qu'il étoit delivré de ſes pechez, & qu'il avoit autant de droit de parler qu'eux. Enfin étant à bout de leurs raiſons, toutes frivoles qu'elles fuſſent, ils

v. 2. 4.

v. 3. 4.

qu'ils fuſſent, ne conteſtoient point cette maxime. Qu'il ne faut point s'opoſer à ceux qui viennent de la part de Dieu. Mais il eſt permis auſſi de s'opoſer à ceux qui ne viennent pas de la part de Dieu. La maxime ne peut-être blamée en elle-même, & les Phariſiens n'avoient pas tort de la recevoir. Il fut queſtion enſuite d'xaminer ſi Jeſus-Chriſt venoit de la part de Dieu, & ce fut ſur cela que les Phariſiens aveuglez par leur paſſion ſe rendirent au plus pitoyable de tous les raiſonnemens. Ils conclurent que Jeſus-Chriſt *ne venoit point de la part de Dieu* : *parce*, diſoient-ils, *qu'il ne gardoit pas le Sabbat*, NON *eſt hic homo à Deo, qui ſabbatum non cuſtodit.* Ce raiſonnement étoit faux en toutes manieres: mais les paſſions d'orgueil & d'avarice le leur firent trouver bon; & aprés cela ils ne garderent plus de meſures à l'égard de Jeſus-Chriſt. Leur paſſion armée de ce principe veritable en ſoi, mais mal appliqué. Qu'il faut s'opoſer aux ennemis de la loi de Dieu, & de ce faux jugement; Que Jeſus-Chriſt étoit ennemi de cette loi, n'eut plus de bornes, & devint capable des deſſeins les plus cruels. Craignons nos paſſions & nos preventions, quoi qu'il ne ſemble pas que nous les preferions à nôtre conſcience, Car ſi Dieu nous y abandonnoit, elles pouroient nous faire tomber dans les plus grands excés, en ſe couvrant de quelque faux jugement au- *v.* 16.

quel elles nous engageroient. C'eſt un bon principe que de ne vouloir rien faire contre ſa conſcience. Mais il ne s'y faut pas fier. Car ſi nous ſommes poſſédez de quelque ſorte de prévention, elle ſaura bien allier nôtre conſcience avec l'éxécution de tout ce qu'elle nous inſpire. Les Phariſiens étoient gens de conſcience: & ce fut par une conſcience trompée qu'ils s'opoſérent en tout à Jeſus Chriſt & le livrérent enfin à la mort. Ainſi nous ne ſçaurions trop demander à Dieu qu'il nous delivre de ces piéges où nos paſſions nous engagent, ni veiller avec trop de ſoin ſur les paſſions mêmes qui nous cauſent ces illuſions.

V I.

En vain eſpére-t-on de convaincre par raiſon les faux jugemens qui ont pour ſource la paſſion. Ils ne cédent pas à l'évidence. Il étoit queſtion, s'il étoit permis de guérir un homme le jour du Sabbat. Les raiſons de Jeſus Chriſt le prouvoient parfaitement. *Il eſt permis*, dit-il dans un autre Evangile, *de tirer le jour même du Sabbat, un bœuf ou un âne d'un puits où il ſe ſeroit jetté.* Il eſt donc encore plus permis de ſauver la vie à un homme Ce que les Prêtres font dans le Temple, diſoit-il encore ailleurs, ne viole pas le Sabbath, parce qu'ils le font pour honorer Dieu. On peut donc bien auſſi,

Luc. 14. 5.

Mat. 12. 5.

auſſi, pour honorer Dieu & montrer la verité d'un miracle de ſa puiſſance, faire certaines œuvres qui ſans cela ne ſeroient pas permiſes. Toutes ces raiſons évidentes en ſoi étoient confirmées par des miracles viſibles. Mais malgré ces raiſons & ces miracles la paſſion decide au contraire : *Cet homme n'eſt pas de Dieu ; puis qu'il ne garde pas le Sabbat.* Il ne faut pas néanmoins perdre courage, ni croire que la verité, quoi qu'accablée pour un tems, puiſſe être entierement étouffée. Les entêtemens ſe diſſipent, les paſſions ſe ralentiſſent, & enſuite ce qui avoit paru vrai dans l'ardeur de la paſſion, devient ridicule à tout le monde, comme l'entêtement des Phariſiens convaincus par des miracles ſi évidens & des preuves ſi claires nous paroit preſentement monſtrueux. Il ne faut donc pas ſe rebuter dans la défenſe de la verité, parce que l'on ne perſuade pas ceux à qui on la propoſe. JESUS-CHRIST n'a pas perſuadé les Phariſiens, & il eſt bien juſte que l'on ſouffre ce qu'il a ſouffert. *Verſ.* 16.

Il eſt dit que la parole de Dieu porte ſon fruit: mais c'eſt *avec patience : Et fructum affert in patientia :* pour montrer à ceux qui l'annoncent, qu'ils doivent attendre ce fruit *avec patience*, & ne pas prétendre que Dieu doive ſuivre dans les operations de ſa grace, leurs empreſſemens & leurs impatiences. Ce ſeroit un miracle trop viſible ſi *Luc.* 8. 15.

la grace changeoit les cœurs dans l'ardeur même des passions. Elle attend donc ordinairement qu'elles soient ralenties pour ne pas frapper souvent les hommes par des prodiges.

VII.

L'aveuglement spirituel étant un si horrible obstacle à la verité, & n'y ayant personne qui n'ait sujet de le craindre, chacun a un extréme intérêt d'apprendre les moyens de l'éviter : & ce sont ces moyens dont JESUS-CHRIST instruit quelques Pharisiens qui se plaignoient qu'il les eut traitez d'aveugles. *Numquid & nos cæci sumus* : SOMMES-*nous donc aussi aveugles?* disoient-ils en insultant JESUS-CHRIST. *Jean 9. 40.* Sur quoi JESUS-CHRIST leur repondit : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de peché : mais maintenant vous dites que vous voyez, & c'est ce qui fait que vôtre peché demeure en vous.* *verſ. 41.*

Il est clair que ces paroles *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de peché*, signifient que si les Pharisiens eussent reconnu sincerement leur aveuglement, ils en auroient évité les suites qui sont les pechez. Or on n'évite le peché que par la lumiere qui nous tire de l'aveuglement ; & par conséquent c'est comme si JESUS-CHRIST leur eut dit : Si vous reconnoissiez que vous êtes aveugles, vous cesseriez d'être aveugles. Mais comment en re-

con-

connoissant son aveuglement cesse-t-on d'être aveugle ? C'est qu'en reconnoissant son aveuglement on cesse d'être présomptueux. Or la présomption est la principale partie de l'aveuglement. En reconnoissant son aveuglement, on commence à prier Dieu, & l'on est par là dans la voye d'obtenir de Dieu les lumiéres qui nous sont nécessaires. En reconnoissant sincérement son aveuglement, on commence à chercher la vérité & à écouter ceux qui la proposent. Ainsi l'on renonce à ses préventions, on prend les voyes de trouver la vérité, & l'on s'éloigne de ce qui nous empêche de la découvrir & de la trouver.

VIII.

Ce n'est pas que ceux qui sont veritablement éclairez de Dieu, ne puissent avoir une juste confiance qu'ils connoissent ce que Dieu leur a fait connoître ; mais c'est avec une disposition fort differente de celle de ces présomptueux opiniâtres qui sont aveuglez par leur orgueil. Car premierement ils reconnoissent que s'ils ont quelque lumiere, ils la tiennent de Dieu, & que c'est lui qui la leur donne, non seulement par son Ecriture, mais en éclairant intérieurement leur esprit par lui-même. Ainsi ils se reconnoissent aveugles par leur nature, & ils avoüent que la lumiere ne leur apartient point, qu'ils ne la trouvent point en eux-mêmes, & qu'il est necessaire qu'ils la re-

çoivent continuellement de Dieu.

Ils reconnoiſſent ſecondement qu'ils ſont encore aveugles à l'égard d'une infinité de choſes; qu'ils ont beſoin ſans ceſſe que Dieu les éclaire & les conduiſe, & que ſans cela ils ne pourroient éviter de tomber dans les tenebres de l'erreur. Ils ne ſe croyent donc jamais ſuffiſamment éclairez. Ils ſe tiennent toûjours dans la dependance de Dieu & dans la diſpoſition d'écouter ſans paſſion toutes les veritez qu'on leur voudra propoſer, quelques contraires qu'elles ſoient à leurs préventions. C'eſt la diſpoſition que la grace inſpire à tous ceux à qui JESUS-CHRIST la donne : & c'eſt pourquoi il conclut dans cet Evangile que l'éfet de ſa venuë ſera de faire que les aveugles, c'eſt à dire, ceux qui reconnoiſſent leur aveuglement, jouïſſent de la lumiere, & que ceux qui voyent, c'eſt à dire ceux qui pretendent voir clair, demeurent dans l'aveuglement & dans les tenebres. Le premier état regarde les Chrêtiens, & le ſecond les Juifs. C'eſt ce qui nous eſt admirablement dépeint dans l'éxemple de l'aveugle né, qui reçut la vûë & corporelle & ſpirituelle tout enſemble; & dans celui des Phariſiens, qui ne pouvant ſouffrir qu'on les traitât d'aveugles, demeurerent dans leurs ténébres, leur prévention, leur obſtination, & leur haine pour la vérité.

IX.

Comme J. C. dit à ces Phariſiens, que s'ils

s'ils euſſent reconnu qu'ils étoient aveugles, ils n'auroient point eu de peché, c'eſt à dire, qu'ils auroient ceſſé d'être aveugles & de pecher par aveuglement : on peut dire dans le même ſens à tous ceux qui préſument des forces & de la ſanté de leur ame : Si vous étiez foibles vous commenceriez d'être forts : ſi vous étiez malades, vous commenceriez d'être ſains. Car la reconnoiſſance ſincére de nôtre foibleſſe eſt la plus grande diſpoſition à devenir forts ; & c'eſt un commencement de force de connoître ſa foibleſſe. Il faut bien de la force pour pénétrer & avoüer ſes foibleſſes, bien de la ſanté pour reconnoître le fond de la maladie. On eſt donc foible & fort, malade & ſain tout enſemble : & il eſt aiſé de le comprendre, en concevant bien la nature de la force & de la ſanté que Dieu donne à ſes élus en cette vie. Leur vertu conſiſte principalement dans la connoiſſance de leur foibleſſe, leur ſanté dans la perſuaſion qu'ils ont de leur maladie. Car ce ſont ces lumieres qui font qu'ils ont recours uniquement à Dieu ; qu'ils ſe dépouillent de la confiance en eux-mêmes ; qu'ils ne preſument point de leur propre juſtice ; qu'ils n'attendent que de Dieu la gueriſon de leurs maux : & ce ſont là les moyens les plus efficaces pour obtenir la force & la ſanté de leur ame, puis que c'eſt par ces ſentimens qu'on s'établit dans une vraye humilité.

SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA IV. SEMAINE DE CAREME.

Ibat JESUS in civitatem quæ vocatur Naïm. *Luc.* 7. 11. 16.

JESUS alloit à une ville appellée Naïm.

I.

COmme tous les maux corporels ont raport aux maux ſpirituels; & JESUS-CHRIST en les guériſſant par ſes miracles viſibles, a voulu nous faire comprendre qu'il eſt l'unique auteur des guériſons ſpirituelles qu'il opére ſur les ames : il n'y a pas lieu de douter que par ce fils de la veuve de Naïm qu'il reſſuſcite dans l'Evangile de ce jour, & par l'hiſtoire de la réſurrection de Lazare qui nous eſt repreſentée dans celui de demain, il ne nous ait voulu ſignifier qu'il eſt le ſeul auteur de la réſurrectiõ des ames mortes, ſelon ce qu'il dit lui-même : *Je ſuis la réſurrection & la vie*, & qu'il ne nous ait marqué par les circonſtances de ces deux réſurrections, de quelle maniére il opé-

Joan. 11. 25.

opére celle des ames dans le cours des ſiécles. Il faut ſeulement remarquer en général ſur toutes les deux, qu'au lieu que les maux corporels ſont différens & ſeparables les uns des autres, qu'il y en a même qui ſont incompatibles entr'eux, qu'un ſourd n'eſt pas néceſſairement aveugle ni un aveugle muet, ni un muet paralytique; & que bien loin qu'un paralytique ſoit mort, il s'enſuit au contraire que s'il eſt paralytique, il n'eſt pas mort : il en eſt tout au contraire des maux ſpirituels. Ils ſont preſque toûjours joints enſemble. Les ſourds ſont aveugles, les aveugles ſont muets, les muets paralytiques, les paralytiques morts. Ce n'eſt qu'un même état qu'on regarde par differentes faces. Mais ces différens regards ſont utiles pour nous en donner la juſte idée que nous en devons avoir, & pour nous faire comprendre que le peché eſt un aſſemblage de tous les maux.

II.

L'Egliſe nous propoſe donc aujourd'hui l'état du peché ſous l'image de la privation de la vie du corps; & cette idée eſt trés juſte & trés naturelle. Car Dieu eſt la véritable vie de l'ame, comme l'ame eſt celle du corps. Le corps meurt quand l'ame s'en ſépare. L'ame meurt quand Dieu ſe ſépare d'elle, & qu'elle ſe prive de ſa connoiſſance

& de ſon amour. Il lui reſte ſeulement une autre vie baſſe & miſérable dans l'amour des créatures, qui fait en même tems ſon ſupplice.

Les hommes privez ainſi de la vie de l'ame ne ſont proprement que des ſupulcres qui ſe remuënt, & qui portent une ame morte : *Anima mortua corpus ſepulchrum eſt.* Et au lieu que le mort de nôtre Evangile étoit porté par d'autres au lieu de la ſépulture, ces ſépulcres vivans de ſa vie du corps portent au coutraire eux-mêmes leur ame privée de ſa vraye vie pour l'enſevelir dans l'enfer, comme il eſt dit du mauvais riche : *Et ſepultus eſt inferno* C'eſt la fin de toutes les démarches des hommes morts ſelon l'ame. Elles les aprochent toutes de la ſeconde mort, qui eſt l'enfer. Ils y tendent malgré eux ; de ſorte que l'on peut dire que toute leur vie n'eſt que le convoi d'une ame miſerable que l'on va précipiter dans l'enfer.

III.

Rien n'eſt plus terrible que cet état. Cependant il eſt ſi ordinaire, que ſelon les lumiéres de l'Evangile, on ne voit preſque que de ces morts ſpirituels, & l'on n'a preſque ce commerce qu'avec eux. Non ſeulement les aſſemblées du monde, mais les Egliſes même en ſont remplies, puiſqu'elles

les ſont pleines d'amateurs du monde, vuides de l'amour de Dieu. L'unique devoir & l'unique bonheur de ceux qui ſont en ce monde, eſt donc de ſe ſeparer de ces malheureux qui courent au précipice ſans y penſer. Il ſeroit aiſé de prouver tout cela par les maximes de l'Ecriture. Mais il ſuffit de dire ici qu'il eſt certain que tous ceux qui marchent dans la voye large, ſont morts, & qu'il n'y a de vivans que ceux qui marchent dans la voye étroite. Or le nombre en eſt ſi petit, que JESUS-CHRIST admire combien il y en a peu qui y entrent & qui y marchent. Arrêtons nous donc ſeulement un peu à la contemplation de ce terrible ſpectacle. Qu'eſt-ce qu'une ville ſelon cette idée? C'eſt une multitude de morts parmi leſquels il y a un petit nombre de gens qui reſpirent encore. Qu'eſt ce qu'un Predicateur qui parle dans un grand auditoire: C'eſt un homme qui parle à une multitude de morts qui l'environnent, & à qui il pourroit adreſſer avec juſtice ces paroles d'un Prophête: *Oſſa arida, audite verbum Domini*: Os *deſſechez, entendez la voix du Seigneur.* Dieu veüille même que le Prédicateur ne ſoit pas du nombre de ces morts, & que ce ne ſoit pas un mort qui parle à des morts. *Ezech. 37. 4.*

Ces images ſont affreuſes, & la charité nous doit empêcher de les apliquer à perſonne en particulier. Il faut traiter par une

vûë

vûë de charité tous ceux qui font profeſſion de la Religion Chrêtienne, quand on agit avec eux en particulier comme s'ils étoient vivans. Mais cela n'empêche pas que par une vûë de verité on ne doive reconnoître que c'eſt là dans le fond le vrai état du Chriſtianiſme, qu'il n'y a qu'un peu de bon grain parmi une infinité de paille, un peu de vivans parmi une infinité de morts: ce qui doit exciter les pecheurs à tâcher par toutes ſortes de moyens de ſortir de ce malheureux état.

IV.

Ce qui les doit conſoler, c'eſt que dans ce monde ici ces deux états ne ſont point tellement ſéparez, que l'on ne puiſſe encore paſſer de l'un à l'autre quand on le veut. Il faut donc que ceux qui ſe trouvent dans la voye large, inſéparable de la mort de l'ame, aprennent de nôtre Evangile de quelle ſorte ils en peuvent ſortir, & rentrer dans le chemin de la vie. C'eſt ce que l'Evangile nous marque dans la ſuite de ce miracle. Ce n'eſt pas le mort qui demanda lui-même de recouvrer la vie. L'homme, comme dit ſouvent ſaint Bernard, eſt un eſprit qui va & ne revient point: *Spiritus vadens & non rediens.* Il faut que ce ſoit J.C. qui commence, mais la compaſſion de J. C. fut excitée par la douleur de la mere de ce jeune hom-

Pſ. 77.

homme. *Le Seigneur*, dit l'Evangile, *ayant vû cette femme, ſes entrailles en furent émuës de compaſſion, & il lui dit : Ne pleurez point.* C'eſt la charité de l'Egliſe ſon épouſe qui touche le cœur de J. C. & qui le porte à redonner la vie aux pecheurs. Ce ne ſont point eux qui commencent de prier pour eux-mêmes, mais c'eſt l'Egliſe qui prie pour eux, qui leur obtient les premiers mouvemens de converſion & de vie. Elle répand des larmes pour eux, & ce ſont ſes priéres & ſes larmes qui obtiennent les premiers commencemens de la reſurrection de ſes enfans morts. Ainſi les pecheurs ne doivent pas ſeulement à l'Egliſe leur premiere naiſſance & leur premiere juſtification; mais ils lui doivent auſſi leur reſurrection & le recouvrement de la vie, quand ils l'ont perduë. Sans elle ils auroient été pour jamais enſevelis dans la mort. C'eſt donc une dévotion digne d'un pénitent touché de reconnoiſſance, d'être attaché à l'Egliſe d'une maniere particuliere, & d'employer à ſon ſervice la vie qu'il a recouvrée, comme l'ayant reçûë d'elle : & cela ſe fait par toutes ſortes de bonnes actions. Car on peut ſervir l'Egliſe en diverſes maniéres juſques-là que ſaint Paul dit que les ſerviteurs fidelles & qui s'acquitent bien de ce miniſtére, *ornent la doctrine de* J. C. qui eſt ce qu'il y a de plus grand & de plus relevé dans l'Egliſe : *Doctrinam Salvatoris* *Ad Titum* 2. 10.

toris noſtri Dei ornent omnibus. Et par là l'on peut juger ce que l'on doit dire des pénitens, qui bien loin de conſacrer leur vie & leurs travaux à l'ornement & au ſervice de l'Egliſe, ne lui conſacrent pas ſeulement la moindre partie de leur bien, & lui raviſſent ſouvent le ſien.

V.

Cette mere qui pleuroit la mort de ſon fils, ne pouvoit être conſolée que par ſa reſurrection. Ainſi JESUS-CHRIST pour lui marquer qu'il étoit dans le deſſein de lui redonner la vie, ſe ſervit de ces paroles: *Noli flere*, NE *pleurez point*, ce qui étoit la même choſe que s'il lui eût dit: je m'en vais reſſuſciter vôtre fils. Rien ne peut conſoler l'Egliſe de la mort ſpirituelle de ſes enfans que leur converſion & leur reſurrection effective. C'eſt la ſeule choſe qui doive apaiſer ſes larmes. Dieu les eſſuyera toutes quelque jour lors qu'il l'aura tranſportée dans le Ciel. Elle n'y pleurera plus, parce que tous ſes enfans ſeront ſauvez, & Dieu lui fera connoître que ceux qui ne ſe convertiront pas, n'étoient pas du nombre de ceux que Dieu lui avoit donnez pour l'éternité. Mais bien loin d'eſſuyer ſes larmes dans cette vie, c'eſt lui-même qui les excite & qui les cauſe. Il veut redonner la vie à certains morts: mais il veut que ce ſoit par les larmes de l'Egliſe. Il fait pleurer l'Egliſe,

ſe, & il accorde à ſes larmes ce qu'elle demande. Elle n'employe ſes larmes que pour la réſurrection ſpirituelle de ceux qu'elle pleure, & comme elle ne diſtingue pas en cette vie les élûs des reprouvez, elle ne ceſſe jamais de demander la vie & le ſalut de ceux qui ont été du nombre de ſes enfans, & ſa charité eſt toûjours éficace dans tous ceux que le Pére a donnez à JESUS-CHRIST. Ceux donc de qui la charité ſe laſſe bien-tôt, & qui ceſſent incontinent de pleurer les morts ſpirituels, n'ont pas le cœur de l'Egliſe. La diſpoſition d'un vrai Chrêtien eſt d'être inconſolable pendant que ceux qu'il regrette, demeurent dans la mort. Et ce qui fait qu'on eſt ſi rarement éxaucé, c'eſt qu'on ceſſe de pleurer avant que d'avoir entendu JESUS-CHRIST, la promeſſe de la reſurrection de ceux que l'on pleure.

VI.

JESUS-CHRIST toucha le cercüeil de ce jeune homme avant que de le reſſuſciter: ce qui ſignifie qu'il cauſe de grands renverſemens dans tous les objets des attaches de ceux qu'il veut convertir. C'eſt une étrange choſe qu'il faille preſque que le monde quite la plûpart des gens, afin qu'ils ayent la penſée & le courage de le quiter. Quel plus grand ſujet d'humiliation pour les pénitens, que d'être obligez de reconnoître

noître qu'ils n'ont renoncé au monde que quand le monde les a rejettez, mais c'eſt en même tems un grand ſujet de reconnoiſſance envers Dieu qu'il veüille recevoir les reſtes d'un cœur qui ne s'eſt ſéparé du monde qu'à cauſe des mauvais traitemens qu'il en recevoit. Cependant la bonté de Dieu eſt telle qu'il ſe ſert même de ces moyens pour nous ramener à lui. C'eſt par là qu'il commence le plus ſouvent de nous en donner la penſée. Il falut que le fils prodigue pour retourner à ſon pere aprés avoir diſſipé ſon bien, ſe trouvât dans la derniére diſette, & que le monde lui refusât même ce que l'on donne aux porceaux. Dieu ſe ſert de tous ces motifs, pour faire que les pecheurs rentrent dans eux-mêmes. Mais il ne les y laiſſe pas. Il les conduit par ces dégrez à un amour pur & ſincere, & il s'en ſert enſuite pour les humilier & pour rendre par leur humilité leur converſion plus ferme & plus aſſurée.

VII.

Jesus-Christ touche & arrête le cercuëil de ce jeune homme, & le reſſuſcite enſuite tout d'un coup. Mais ce qu'il fait ici en un même tems dans la reſurrection corporelle du fils de cette veuve, il le partage ordinairement en divers tems dans ſa reſurrection ſpirituelle des ames Dieu travaille ſouvent long tems ſur un cœur

cœur pour rompre les attaches qui le tiennent aux creatures & pour affoiblir les paſſions qui le portent au tombeau : & il y a quelquefois des preparations qui précedent de pluſieurs années ſa converſion. On ne ſçait ſouvent pourquoi Dieu nous prive en un certain tems d'un objet de nôtre attachement, & d'un autre en un autre tems. Mais le deſſein de Dieu en cela eſt d'empêcher que cet objet ne ſerve d'obſtacle à la grace, lors qu'il lui plaira de toucher nôtre cœur à pluſieurs années de là. Il fait jetter de même dans nôtre eſprit en certains tems des ſemences de certaines veritez. Il ſemble qu'elles ſoient inutiles alors, parce qu'il n'eſt pas le tems d'en faire uſage. Mais il vient enſuite des occaſions où ces veritez fortifiées par l'aprobation qu'on y a donnée, ſervent à faciliter nôtre retour à Dieu, & à repouſſer les tentations qui nous auroient emportez. Ce ſera une choſe qui nous comblera d'admiration & de joye dans l'autre vie, que de connoître les voyes dont Dieu s'eſt ſervi ou pour nous conſerver la grace, ou pour nous la faire recouvrer. Mais nous en connoiſſons aſſez dés celle-ci pour concevoir de grands mouvemens de reconnoiſſance envers Dieu de la bonté qu'il lui plait d'exercer envers nous.

VIII.

Ces menagemens de Dieu n'arrivent pas ſeulement dans les preparations éloignées à la converſion, ni dans le retranchement des obſtacles capables de l'empêcher, ils arrivent dans la converſion même, qui ne ſe fait ordinairement que par degrez. *Levez-vous*, dit Saint Paul, *vous qui dormez, ſortez d'entre les morts*, & Jeſus Chriſt *vous éclairera*. Voilà ces divers degrez clairement marquez. Il faut que l'ame endormie par le peché ſe leve; qu'elle ſorte d'entre les morts, & ce n'eſt qu'aprés cette ſortie d'entre les morts qu'elle reçoit la vie par la lumiere de J. C. Car J. C. vivifie les ames en les éclairant, ſelon que le dit ſaint Jean: *Dans lui étoit la vie, & la vie étoit la lumiere des hommes*. Il eſt vie entant que lumiere, parce que la vie qu'il donne, conſiſte dans la connoiſſance & dans l'amour de la verité. Il y a donc divers degrez de cette vie que Dieu communique aux ames. Il y en a une commencée qui nous fait lever & ſortir d'entre les morts, c'eſt à dire abandonner le peché & rechercher nôtre reſurrection parfaite. Il y en a une parfaite & achevée qui nous rend effectivement juſtes & enfans de Dieu. Tous les commencemens de penitence tendent à la vie, mais ne la contiennent pas encore. Il faut pour

Epheſ. 5. 14.

Jean 5. 4.

la

la recevoir que la penitence ſoit arrivée à une certaine maturité ; & ſouvent ces commencemens de vie qui precedent la vie parfaite, durent fort long-tems. Il y en a même qui avortent & ne conduiſent pas l'ame juſqu'à la parfaite converſion. Et c'eſt lors que le cœur s'endurcit à la voix de Dieu qu'il avoit commencé d'entendre. Cependant ces commencemens de vie auſſi bien que la vie entiere & parfaite ne laiſſent pas d'être des effets de la voix de Dieu & de ſa grace, comme le dit ſaint Thomas. Les commencemens naiſſent de la grace prévenante, la perfection de la vie, de la grace ſubſequente. Les morts ſelon le corps ne demandent jamais la vie corporelle, mais les morts ſpirituels la peuvent demander, parce qu'ils ſont vivans en partie & morts en partie. Ils demandent la perfection de la vie par le commencement de vie qu'ils ont reçû. Ils demandent leur parfaite reſurrection par les commencemens de reſurrection que Dieu leur a accordez.

I X.

Il ne faut donc pas ſupoſer que cette voix de Jeſus-Chriſt : *Jeune homme levez-vous, je vous le commande*, ſe diſe tout d'un coup & en un ſeul tems. Elle ſe partage ordinairement en divers tems dans la reſurrection des ames. Et c'eſt par une conduite expreſſe de Dieu que ce partage ſe fait. La vie qui

qui ſe recouvre ainſi par degrez, en eſt plus ferme & plus aſſurée. On conſerve avec plus de ſoin ce que l'on a recouvré avec plus de peine, dit S. Auguſtin : *Ex difficultate curationis fit diligentior cuſtodia receptæ ſanitatis.* Que les pecheurs ne ſe découragent donc point, s'ils reſſentent encore bien des foibleſſes qui les menacent de rechutes. Il viendra un tems où Dieu ſe communiquera davantage à eux. Mais qu'ils ne s'ennuyent point cependant des retardemens de Dieu. La voix de Dieu qu'ils auront reçûë avec docilité, ſera ſuivie de quelque autre voye plus forte & plus efficace. Le bon uſage des moindres graces en attirera de plus grandes par la fidelité qu'ils auront à ſuivre les inſpirations de Dieu. Ils recouvreront enfin tout ce qu'ils avoient perdu. Ils rentreront dans tous les droits des enfans de l'Egliſe : & Jeſus-Chriſt les rendra à elle, non morts & enſevelis & portez dans un cercuëil, mais vivans & agiſſans en enfans de Dieu.

Aug. in Pſ. 6.

SUR

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA IV. SEMAINE DE CAREME

Erat quidam languens Lazarus à Bethania, &c. Joh. 11. 1. 45.

Il y avoit un homme malade nommé Lazare, qui étoit du bourg de Bethanie, où demeuroient Marie & Marthe ſes ſœurs.

I.

LE miracle que JESUS-CHRIST opera ſur Lazare frere de Marie & de Marthe, eſt d'autant plus conſiderable, qu'il a été une des principales cauſes de la mort de JESUS-CHRIST, puiſque c'eſt ce qui a particulierement excité la jalouſie des Phariſiens & des Prêtres. C'eſt ce qui leur a fait craindre que tout le monde ne ſuivit JESUS-CHRIST, & leur a fait prendre la reſolution de lui ôter la vie. Ainſi il ne faut pas conſiderer ſeulement JESUS-CHRIST dans ce miracle, comme redonnant la vie à Lazare,

zare, mais comme abandonnant la ſienne & entrant dans la voye qui le conduiſoit directement à la mort. Il a voulu nous montrer par là qu'il y a des actions deſtinées à manifeſter la gloire de Dieu, qu'il ne faut pas omettre quand même il en couteroit la vie & que l'on ſçauroit avec certitude que la haine des méchans qu'elles attireroient, devroit cauſer nôtre ruïne & nôtre mort. Et les hommes ſont d'autant plus obligez de n'être point retenus par ces ſortes de craintes, qu'ils ne ſont jamais aſſurez des évenemens futurs, & qu'ainſi le danger n'eſt jamais ſi grand & ſi certain à leur égard; au lieu que Jeſus-Chriſt qui penetroit dans l'avenir, voyoit certainement que la reſurrection de Lazare cauſeroit ſa mort.

II.

Auſſi eſt-il clair que cette reſurrection étoit particulierement deſtinée à faire paroître la puiſſance de Dieu & à autoriſer la miſſion de Jeſus-Chriſt & ſa qualité de Fils de Dieu, non ſeulement à l'égard de quelques Juifs, mais à l'égard de tous ceux à qui l'Evangile devoit être annoncé dans le cours des ſiecles. Car ce miracle fut accompagné de circonſtances qui accablent l'incredulité des hommes, & qui les reduiroient tous à embraſſer la foi, ſi l'entêtement & la prévention étoient capables de ſe rende à la rai-

raiſon. C'eſt un mort que Jeſus-Chriſt reſſuſcite, & un mort de quatre jours; un mort enſeveli en preſence de pluſieurs Juifs; un mort qui repandoit déja l'infection des corps morts & qui étoit tout corrompu. J. Chriſt ne le reſſuſcite pas ſans témoins, comme il avoit fait la fille du Prince de la Synagogue. Ce fut en preſence de pluſieurs Juifs venus de Jeruſalem, témoins irreprochables de la corruption de ce corps mort & de la verité de ſa reſurrection. L'Hiſtoire même qui eſt rapportée dans l'Evangile, eſt décrite d'une maniere inimitable à l'artifice, & perſuade tellement l'eſprit, qu'il ne ſçauroit former le moindre doute ſur ce miracle. Et cependant il eſt tel, qu'étant ſuppoſé on ne ſçauroit avoir aucun doute raiſonnable de la verité de toute la Religion Chrêtienne.

III.

Comme Jeſus-Chriſt avoit pluſieurs fins dans ſes actions, parce qu'il avoit diverſes vûës, il a voulu dans la reſurrection de Lazare non ſeulement faire connoître qu'il étoit l'auteur de la reſurrection des ames, mais montrer de plus qu'il pouvoit redonner la vie de l'ame aux pecheurs les plus endurcis, & les plus deſeſperez, comme il redonna celle du corps à Lazare déja corrompu dans ſon ſepulcre. Car il ne faut pas s'imaginer que la converſion de tous

Vid. Basin. Ps. 1.

les pecheurs soit également facile en soi. Une mauvaise coûtume contractée depuis long-tems y est un si grand obstacle, qu'il n'y a nulle proportion entre la conversion de ceux qui ne sont point dans cet état, & celle des gens liez à l'iniquité par une habitude invetérée. Le commun des pecheurs est bien incliné & determiné au mal par une pente generale: mais quoi qu'il soit dominé par l'amour propre, & qu'il n'agisse que pour des fins temporelles: il n'a point neanmoins d'attache forte aux objets particuliers des passions. Les diverses cupiditez qui les portent tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, s'affoiblissent & se detruisent souvent les unes les autres. De sorte que Dieu venant à repandre quelque degré de sa lumiere & de son amour, il se rend facilement maître de leur cœur, parce qu'il ne le trouve pas dominé par de fortes passions.

L'esprit de ces pecheurs n'est pas d'ailleurs si corrompu ni si gâté; les fausses opinions n'y sont pas si enracinées & si naturalisées. Ils souffrent plus facilement qu'on les contredise & qu'on les combatte, & ils ne s'élevent pas avec tant de violence contre ceux qui s'y opposent. Mais c'est tout autre chose quand par une habitude vicieuse l'ame a contracté une forte alliance avec la mort. Elle a comme émoussé par sa longue resistance aux lumieres de Dieu toutes les pointes de la verité, & elle y est devenuë com-

comme impenetrable. Les vices lui ſont devenus naturels ; elle ſuccombe ſans reſiſtance & ſans reflexion : & cette paix malheureuſe qui accorde les lumieres de l'eſprit avec les paſſions corrompuës, n'eſt plus troublée par aucun remors. Enfin l'ame ſe livre aux objets de ſes paſſions par une attache qui approche de l'inflexibilité des démons. Dieu convertit peu d'ames de cette ſorte, parce qu'il veut faire connoître aux hommes le danger effroyable de ce malheureux état. Mais il en convertit quelques-unes, pour montrer qu'il n'y a point de maladie ſi deſeſperée qui ne puiſſe trouver ſon remede dans ſa miſericorde & dans ſa grace.

IV.

Perſonne ne nie la flexibilité & l'indifference de la volonté des hommes : mais onne ſçauroit nier que cette indifference & cette liberté ne s'accorde avec une volonté déterminée à un objet auquel elle ſe porte ſûrement : & toute la vie humaine eſt preſque fondée ſur la confiance que l'on prend dans ces determinations certaines que l'on connoît dans l'eſprit des autres. Qui fait difficulté de confier ſa vie à un Medecin, à un Chirurgien, à un ami, lors qu'il voit qu'ils n'ont aucun interêt qui les puiſſe porter à lui nuire ; Enfin lors que l'on connoit une forte paſſion dans quelqu'un,

qu'on ne voit point de raiſon qui le ſolicite de ne la pas ſuivre, & qu'il y en a de fortes pour l'y porter, on ne doute non plus du ſuccés que ſi l'effet dépendoit d'une cauſe neceſſaire. On peut être trés aſſuré qu'un pauvre qui eſt en grande neceſſité, qui n'a point de bizarerie dans l'eſprit, qui deſire beaucoup ſon ſoulagement, qui n'a aucun ſujet d'avoir pour ſuſpect celui qui lui preſente une aumône conſiderable, la recevra.

Il eſt vrai qu'il y a des gens qui ſe portent à des actions bizares. Mais ces actions ont toûjours des cauſes, & ſans ces cauſes ils ne s'y ſeroient jamais portez. Or l'effet des paſſions fortes qui ont paſſé en habitude, eſt de faire en ſorte que l'ame ſe porte à l'objet de ces paſſions avec une determination à peu prés pareille à celle que l'on a à l'égard des objets dont le contraire nous paroît inſenſé & ſans raiſon. Ainſi l'on a preſque, par exemple, auſſi peu lieu d'eſperer qu'un avare chargé des biens injuſtement aquis ſe porte à les reſtituer en ſe ruinant, qu'on a lieu de s'attendre qu'un grave Magiſtrat faſſe une action qui le rende ridicule à tout le monde. Ce ſont differens motifs: mais l'attache eſt preſque égale de part & d'autre.

Il eſt vrai de l'avare qu'il peut ſe convertir, qu'il peut reſtituer le bien mal acquis, qu'il peut obéir à Dieu qui le lui commande & l'y ſollicite. Mais il eſt vrai auſſi que

ſi l'avare n'y eſt excité que par une grace foible, & ſi le Magiſtrat n'a point de motifs extraordinaires de faire cette action inſenſée, ni l'un ni l'autre ne la fera.

V.

Cependant ces habitudes invariables à l'égard des hommes ne le ſont pas à l'égard de Dieu. Il ſçait bien quand il veut ouvrir les yeux de l'eſprit à ceux qui en ſont poſſedez, & leur faire regarder ces objets d'une maniere toute differente de celle dont ils les voyoient. Il fait ſentir, quand il veut aux ames les veritez qu'elles regardoient auparavant avec mépris. Il le fait quelquefois, mais il le fait rarement; & il n'eſt pas même utile qu'il le faſſe ſi ſouvent. Il faut que les pecheurs apprehendent de s'engager dans ces malheureux liens dont il eſt ſi difficile de ſe degager; qu'ils ſoient frappez de l'exemple de ces funeſtes neceſſitez que l'on contracte par ces habitudes; afin qu'ils les évitent avec plus de ſoin. Si le peché attire par ſes attraits, il faut que les hommes en ſoient détournez par les peines extrêmes qu'il y a à en ſortir. Ils ſe feroient un jeu de ſe rendre malades, s'il étoit ſi aiſé de ſe guerir. Si le Prince accordoit ſouvent le pardon aux plus criminels, l'eſperance d'une grace ſi facile à obtenir, rendroit les méchans infiniment plus har-

dis à ſe porter aux actions les plus noires.

V I.

Il eſt donc bon que les grands pecheurs ſçachent & ſoient fortement perſuadez qu'il eſt trés-difficile de ſortir du precipice où ils ſe ſont jettez, en fortifiant leurs crimes par l'habitude. Cependant afin qu'ils ne tombent pas dans un autre precipice encore plus dangereux, qui eſt celui du deſeſpoir, ils doivent ſçavoir auſſi que la reſurrection d'une ame morte par une longue habitude du peché, qui eſt impoſſible aux éforts purement humains, n'eſt nullement impoſſible à Dieu; & que quoi que cette grace ſoit rare en ſoi, elle n'eſt plus rare quand on la demande & qu'on la rechérche avec les diſpoſitions neceſſaires. Car la rareté ne vient point de ce que Dieu ne ſoit pas porté à l'accorder: elle vient de ce qu'il eſt rare de la rechercher & de la demander comme il faut.

Que les pecheurs la demandent avec la ferveur, la perſeverance & l'humilité néceſſaire, qu'ils pratiquent les exercices propres à ſurmonter l'habitude du peché; qu'ils fuyent avec le ſoin qu'il faut les occaſions de la fortifier, qu'ils ſe mettent dans un genre de vie qui produiſe en eux une habitude contraire: & non ſeulement il ne ſera pas rare d'obtenir la remiſſion des plus grands

grands pechez, mais il ſera certain qu'on l'obtiendra par cette voye. D'où vient donc que cette gueriſon eſt ſi rare? C'eſt qu'on la veut obtenir ſans peine, ſans éfort, ſans l'uſage d'aucuns remedes qui ayent de la force & de l'eficace. On veut guérir des cancers, des ulceres malins & inveterez, des gangrenes toutes formées avec de l'eau chaude & des remedes anodins. C'eſt ce que pretendent les hommes charnels & aveugles: & la principale difficulté de leur converſion conſiſte à les détromper de cette déraiſonnable prétention.

VII.

Quoi donc que tout ſoit également facile à Dieu, parce que rien ne reſiſte à ſes volontez, néanmoins, parce que les choſes ſont inégalement difficiles en elles mêmes, & que Dieu veut que les hommes ſentent ces difficultez, JESUS-CHRIST a voulu faire paroître dans la réſurrection de Lazare l'extrême difficulté de la converſion de ces pecheurs. *Il pleura* ſur la miſére de cet état, *il ſe troubla, il en frémit*: Horrible état qui fait frémir JESUS-CHRIST & qui trouble celui qui eſt venu aporter la paix dans le ciel & dans la terre, comme dit Saint Paul: Mais ſi JESUS-CHRIST en frémit & s'en trouble, c'eſt pour nous aprendre à en frémir & à nous en troubler nous-mêmes. Ce que nous regardons comme un jeu, comme un plaiſir, com-

v. 33. 35. *Coloſſ.* 1. 20.

comme un divertiſſement, eſt un monſtre épouventable : & ſi nous n'en ſommes pas effrayez, c'eſt que nôtre eſprit eſt obſcurci par un aveuglement incompréhenſible. Mais au défaut des lumiéres que nous n'avons point, empruntons par la foi celles de JESUS-CHRIST : & croyons au moins que le peché, & encore plus un peché invétéré, eſt quelque choſe de ſi terrible, que nous n'y devons jamais penſer qu'avec horreur, avec tremblement & avec fremiſſement.

VIII.

JESUS-CHRIST appelle donc Lazare
v. 43. avec *une voix haute*, pour marquer l'éloignement extrême où ces pecheurs ſont de Dieu. Aprés l'avoir appellé, il le reſſuſcite, mais il le reſſuſcite tout lié, parce que des ames reſſuſcitées aprés de grans pechez retiennent encore beaucoup d'attaches & de liens qui doivent être dénoüez par les ſoins des mineſtres de l'Egliſe à qui JESUS-CHRIST remet ces ames reſſuſcitées, comme il remit Lazare entre les mains des Apôtres. Il n'exprime pas la peine de ce dénouëment, & ce que ces ames ſouffrent pour ſe défaire de ces liens : mais c'eſt une choſe étrange que ce qu'elles ont à ſupporter dans la ſuite de leur pénitence pour purifier leur imagination encore toute remplie des idées des actions criminelles, pour régler leur eſprit & leur

corps

corps qui ſont déréglez & corrompus pour s'approcher de Dieu qui leur fait ſouvent ſentir, aprés les avoir touchez, combien il eſt dur & amer à l'ame de l'avoir abandonné. Car il ſe retire, en quelque maniére d'eux, aprés ces ſentimens par leſquels il les attirez à lui, non pour les laiſſer retomber dans les mêmes crimes, mais pour leur faire mieux connoître l'indignité où ils étoient de la grace. Le Ciel leur paroît de bronze & d'airain, & ils demeurent dans d'affreuſes ſéchereſſes. Enfin ils payent l'uſure de la jouïſſance des créatures, & s'en détachant ainſi peu à peu avec des peines terribles. La converſion des pecheurs ordinaires n'eſt pas accompagnée de convulſions, & Dieu veut faire voir par là combien il eſt mauvais de s'éloigner de lui, puis qu'il y a tant de peines à ſouffrir dans le retour.

IX.

Cependant quoique ces peines ſoient effectivement trés-grandes, elles ne ſont point ſans adouciſſement & ſans conſolation. Le plus grand danger en eſt même bien-tôt ôté. Il reſte de la douleur à ſouffrir : mais ce n'eſt plus une douleur qui menace de la mort. Les pecheurs ſincérement convertis ſont bien tôt en un état où il leur ſeroit impoſſible de prendre plaiſir dans leurs déréglemens paſſez. S'ils ne

trouvent pas encore leur consolation & leur joyeen Dieu & dans l'éxercice de la vertu, au moins leur seroit-il insuportable de retourner à leur vie passée. Ils ne goûtent pas Dieu comme il mérite d'être goûté. Mais ils n'ont plus aussi de goût pour le monde. Cet état est effectivement dur & pénible aux cœurs accoûtumez aux plaisirs sensibles, & qui s'en voyent absolument privez. Ainsi ils éprouvent ce que dit David : *Leur ame a de l'horreur pour toute sorte de nourriture : ils sont venus jusques aux portes de la mort : Omnem escam abominata est anima eorum, & appropinquaverunt usque ad portas mortis.*

Ps. 106. 18.

Mais qu'ils ne se découragent pas dans cet état. Qu'ils y adorent la justice de Dieu qui punit par ces dégoûts & ces ennuis, les goûts & les plaisirs criminels qu'ils ont cherchez dans la jouïssance des créatures. Qu'ils y benissent sa miséricorde, qui les délivre par là de ces goûts mortels & empoisonnez qu'ils y ont trouvez. Qu'ils pensent que ce defaut de goût dans les éxercices de piété n'est pas un si grand mal qu'ils s'imaginent, puis que cette vie n'est pas le lieu des consolations, & que Dieu les leur réserve pour l'éternité, mais que la privation des plaisirs criminels est un bien inestimable, puis qu'ils eussent été certainement suivis de maux éternels.

Que le souvenir de leurs pechez ne leur cause

cauſe donc pas de trouble ni de découragement. Les grands pechez ſubſiſtans ſont un grand objet de la colére de Dieu: mais les grands pechez détruits par la pénitence & remis par la miſéricorde de Dieu, ſont le triomphe de la grace. Ainſi les grands pecheurs convertis contribuënt d'une maniére particuliére à la gloire de la grace: & l'on peut dire qu'ils ſont par un tître ſingulier des *vaſes de miſéricorde*. Ce doit être là leur grande conſolation dans ce monde, comme ce ſera dans l'autre le ſujet éternel de leur joye. S'ils ſont donc confondus par le ſouvenir de l'énormité de leurs pechez, qu'ils rentrent dans la paix par la penſée que Dieu ne les a permis que pour en tirer ſa gloire. Qu'ils s'humilient & qu'ils ſe relevent: mais qu'ils s'humilient en eux-mêmes & qu'ils ſe relevent en Dieu.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI DE LA IV. SEMAINE DE CAREME.

Ego ſum lux mundi. Qui ſequitur me, non ambulat in tenebris. *Joan.* 8. 12. 20.

Je ſuis la lumiere du monde. Celui qui me ſuit, ne marche point dans les tenebres.

I.

Rien n'eſt plus terrible que la vérité que J C. annonce aux Juifs dans l'Evangile de ce jour par ces paroles: *Je ſuis la lumiére du monde. Celui qui me ſuit, ne marche point dans les ténébres: mais il aura la lumiére de la vie.* Il dit qu'il étoit la lumiére du monde: c'eſt à dire, qu'il en étoit l'unique lumiére, & que hors de lui il n'y a que des ténébres: *Ego ſum lux mundi* Il en conclut que ceux qui le ſuivent, ne marchent point dans les ténébres *Qui ſequitur me, non ambulat in tenebris.* Et il marque clairement par là que tous

tous ceux qui ne le ſuivent point, ſont enveloppez de tenebres & ne peuvent marcher que dans des ténebres. Ainſi il diviſe tous les hommes en deux claſſes, en ceux qui le ſuivent & en ceux qui ne le ſuivent pas: & il ſépare ces claſſes l'une de l'autre par une effroyable différence. A l'une il donne la lumiere pour partage, & à l'autre les tenebres. Et comme il marque que cette lumiere dont il fait le caractere de ceux qui le ſuivent, n'eſt pas cette lumiere ordinaire qui éclaire les corps, mais une lumiere bien plus excelente qu'il appelle *une lumiere de vie*, c'eſt-à-dire une lumiere qui fait vivre ceux qui la voyent; il fait connoître par-là que ces tenebres qu'il attribuë à ceux qui ne le ſuivent point, ne ſont pas des ténebres ordinaires, mais des tenebres qui font mourir les ames, ou qui ſont des ſignes qu'elles ſont mortes. Cependant ces deux claſſes comprennent tous les hommes: puis qu'il faut neceſſairement ou qu'ils ſuivent, ou qu'ils ne ſuivent pas J. C. & le nombre de ceux qui ſuivent Jeſus Chriſt étant trés-petit, ceux qui ne le ſuivent pas & qui n'ont pour partage que la mort & les ténebres, comprennent la plûpart des hommes.

II.

Mais quand on ſeroit du nombre de ceux qui ſont enveloppez dans les tenebres de

mort,

mort, il en faut ſortir : & plus cet état eſt miſérable, plus il faut faire d'efforts pour s'en retirer. Cela n'eſt point impoſſible. Car tous ceux qui en ſuivant J.C. ſont dans la lumiére, ont été enſevelis dans ces ténébres & dans cette mort. Ainſi nous avons grand intérêt de nous informer comment J. C. eſt la lumiére du monde, puis qu'on ne ſçauroit la ſuivre ſans la connoître, ni ſortir des ténébres ſans la ſuivre. Et premiérement il eſt certain que J. C. ne s'appelle point la lumiére du monde, pour avoir inſtruit le monde des ſciences & des arts. Il n'a rien moins fait que cela, ni ſes Apôtres non plus : & l'on peut dire plûtôt que s'il a aporté quelque ſcience dans le monde ſur ce point, c'eſt celle de mépriſer toutes les ſciences qui ſont l'objet & le fondement de la vanité & de la curioſité des hommes. Il les ſçavoit ſans doute dans tout ce qu'elles ont de vrai. Cependant on ne trouve pas qu'il en ait jamais parlé. Ce ne ſont donc point là ces ténébres que J. C. diſſipe comme lumiére du monde. Ce ne ſont point là les connoiſſances qu'il nous a redonnées. Ce ſont celles que l'homme avoit perduës par le peché, celles dont la perte le rendoit malheureux & coupable. Enfin ce ſont des ténébres jointes à la mort de l'ame, & qui ſont bannies par une lumiére qui lui rend la vie.

III.

III.

L'homme a l'idée & le desir d'un bonheur souverain gravez dans le fond de sa nature : & cette idée & ce desir sont la source de tous ses autres desirs & de toutes ses actions. Mais cette idée avant le peché de l'homme n'étoit pas seulement générale & confuse, elle étoit distincte & particuliere. Il sçauvoit que ce souverain bonheur ne se trouvoit que dans la possession de Dieu, c'est à dire de la sagesse & de la justice éternelle; & il desiroit & aimoit cette sagesse & cette justice. Le peché a effacé de son esprit & de son cœur cette connoissance distincte & cet amour particulier du souverain bien. Il ne lui en reste qu'une notion confuse & générale, laquelle est inséparable de sa nature Il ne sauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne conçoit plus que confusément: mais il ne sçait où il est, ni en quoi il consiste, & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs. Car trouvant des biens créez qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien souverain; il y raporte ses actions, & tombe ainsi dans une infinité d'égaremens criminels.

C'est en quoi consistent ces ténébres: & cela fait voir qu'elles sont bien différentes

des

des tenebres corporelles. Car les ténebres qui dérobent les corps à nos yeux, ſont une ſimple privation de lumiere, qui ſe corrige ſouvent par les autres ſens, ou en s'empêchant de juger de ce qu'on ne voit pas. Mais les tenebres ſpirituelles ne ſont pas de ſimples privations de lumiere : ce ſont des erreurs & de fauſſes lumieres qui portent à juger & à agir. On s'imagine connoître ce qu'on ne connoît point, & voir ce qu'on ne voit point. On croit tenir ce bien dont on a l'idée confuſe & l'on ne tient rien qui y reſſemble ; & ce qui eſt de plus terrible, c'eſt qu'on ne s'en détrompe que lors qu'il eſt inutile d'être détrompé.

IV.

C'eſt l'état où l'homme a été réduit par le peché : & les rayons de ſageſſe & de verité qui lui ont fait entrevoir quelques véritez au travers de ſes plus épaiſſes tenebres, ne l'ont point delivré de ce malheur ; parce qu'il ne manquoit point de les rejetter. Cette *lumiere luiſoit dans les tenebres* du monde, comme dit Saint Jean ; *mais les tenebres ne l'ont point reçûë.* Le Fils de Dieu a donc bien voulu par une bonté infinie remedier à ce mal, en ſe rendant la lumiere du monde d'une maniere plus efficace & plus claire ; & c'eſt ce qu'il a fait par ſon Incarnation. Car il faut bien remarquer que ces paroles *Je ſuis la lumiere du monde*, ne s'entendent pas de J. C. ſimplement comme

Joan. 1. 5.

me sagesse & comme vérité incréée, mais qu'elles s'entendent de J. C. comme vérité & comme sagesse incarnée. Elles s'entendent de J. C. homme & conversant parmi les hommes. C'est pourquoi il dit de lui même en un autre endroit, qu'*il est la lumiere du monde pendant qu'il est dans le monde : Quandiu sum in mundo, lux sum mundi.* Ce qui marque manifestement que quand il a dit qu'il est dans le monde en qualité de lumiére, il ne parle pas d'une sorte de présence qui est perpétuelle, & selon laquelle il ne s'en retire jamais : mais il parle d'une présence qui n'étoit que pour un tems & qui devoit cesser, qui est la présence de J. C. visible dans le monde. Ce n'est donc pas simplement dans J. C. comme dans le Verbe & la sagesse de Dieu qu'il faut chercher cette lumiére sans laquelle nous marchons dans les ténébres. C'est dans J. C. incarné, dans J. C. homme, & dans la vie qu'il a menée sur la terre, qui n'est plus effectivement exposée à nos yeux, mais qui nous est conservée par l'histoire fidelle qu'il nous en a laissé dans son Evangile. V. *Joan. 9. 5.*

En s'attachant donc, selon cette vûë, à J. C. homme, pour y chercher la lumiére dont nous avons besoin, on peut dire en général qu'on la doit chercher dans ses paroles, dans ses privations, dans ses actions, dans ses souffrances, & dans sa grace. Il la faut

faut chercher dans ces paroles, parce qu'elles contiennent le desaveu formel des faussetez & des erreurs où les homme s'étoient engagez par les jugemens faux & temeraires qu'ils avoient portez des biens & des maux. Ces divines paroles apprennent aux hommes en quoi consiste le vrai bien : & c'est par où J. C. à voulu commencer toutes ses instructions. *Beati pauperes spiritu. Beati mites. Bien-heureux sont les pauvres d'esprit. Bien-heureux les débonnaires.* Rien ne pouvoit être plus opposé aux fausses idées des hommes, ni aux faux principes qui sont les sources de leurs actions. J. C. ne s'est point amusé à combattre certaines erreurs philosophiques qui ont peu de part à la condite de la vie. Il s'est attaché directement aux grands ressorts de leurs actions. Ce qu'il a attaqué c'est la cupidité des biens du monde, l'ambition, l'orgueil, l'amour du plaisir, l'hypocrisie : ce qu'il a établi c'est le culte, l'amour & la crainte de Dieu, l'adoration en esprit & en verité, le détachement du monde, l'humilité, la patience, l'abnegation de soi même. Ce n'est pas qu'il y ait aucune erreur des hommes touchant les biens & les maux qui ne soit condamné par une consequence necessaire dans les paroles de J. C. ni aucune vertu qui ni soit approuvée & commandée. Car les paroles de J. C. sont d'une fecondité infinie. Et si elles sont si

Matth. 5. 3. 4.

stéri-

ſtériles à nôtre égard, c'eſt que nous n'avons pas ſoin d'en ſonder la profondeur. Il faut qu'elles ſoient bien étenduës, puis qu'elles jugeront tous les hommes, comme JESUS-CHRIST nous le declare. Or elles ne les jugeront, que parce qu'elles contiennent les regles de toutes les actions, & qu'elles condamnent tout ce qui eſt contraire à la juſtice.

V I.

Mais J. C. ne s'eſt pas contenté de renfermer dans ſes paroles cette lumiere que nous devons ſuivre en la conduite de nôtre vie, il l'a renfermée auſſi dans ſes privations. Car il y a bien de la difference entre les privations de J. C. & les nôtres. Les nôtres ne ſont que des marques de nôtre impuiſſance & de nôtre foibleſſe, & non de la diſpoſition de nôtre cœur. Souvent nous ne deſirons rien davantage que les choſes dont l'ordre de Dieu nous a privez, & qu'il nous eſt impoſſible d'avoir Mais les privations de J. C. ſont des marques de ſon choix & de ſa volonté. Il n'a été privé de rien que parce qu'il l'a voulu. Et ainſi toutes ſes privations ſont des ſignes certains qu'il les a choiſies & qu'il les a preferées à la poſſeſſion des choſes dont il s'eſt privé. Or étant la ſageſſe infinie & la verité ſouveraine, il ne s'eſt point trompé dans ſon choix, & par conſéquent toutes les privations des choſes du monde, qu'il a embraſſées, ſont meilleures

res & plus utiles que la poſſeſſion de ces mêmes choſes. La conſequence eſt certaine & indubitable. Il a preferé la pauvreté aux richeſſes, l'humiliation & l'abaiſſement à la pompe du monde, la privation des plaiſirs à la joüiſſance des plaiſirs : Donc la pauvreté eſt meilleure que les richeſſes, l'humiliation que la pompe du monde, la privation des plaiſirs que la joüiſſance des plaiſirs. J. C. par le choix volontaire de ces privations a decidé ces queſtions avec une autorité ſouveraine. Car pour nous montrer, dit S. Auguſtin, que toutes ces choſes, dont le deſir porte les hommes au peché, ſont viles & mepriſables, il a voulu s'en priver.

De agone Chriſtiano.

Mais ſi en decidant ces queſtions, il ne nous a pas impoſé une neceſſité abſoluë de nous priver de ces mêmes choſes, il nous a impoſé au moins une neceſſité d'approuver ſon choix & ſon jugement. S'il n'eſt pas neceſſaire de ſe priver entierement des richeſſes, il eſt neceſſaire de croire que la privation des richeſſes vaut mieux que la poſſeſſion, il eſt neceſſaire de croire que ceux qui y renoncent ſont plus heureux que ceux qui n'y renoncent pas : qu'ils choiſiſſent la meilleure voye & la meilleure part, il eſt neceſſaire de ne pas loüer l'érat des riches du monde, & de n'en inſpirer pas l'amour par ſes diſcours. On ne veille gueres d'or-

dinaire

dinaire ſur ces ſortes de diſcours, & on les regarde comme indifferens. Cependant rien n'a de plus grands & de plus mauvais effets ſur les ames de ceux à qui on les fait : car ce qu'il y a de plus naturel dans les paſſions, c'eſt-à-dire, ce qu'elles tirent de la corruption de la nature, eſt infiniment augmenté par les diſcours des hommes qui impriment une idée avantageuſe de ce que J. C. a mépriſé, & qui tendent ainſi à condamner ſon choix & à faire eſtimer ce qu'il a voulu faire mépriſer.

VII.

Les actions de Jeſus Chriſt ſont encore des regles plus preciſes & plus expreſſes de la conduite des hommes, que ſes privations. Car il y a imprimé tous les caracteres de ſa ſageſſe, & les a expoſées à la vûë des hommes pour leur ſervir de modelles & de regles. Ils étoient trop groſſiers & trop terreſtres, pour découvrir ces veritez dans le ſein de Dieu & dans la ſageſſe increée. Ainſi il les a voulu rendre ſenſibles en les imprimant dans les actions de ſon humanité, pour les faire paſſer dans les eſprits. Il n'y a rien qu'on ne puiſſe lire dans ces divins caracteres : mais on y lit ſur tout cette regle qui comprend toutes les autres & qui exclut toutes ſortes de déreglemens, de n'avoir en vûë dans toutes ſes actions que l'exécution de la volonté de Dieu. C'eſt ce que Jeſus-Chriſt en-

entrant dans le monde s'étoit uniquement proposé, comme on le voit dans ces paroles de David, qui sont appliquées au Fils de Dieu par le grand Apôtre: *J'ai dit: Me voici; je viens, pour faire, mon Dieu, vôtre volonté, & accomplir vôtre loi au fond de mon cœur:* c'est ce qu'il appelloit sa nourriture: MEUS *cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, & perficiam opus ejus.* C'étoit sa nourriture, & sa nourriture continuelle. Car il n'a jamais fait aucune action que dans cette vûë. *Je fais toûjours*, dit-il, *ce qui lui est agréable*: QUÆ *placita sunt ei, facio semper.* Il ne vivoit & ne demeuroit dans le monde que pour cela. Et c'est pourquoi aprés l'avoir pleinement accompli, il cessa de vivre. Aprés avoir dit: *Tout est accompli*, dit saint Jean, *il rendit l'esprit*: DIXIT *consummatum est, & inclinato capite, emisit spiritum.*

Hebr. 5. 7. *Psal.* 39. 11. *Joan.* 4. 34. *Joan.* 5. 29. *Joan.* 19. 30.

C'est ainsi que Jesus-Christ nous a voulu instruire de ce que nous devons à la volonté de Dieu. Nous pouvons dire comme lui que nous ne sommes dans le monde que pour l'accomplir. C'est nôtre devoir & nôtre bonheur. Car quel plus grand déreglement, & quelle plus grande injustice peut-on s'imaginer que de preferer les desirs & les fantaisies des créatures miserables comme nous sommes, aux volontez toûjours saintes & toûjours justes d'un

d'un Dieu tout-puiſſant? Quel plus grand honneur pouvons-nous avoir que celui de lui obéir? C'eſt là l'éxemple & la regle que Jeſus-Chriſt nous a donnée dans toute ſa vie.

VIII.

Enfin de peur que les maux de la vie ne nous détournaſſent de l'exécution des volontez de Dieu, par la crainte d'y tomber, J. C. a voulu lui-même ſouffrir tous ces maux, afin de nous montrer avec quelle fermeté nous nous devons attacher à la verité & à la juſtice.

Pour empêcher les hommes dit ſaint „ Auguſtin, d'apprehender les choſes dont „ la crainte les engage à s'écarter de la ve- „ rité, il a voulu les ſouffrir. S'ils fuſſent „ demeurez innocens, ils n'auroient point été obligez de ſoutenir aucun combat pour la défenſe de la verité. La neceſſité de ſouffrir pour elle eſt une ſuite du peché. Et ainſi il faut que l'homme, tout foible qu'il eſt, faſſe preſentement des actions de force qu'il n'auroit point été obligé de faire étant fort. Mais pour l'empêcher de perdre courage, J. C. innocent s'eſt mis à la téte de ceux qui ſouffrent, il a ſouffert lui-même tous les maux que nous pouvions être obligez de ſouffrir, & il leur a montré par ſon exemple ce qu'il faloit ſouffrir pour la verité. Ce n'eſt pas que les ſouffrances *Act. 9. 16.*

de

de J. C. n'ayent encore d'autres fins, dont la principale eſt de ſatisfaire à la juſtice de Dieu pour les pechez des hommes, & de lui offrir le prix de leur redemption: mais celle de nous apprendre à ſouffrir en eſt certainement une, puiſque Saint Pierre nous declare que J. C. *a ſouffert pour nous en donner l'exemple, & nous engager à ſuivre ſes pas:* CHRISTUS *paſſus eſt pro nobis, nobis relinquens exemplum, ut ſequamini veſtigia ejus.*

1. Pet. 2. 21.

IX.

Jeſus-Chriſt eſt encore la lumiere du monde d'une autre maniere, qui ſeule rend utile tout ce que l'on peut en appercevoir dans ſes paroles, dans ſes privations, dans ſes actions, & dans ſes ſouffrances; c'eſt par le don de ſa grace. Car nous ne découvrons toutes ces lumieres qu'on peut appeller extérieures, que par une lumiere interieure qu'elle nous donne. Mais elle ne nous les découvre qu'en nous attachant à J. C. & non en nous les faiſant puiſer immédiatement en Dieu. Car J. C. étant *la voye, la verité, & la vie*, il faut marcher dans lui comme voye pour arriver à lui comme vie. C'eſt pourquoi toutes les ſpiritualitez qui nous ſeparent de J. C. ne ſont pas des voyes, mais des égaremens, puiſqu'elles nous écartent de la veritable voye. Nourriſſons-nous donc de ſes divines paroles.

Ho-

Honorons toutes ſes divines privations. Soûmettons-nous avec joye à toutes celles où il nous réduit. Imitons ſes actions, & la fin unique de ſes actions, qui eſt d'accomplir la volonté de Dieu en tout: & recevons avec gratitude la part qu'il nous fait de ſes ſouffrances, puis que c'eſt pour nous aprendre à ſouffrir, qu'il a voulu ſuffrir lui-méme. C'eſt en cette maniere que J. C. ſera nôtre lumiere, & que nous ne marcherons point dans les tenebres. Ce n'eſt pas la ſeule vûë de cette lumiere qui nous en préſerve, c'eſt de la ſuivre. Car J. C. ne dit pas: Celui qui me voit, ne marche point dans les tenebres, mais, *celui qui me ſuit*: ou plûtôt il la faut ſuivre pour la voir, & il n'y a que ceux qui la ſuivent qui la voyent, puis qu'il n'y a que ceux qui la ſuivent qui *ont la lumiere de la vie*: Et *habebit lumen vitæ*, & que ceux qui n'ont pas la lumiere de la vie, demeurent neceſſairement enſevelis *dans les tenebres & dans l'ombre de la mort*: IN *tenebris & in umbra mortis.*

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DE LA PASSION.

Christus assistens Pontifex futurorum, bonorum, &c. *Heb.* 2. 11. 15.

JESUS-CHRIST *le Pontife des biens futurs, étant venu dans le monde, est entré une fois dans le Sanctuaire*; &c.

I.

JESUS-CHRIST est le Pontife de tous les hommes, comme il est le Redempteur de tous les hommes, puis qu'il ne les a rachetez que par le sacrifice qu'il a offert sur la croix, & qu'il offre dans le ciel & sur la terre comme Pontife éternel. Mais la qualité que Saint Paul lui donne d'être *le Pontife des biens futurs*, nous fait voir comment on participe aux effets qu'il opére dans les ames comme Pontife. Car puis qu'il est *le Pontife des biens futurs*, tous ceux qui n'ont aucun desir sincere de ces biens, & qui ne travaillent point à se les procurer, renoncent en quelque sorte aux fruits du sacerdoce de J. C. Ils ne le reconnoissent point comme leur Pontife. Ils n'attendent rien

de

de lui, & ils ne pretendent rien aux biens qu'il veut procurer aux hommes en cette qualité. Ils abuſent même de toutes les graces qu'ils reçoivent de lui : puis qu'elles ſe raportent à ces biens, & ne ſont données que pour nous en inſpirer l'amour, & nous donner le deſir de les aquerir aux dépens de toutes choſes. Il s'enſuit donc de là, que la cupidité dominante & la preference des biens temporels aux éternels, qui fait le caractére des gens du monde, eſt un renoncement à la Religion Chrêtienne. Car tout le culte que cette Religion rend à Dieu, eſt refermé dans le ſacrifice que J. C. offre en qualité de Pontife, ce ſacrifice comprenant non ſeulement le corps du Médiateur, mais auſſi toutes les bonnes œuvres des membres de l'Egliſe, parce que J. C. les y offre en offrant l'Egliſe même avec lui, comme l'enſeigne Saint Auguſtin : TOTA *ipſa redempta civitas, hoc eſt, congregatio ſocietaſque Sanctorum, univerſale ſacrificium offertur Deo per Sacerdotem magnum, qui etiam ſe ipſum obtulit paſſione pro nobis.* „ Toute la cité rachetée eſt „ offerte à Dieu comme un ſacrifice u- „ niverſel par le Grand Prêtre qui s'eſt „ offert pour nous dans ſa paſſion. Toute l'Egliſe eſt donc compriſe dans le ſacrifice de J. C. & toutes les bonnes œuvres de ceux qui la compoſent, puis que ces bonnes œuvres, pour être reçûës de Dieu, doi- *Aug. de civ. Dei. l. 10. c. 6*

vent être jointes au ſacrifice de J. C. Ainſi ce ſacrifice univerſel comprend tout le culte qui eſt rendu à Dieu par les membres de l'Egliſe. Et comme il eſt offert par J. C. dans le ciel, il eſt auſſi offert ſur la terre par les miniſtres de l'Egliſe & par J. C. Souverain Prêtre, ce que Saint Auguſtin témoigne par ces paroles qu'il ajoûte au même chapitre : *Quod etiam in Sacramento altaris fidelibus notum, frequentat Eccleſia, ubi eidem demonſtratur quod in ea oblatione quam offert, ipſa offeratur.* „ C'eſt, dit il, „ ce que l'Egliſe pratique tous les jours „ dans le ſacrement de l'Autel connu des fi„ delles ; où il lui eſt marqué, que dans le „ ſacrifice qu'elle offre : elle eſt elle-même „ offerte. Mais ſoit que J. C. offre ce grand & univerſel ſacrifice dans le ciel ou ſur la terre, il l'offre toûjours comme *Pontife des biens futurs*, & il n'offre rien qui ne s'y raporte. Ceux donc qui ne font rien pour les aquerir, qui bornent leurs prétentions & leurs deſirs à la terre, ne contribuënt rien à ce ſacrifice, & ne preſentent rien à J. C. qu'il puiſſe joindre à ſon Sacrifice. Ils ne prétendent rien à ce que J. C. veut obtenir à ceux pour qui il l'offre. Car tout ce qu'il demande ſe raporte toûjours aux biens futurs, puis qu'il le demande comme Pontife, & qu'il n'eſt Pontife que des biens futurs.

II.

Il s'enſuit de là que tous les amateurs du monde

monde, qui y mettent leur fin & leur eſperance, & qui ne font aucun effort pour ſortir de ce malheureux état, n'aſſiſtent jamais comme il faut, au ſacrifice de la Meſſe, ni d'une maniere qui leur ſoit utile : parce qu'ils n'aiment point les biens pour leſquels le ſacrifice eſt offert, & qu'ils ne ſe joignent point à J. C. *Pontife des biens futurs*, qui ne s'offre que pour les obtenir à ſon Egliſe : de ſorte qu'en y aſſiſtant de corps, ils ne font que le deshonorer & le profaner.

C'eſt à la verité une pratique trés-ſainte que d'aſſiſter tous les jours à la ſainte Meſſe. On ne ſçauroit trop porter les Fidelles à s'unir à l'Egliſe pour offrir avec elle tous les jours ce ſacrifice. Mais il faut les avertir en même tems, que ce ſacrifice étant offert principalement par J. C. comme *Pontife des biens futurs*, ſe raporte uniquement à ces biens. De ſorte que ceux qui ne les deſirent point, ne ſçauroient ſe joindre au ſacrifice de J. C. ni raporter ce ſacrifice qu'à quelque fin baſſe, terreſtre, & indigne de ſa ſainteté. Et de là il s'enſuit non qu'ils ne doivent pas aſſiſter à ce ſacrifice des Chrêtiens, mais qu'ils y doivent aſſiſter avec des diſpoſitions Chrêtiennes. Car on peche ou en n'y aſſiſtant pas quand l'Egliſe le commande, ou en y aſſiſtant ſans les diſpoſitions qui y ſont eſſentielles, qui conſiſtent dans l'amour & le deſir des biens éternels pour leſquels il eſt offert.

III.

C'eſt ce qui fait voir encore que la maniére d'offrir utilement le ſacrifice de la Meſſe, qui eſt le même que celui de J. C. ſur la croix, ne depend pas principalement des penſées de devotion que l'on a pendant le ſacrifice, ni des priéres que l'on y forme. Il faut à la verité tâcher d'exciter ſa foi & ſa devotion par de ſaintes penſées, de ſaints deſirs, & même par des paroles ſaintes prononcées vocalement. Mais quand on ſeroit même privé de tous ces ſecours par des diſtractions involontaires, pourvû que Dieu voye dans le cœur ce *deſir des biens futurs*, & cet amour de la vie éternelle, on coopere au ſacrifice de J. C. & l'on ſacrifie avec le Prêtre. Mais pour être en état de ſacrifier en cette maniére, il faut que hors de l'Egliſe, & dans les actions ordinaires de la vie on ait effectivement cette intention. Car il ne faut pas pretendre qu'il ſoit poſſible de ſe raporter à Dieu dans l'Egliſe, & de n'avoir que le monde dans le cœur en toutes ſes autres actions. C'eſt hors de l'Egliſe & dans les actions ordinaires de la vie que l'on prepare ce qui doit être offert à Dieu dans l'Egliſe. Qui ne cherche pas Dieu hors de l'Egliſe, ne le trouve point dans l'Egliſe. Le ſacrifice eſt une ſuite de la vie. Qui ne vit point pour Dieu, ne ſe ſacrifice point à Dieu,

Dieu, & l'on ne vit point pour Dieu dans une certaine heure, lors que l'on donne tout le reſte de ſon tems à ſes paſſions ſans raport à Dieu.

IV.

Doit-on conclure delà que J. C. ſoit tellement *le Pontife des biens futurs*, qu'on ne lui puiſſe demander aucun bien pour cette vie, ni pretendre en obtenir aucun par ſon ſacrifice. Ce ſeroit une fauſſe concluſion. Car l'Egliſe dans les prieres mêmes du ſacrifice, demande des graces & des bien-faits temporels. Elle l'offre non ſeulement pour l'eſperance du ſalut éternel, mais auſſi pour la vie temporelle : *Pro ſpe ſalutis & incolumitatis ſuæ.* Elle demande la protection de Dieu en toutes choſes : *Vt in omnibus protectionis tuæ muniamur auxilio.* Elle demande le ſecours de Dieu pour l'ame & pour le corps : *Tutamen mentis & corporis.* Elle aprouve qu'on offre le ſacrifice pour diverſes neceſſitez temporelles. La puiſſance de J. C. n'eſt pas bornée aux ſeuls *biens futurs*, puis qu'il a reçû dans ſa reſurrection toute ſorte de puiſſance dans le ciel & ſur la terre : *Data eſt mihi*, dit-il, *omnis poteſtas in cœlo & in terra.* Cette puiſſance étant la récompenſe du ſacrifice qu'il a offert ſur la croix, on ne doit point douter qu'il ne ſoit le diſtributeur de tous *Mat.* 28. 18.

les biens temporels de même que de tous les biens éternels, & que nous ne tenions de lui tout ce que nous en avons juſqu'à la vie même : car ayant merité de la perdre par le peché, elle ne nous eſt prolongée que par les merites de J. C. Comment donc peut-on dire que J. C. ne ſoit le Pontife que des biens futurs, puis que les biens temporels dependent de lui comme les futurs ? C'eſt qu'il ne donne & n'obtient à perſonne les biens temporels que par raport aux biens futurs. Tout bienfait temporel ſe reçoit mal & avec ingratitude, ſi l'on n'en uſe pour cette fin. S'il nous prolonge la vie temporelle, c'eſt afin que nous l'employons à aquerir les biens futurs, à remedier à des maladies ſpirituelles, & à nous preparer à l'éternité. Quiconque en uſe pour une autre fin, eſt ingrat, & abuſe contre l'intention de J. C. des biens qu'il reçoit de J. C. Ainſi, comme il ne nous accorde jamais rien que pour cette fin, il n'eſt pas permis de les lui demander pour une autre fin, ni d'en uſer par une autre intention. Ce n'eſt donc pas un mal de demander des choſes temporelles à J. C. mais c'eſt un mal de ne demander à J. C. que des choſes temporelles, de s'y arrêter, & d'en faire la derniére fin de nos demandes. J. C. ne peut rien accorder à de telles priéres que par juſtice, & pour la punition de ceux qui les lui offrent, & qui employent

ſon

ſon ſacrifice à cette fin : & leur oblation entant qu'elle vient d'eux-mêmes, ne ſe termine qu'à les rendre plus criminels.

V.

Mais quel eſt le lieu principal où J.C. offre la victime de ſon ſacrifice ? C'eſt *le ſanctuaire*, dit l'Apôtre : & ce ſanctuaire eſt le ciel : car J. C. n'étant pas Prêtre ſelon l'ordre d'Aaron, n'eſt jamais entré dans le ſanctuaire de la Jeruſalem viſible.

Il eſt entré, dit l'Apôtre, dans le *ſanctuaire* du ciel, non comme le Grand Prêtre entroit *une fois l'année* dans celui de la terre, & *non avec le ſang des boucs*, mais avec *ſon propre ſang* : Sed *per proprium ſanguinem.* *Hebr.* 9. 7.

Ce n'eſt pas lui qui a imité le Grand Prêtre de la Synagogue, mais c'eſt que Dieu avoit impoſé cette loi au Grand Prêtre de la Synagogue, pour figurer ce que J. C. devoit faire. La verité n'eſt pas pour la figure, mais la figure eſt pour la verité qu'elle repreſente. Comme donc le Grand Prêtre de la loi aprés être entré dans le Sanctuaire du temple, y offroit le ſang du veau & du bouc qu'il avoit immolé hors de ce temple, de même J. C. étant entré dans le Sanctuaire du ciel, y offre à Dieu le ſacrifice immolé hors du ciel, c'eſt-à-dire, ſur le Calvaire. L'immolation ne fut faite qu'une fois, & a elle été terminée par la mort *v.* 12.

de JESUS-CHRIST. Mais l'oblation de JESUS-CHRIST immolé éſt éternelle, & elle ſe fait par tout où JESUS-CHRIST eſt. Elle ſe fait dans le ciel, parce que JESUS-CHRIST y eſt. Elle ſe fait ſur la terre, parce que JESUS-CHRIST s'y rend préſent pour s'y offrir ſur nos autels. Ainſi l'oblation de JESUS-CHRIST préſent eſt une ſuite neceſſaire de la preſence réelle de JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie. Il s'offre dans le ciel comme immolé ſur le Calvaire, & il s'offre de même ſur la terre comme immolé ſur la croix. Mais cette immolation ſur le Calvaire eſt repreſentée de plus ſur la terre par la ſeparation viſible des voiles dont il eſt couvert ſur nos autels. La victime & l'oblation de la victime ſont les mêmes ſur le Calvaire, dans le ciel & ſur nos autels. Et ce n'eſt par tout que la même oblation, & le même offrant qui eſt JESUS-CHRIST en qualité de Prêtre éternel: *Tu es Sacerdos in æternum ſecundùm ordinem Melchiſedech.* *Pſ. 109.*

VI.

Il eſt aiſé de comprendre par là de quelle maniere il faut aſſiſter au ſacrifice de la Meſſe. Car puiſque ce ſacrifice qui ſe fait ſur nos autels, eſt le même, quant à la victime & à l'oblation de la victime, que celui que J. C. a offert ſur le Calvaire, & que J. C. s'y offre par la continuation de la même obla-

oblation qu'il a faite ſur le Calvaire, & qu'il fera toûjours dans le ciel : il eſt clair que nous devons aſſiſter à la Meſſe, comme nous aurions dû aſſiſter au ſacrifice de la croix, ſi nous y avions été preſens : & comme y a aſſiſté la Sainte Vierge, qui y a été effectivement preſente. Elle s'eſt jointe aux diſpoſitions de J. C. offrant ſon ſacrifice : & nous nous devons unir a ces mêmes diſpoſitions. Et quoi que nous ſoyons bien éloignez de les comprendre, comme la Sainte Vierge les comprenoit, nous devons neanmoins y entrer ſelon la meſure de nôtre lumiere. J. C. s'eſt offert pour adorer la ſainteté de Dieu : pour reparer l'outrage qui lui avoit été fait par les pechez des hommes : pour réconcilier l'homme avec Dieu, pour lui obtenir les graces & les biens neceſſaires à operer ſon ſalut. Nous devons entrer dans les mêmes vûës & les mêmes motifs, & offrir cette ſainte Victime dans les mêmes fins. Si nous ne les concevons pas ſi diſtinctement par nôtre eſprit, uniſſons nous au moins de cœur à l'eſprit de J. C. ſans le comprendre. Joignons-nous à l'Egliſe dans cette oblation, & demandons à J. C. quelque part de l'eſprit qu'il inſpire à l'Egliſe pour l'offrir.

VII.

Jesus-Christ n'eſt entré dans le ciel que par ſon ſang, c'eſt-à-dire, qu'en ſacrifiant ſon corps à Dieu, & en offrant à Dieu ce

corps sacrifié : mais il ne l'a offert que pour nous : & parce que le nôtre n'étoit plus capable de lui être offert. Nous étions bien obligez de lui offrir nôtre vie pour l'expiation de nos pechez : mais étant souillée, elle n'en étoit pas digne, parce que toute victime qu'on offre à Dieu doit être pure, & nous étions impurs & soüillez. Mais ce qui nous étoit impossible dans l'état où nous étions reduits, nous a été rendu possible par J. C. En offrant sa vie pour nous en sacrifice d'expiation, il nous a rendus capables de lui offrir aussi la nôtre en la joignant à la sienne. La sainteté de sa victime rend la nôtre acceptable aux yeux de Dieu. Il ne faut donc pas croire que J. C. offrant sa vie pour nous, ait pretendu de nous exemter d'offrir la nôtre. Il a offert son sacrifice pour sanctifier le nôtre, & non pour l'aneantir. L'homme aprés le sacrifice de la croix, demeure dans la même obligation d'offrir à Dieu sa propre vie en sacrifice. Mais le sacrifice de J. C. fournit à l'homme le moyen de rendre son sacrifice agreable à la majesté de Dieu.

VIII.

Tous les hommes à la verité ne sont pas obligez de mourir d'une mort sanglante comme JESUS-CHRIST, ni de souffrir le martyre comme lui. Mais ils sont tous obligez de mourir & d'offrir leur vie en sacrifice

crifice, comme J. C. & par Jesus-Christ. Dieu s'est reservé de leur marquer le tems & la maniere de leur sacrifice : & ce tems qu'il leur marque est celui où il les met dans la necessité de mourir. Il le fait quelquefois par les maladies, quelquefois par une violence étrangére. Il leur rend quelquefois la mort absolument necessaire, en l'attachant à l'obligation de rendre témoignage à la vérité. Mais de quelque maniere que ce soit, c'est un devoir general d'offrir sa vie en sacrifice à Dieu, & de l'offrir par Jesus-Christ, & en l'unissant à la mort de Jesus-Christ. Et ainsi c'est un éxercice & une pratique trés-utile, en assistant, comme les Fidelles font si souvent au sacrifice du corps de Jesus-Christ qui se fait sur nos Autels, d'offrir en même tems nôtre vie à Dieu pour le tems où il nous la demandera, & de lui demander la grace de la lui offrir quand il lui plaira de nous mettre dans cette necessité.

IX.

Il s'ensuit de là que tous les membres de J. C. sont en cela conformes à leur Chef, qu'ils n'entreront non plus que lui dans le Ciel qu'avec leur sang, c'est à dire, par le sacrifice de leur vie unie à son sacrifice, & qu'ainsi il n'est pas vrai seulement de J. C. comme Chef, mais de J. C. tout entier, c'est à dire, du chef & des membres, qu'ils n'entrent dans le Sanctuaire du Ciel que par

le

le ſacrifice de leur vie. Mais comme les mots de *vie* & *d'ame* ſe prennent dans l'Ecriture non ſeulement pour la vie du corps, mais auſſi pour le principal objet humain de l'attachement de l'ame, & que c'eſt en ce ſens qu'il nous eſt commandé *de haïr nôtre ame*, & qu'il eſt dit que *celui qui conſerve ſa vie, la perdra*: on peut dire encore que l'on n'entrera point dans le ciel qu'en perdant ſa vie & ſon ame, c'eſt à dire en renonçant aux choſes qui ſont la principale attache humaine de l'ame. Dieu veut être le principal objet de nôtre cœur. Il ne peut ſouffrir de compagnon. Nous ne devons rien préférer ni égaler à Dieu, ni mettre aucune choſe en balance avec Dieu. Il faut qu'il voye dans nôtre cœur une diſpoſition de perdre tout, & même la vie plûtôt que de le perdre. Ainſi quoi que tous les Chrêtiens ne ſoient pas dans le degré de force néceſſaire pour ſouffrir actuellement le martyre, ce qui fait dire à Saint Auguſtin qu'il y a pluſieurs femmes mariées qui ſont aux yeux de Dieu dans un plus haut degré de perfection & de vertu que pluſieurs vierges, parce que Dieu voit en elles qu'elles ſont prêtes à mourir pour lui, ce qu'il ne voit pas dans ces vierges: il y a pourtant un ſens dans lequel le martyre eſt d'obligation à tous les Chrêtiens ſelon la preparation du cœur, parce que tous les Chrêtiens doivent être dans une préparation réelle & effecti-

Luc. 14. 26. Matt. 10. 30. & Marc. 8. 35.

De ſancta virginit.

re

ve de tout perdre, & la vie même, plûtôt que de perdre Dieu. Et cette diſpoſition néceſſaire à tout Chrétien, étant une eſpéce de martyre, & que l'Evangile appelle la perte de ſa propre vie, il s'enſuit en ce ſens qu'aucun des membres de JESUS-CHRIST, ne ſera reçû au Ciel que par le martyre & par ſon ſang.

SUR

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA PASSION.

Quis ex vobis arguet me de peccato? *Joan.* 8. *v.* 46. 59.

Qui de vous me peut convaincre d'aucun peché?

I.

ON peut considerer ces paroles ou comme une regle & un modelle general pour tous les Pasteurs, ou comme un caractere singulier de JESUS CHRIST. Tous les Pasteurs doivent pouvoir dire aux peuples qui leur sont confiez: *Qui de vous me convaincra de peché?* Mais JESUS-CHRIST l'a dit & l'a pû dire aux Juifs d'une maniere si particuliere, qu'elle fait un des principaux caracteres qui le distinguent de tous les hommes purement hommes. Tout Pasteur devroit avoir droit de dire: *Qui de vous me convaincra de peché?* parce que, selon le premier ordre de l'Eglise, tous les Prêtres doivent avoir conservé l'innocence de leur Batême & en avoir augmenté la grace par un exercice continuel des vertus Chrêtiennes.

nes. Si l'Eglise s'est trouvée obligée dans la suite des tems d'en admettre d'autres, c'est avec douleur, contre son premier esprit, & par la nécessité où elle a été reduite, mais au moins elle exige encore de ceux qu'elle admet au sacerdoce une vie exente de crimes depuis un tems assez considerable. Elle veut qu'il n'y ait rien qui les deshonore devant ceux qu'ils doivent instruire. Elle est bien éloignée d'aprouver qu'on fasse du sacerdoce un état de pénitence, & qu'on porte aux autels des mains encore toutes soüillées par des derèglemẽs honteux & visibles. Elle sait trop quelle est la grandeur & la pureté des mystéres dont elle les rend ministres, & elle n'ignore pas que quoi que J.C. air ordonné au peuple de pratiquer ce que disent les Pasteurs, & de n'imiter pas leurs actions: *Quæcunque dexerint vobis, facite: secundùm opera verò eorum nolite facere*, c'est néanmoins une tentation si humaine & si naturelle à l'homme d'être peu touché des instructions qui sont démenties par la vie précedente de celui qui les donne qu'elle évite autant qu'elle peut d'y expose ses enfans. La vie prêche aussi-bien que les paroles: & ce qui y paroît s'imprime d'une maniére plus vive que tous les discours. On parle par raport à ce qu'on veut persuader aux autres: mais on vit par raport à ce qu'on aime, & l'on aime ce que l'on juge de meilleur pour soi. Il ne faut donc pas qu'un Pas- *Mat.* 23. 3.

teur,

teur qui prêche par ſa vie que le monde & les choſes du monde ſont aimables, & dignes d'être recherchées, prétende perſuader ſes audieurs par ſes paroles qu'elles ne ſont dignes que de mépris. Ce ſont deux maniéres de prêcher qui ſe détruiſent l'une l'autre; mais la plus forte & la plus vive qui eſt celle de l'exemple & de la vie, l'emporte toûjours ſur l'autre.

Il faut au moins, comme je l'ai dit, que la vie qui précéde immédiatement le ſacerdoce & les fonctions de ce miniſtére ne démente pas les paroles des Paſteurs, & ne donne point l'idée qu'elles ne ſont pas ſincéres. Il faut que la malice du cœur n'ait pas cette priſe, & qu'ainſi le Paſteur en diſant avec JESUS-CHRIST *Qui de vous me convaincra de peché*, il ne réveille pas dans ceux à qui il parle, des ſouvenirs qui le rendent mépriſable & odieux.

II.

Cependant comme Dieu a voulu que ſon Egliſe fût gouvernée par des hommes foibles, & non par des Anges exemts de défauts humains, il ne faut pas auſſi que les peuples éxercent envers leurs Paſteurs une ſévérité maligne, en ne leur pardonnant aucun des défauts qu'ils ſe pardonnent à eux-mêmes ſi facilement. Car c'eſt une choſe étrange combien ceux qui ſont ſi peu ſpirituel & ſi peu indulgens à l'égard d'eux-mêmes, ſont

ſup-

ſuptils & ſpirituels à l'égard des Eccleſiaſtiques. La malignité leur ouvre les yeux ſur les moindres choſes. Ils ne leur pardonnent rien. Ils n'excuſent rien en eux. Le diable, qui couvre aux yeux des peuples leurs propres défauts, afin de les y entretenir, leur découvre les moindres défauts des Paſteurs pour les avilir & pour détruire l'impreſſion de leurs paroles & de leur éxemple. C'eſt un puiſſant motif aux miniſtres de l'Egliſe pour éviter mêmes les petits defauts, & pour pratiquer ce que Saint Paul témoigne qu'il obſervoit dans ſa conduite, de ne donner à perſonne aucun ſujet de ſcandale, afin de ne faire pas blamer ſon miniſtére. Mais les peuples auſſi ont un trés-grand interêt des'éloigner de cet eſprit de malignité envers les Paſteurs, parce qu'ils ſe privent par là du fruit des véritez qu'ils leur annoncent, & qu'ainſi ce ſont eux-mêmes qui en portent la peine. Ils devroient conſidérer qu'il n'eſt pas étrange que les Paſteurs vivant avec les hommes pour le bien des hommes, y contractent quelque pouſſiére par le commerce qu'ils ont avec eux, mais que la charité qu'ils pratiquent continuellement dans l'exercice de leur miniſtere, eſt trés-capable de les en purifier, ſelon qu'il eſt dit que *la charité couvre la multitude des pechez: Charitas operit multitudinem peccatorum.* 2. *Cor.* 6. 3. 1. *Pet.* 4. 8.

Ils ont même ſujet de s'imputer les defauts

fauts de leurs Paſteurs, Dieu ne permettant pas qu'ils leur donnent de plus grans éxemples de vertu, & les laiſſent tomber dans divers defauts, parce que les peuples ne méritent pas d'être éclairez par ces lumiéres plus pures. Et enfin il doivent craindre que cette délicateſſe à l'égard des défauts des Supérieurs ne vienne d'un fond d'orgueil &d'un eſprit d'independãce qui cherche des prétextes pour ſe ſouſtraire à la conduite des Superieurs, & pour s'établir juge & arbitre unique de ſes propres actions. Qui eſt trop ſenſible aux petits defauts des Superieurs, hait tous les Superieurs, & n'en voudroit reconnoître aucun.

III.

Voilà l'uſage que nous pouvons faire de cette parole de JESUS-CHRIST en la regardant comme une régle pour ſes miniſtres. Mais ſi nous la conſidérons par rapport à lui-même, elle nous peut ſervir de lumiére pour découvrir dans JESUS-CHRIST des qualitez qu'on ne peut remarquer en aucun autre homme.

Ceux qui ont fait réflexion de prés à la vie des plus grands hommes, ont toûjours été forcez d'y reconnoître quelques défauts, & d'avoüer qu'ils étoiẽt hommes par quelque endroit. Mais plus on fait réflexion à celle de JESUS-CHRIST, plus on y voit paroître par

par tout une totale éxemption de defauts, il ne faut pour cela que faire attention aux ſources generales des defauts des hommes, & voir enſuite ſi l'on en trouvera quelques traces & quelques veſtiges dans la vie de JESUS-CHRIST.

Tous les pechez des hommes ont leur racine & leur origine dans la triple concupiſcence marquée par Saint Jean dans ces paroles : *Tout ce qui eſt dans le monde, eſt concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou orgueil de la vie, ce qui ne vient point du Pere, mais du monde.* 1. Joan. 2. 16.

Mais on ne voit rien en JESUS CHRIST de cette triple concupiſcence. On n'y remarque pas un regard, pas une action, pas une parole qui y tende & où il en paroiſſe le moindre veſtige.

IV.

Qu'on liſe tout ce que les Evangéliſtes raportent de la vie de J. C. & qu'on examine toutes les circonſtances de ſes actions, on ne trouvera point qu'il y ait jamais recherché le moindre plaiſir. Tout y eſt conduit par la raiſon, par la charité, par la vûë de la gloire de Dieu. Il vit avec les hommes, mais c'eſt uniquemẽt pour le bien des hommes. S'il mange quelquefois chez les riches, parce qu'il devoit montrer qu'il ne les excluoit pas de ſa grace & du ſalut qu'il eſt venu aporter au monde, il mange preſque

toûjours avec les pauvres & chez les pauvres de ce qui s'y trouve, ce qui étoit toûjours joint avec une extrême mortification. Sa vie eſt une vie toute de fatigue & d'un travail ſans relâche & ſans délaſſement, toûjours tenduë, toûjours occupée à ſes fonctions. On ne parle pas même dans ſa vie de mortifications ni d'auſtéritez, parce qu'encore qu'elle en fut toute remplie, neanmoins ce n'étoient point des mortifications où il parût de l'éfort. JESUS-CHRIST n'avoit rien à combattre de ce côté-là ni d'aucun autre. Il n'avoit rien à quoi il fût obligé de reſiſter. Il a donc embraſſé la vie de la croix, parce qu'il l'aimoit, parce qu'il en vouloit donner l'exemple, mais non par le deſir de mortifier en lui-même quelques mauvaiſes inclanations, puis qu'il n'en pouvoit avoir. Ceux qui ont quelque choſe à vaincre en eux-mêmes ſont obligez de faire des efforts pour ſe garantir de ce ennemi. On ne voit rien de cela dans JESUS CHRIST. Il n'a point dit de lui comme Saint Paul : *Je traite rudement mon corps, & je le reduis en ſervitude.* La privation de tout plaiſir paroît en lui ſouverainement : mais elle y paroît ſans effort & par une ſuite de ſon choix & de ſa volonté.

1. Cor. 9. 27.

V.

Jamais il n'y eut une extinction plus abſoluë & plus entiére de toute curioſité, que celle qui paroît dans la vie de JESUS-CHRIST.

CHRIST. Il n'y a pas un diſcours qui puiſſe apliquer l'eſprit aux choſes du monde & à la beauté des créatures. Celui qui ſçavoit toutes les choſes paſſées, & preſentes, & futures, qui pénetroit le fond des cœurs, qui liſoit dans l'avenir, connoiſſoit à plus forte raiſon tous les ſecrets de la nature, toutes les inventions utiles à la vie humaine, ce qu'il y a de vrai dans toutes les ſciences & dans tous les arts. Cependant il n'en parla jamais. Il n'aprend rien aux Apôtres, à ſes diſciples d'aucun art, ni d'aucune ſcience humaine. Les eſprits des hommes étoient occupez durant ſon tems, de certains objets qui les rempliſſoient, des Romains, des Grecs, des Empereurs, d'Hérode & de ſa famille. JESUS-CHRIST en parle auſſi peu que s'ils n'euſſent point été au monde. Il nomme ſeulement une fois le nom de Ceſar, pour ſe défendre d'une queſtion captieuſe qui lui avoit été faite, mais c'étoit aprés ſe l'être fait nommer, pour marquer qu'il ne ſe portoit pas de lui-même à en parler. Il n'explique à ſes Apôtres aucunes des difficultez de l'Ecriture qui pouvoient tenir quelque choſe de la curioſité. Son eſprit ne paroît occupé que de Dieu, du ſalut des hommes, & des choſes éternelles. Qu'on éxamine tous les autres hommes que nous pouvons connoître par les livres, & que l'on voye s'il y a rien de ce caractére. Socrate, qui paroît le plus

ſingulier de tous, eſt un homme tout rempli de petites idées & de petits raiſonnemens qui ne regardent que la vie preſente, un homme qui prend plaiſir à diſcourir des véritez pour la plûpart inutiles, & qui ne tendent qu'à éclairer l'eſprit à l'égard de quelques objets humains. Mais on ne voit rien ni dans lui ni dans aucun des autres hommes, du caractére de JESUS-CHRIST, de cette élévation au deſſus du monde preſent & de toutes les choſes de la terre, & de cette aplication unique à ce qui regarde l'autre vie.

V I.

Enfin l'éxemption totale de la troiſiéme concupiſcence, qui eſt ce que Saint Jean appelle *l'orgueil de la vie*, n'y paroît pas avec moins d'éclat. Que ne pouvoit point faire un homme maître des vents & des tempêtes, à qui toute la nature étoit ſoûmiſe, s'il eût eu quelque mouvement de cette paſſion qui remuë tous les autres hommes? Ce n'étoit rien pour lui que de ſe faire Roi du monde & de ſe faire ſuivre par tous les hommes. Il n'avoit qu'à leur montrer les merveilles de ſon pouvoir, à ſe faire voir transfiguré en leur preſence comme il parut à trois des ſes Apôtres, & à ne les point contredire dans leurs paſſions, ou à les effrayer par l'éclat de ſa grandeur & les effets de ſa puiſſance. Mais tout cela eſt indigne de JESUS-CHRIST. Il paſſe trente ans

ans de sa vie sans être connu de qui que ce soit, & lors qu'il se fait connoître, c'est d'une maniere si éloignée de la grandeur & de la pompe du monde, qu'elle n'en pouvoit inspirer l'amour & le desir à quique ce soit. Il évite tout ce qui pouvoit avoir de l'éclat. Il ne paroit point à la Cour des Rois. Il ne se signale point auprés des grands. Il prêche ordinairement aux pauvres & ne se fait suivre que par des disciples pauvres. Il ne fait aucun établissement dans le monde, & il y marche toûjours dans la vûë de la mort & d'une mort cruelle & honteuse, dont il avoit toutes les circonstances presentes; & qu'il avoit souvent predites à ses Disciples.

Il fait à la verité une infinité de miracles éclatans par la necessité de son ministere; parce qu'il devoit accomplir les prophêties & donner des preuves claires de sa mission. Mais il les étouffe tellement par le rabaissement de sa vie, qu'il donne la liberté aux plus vils d'entre les hommes de le décrier, de le mépriser & d'entreprendre contre sa vie. Il est étrange que J. C. maître de la nature, comme il le faisoit voir par ses miracles, n'ait été craint de personne. C'est que les marques d'humilité dont il se couvroit, faisoient encore plus d'impression sur l'esprit que les marques de grandeur qui paroissent dans ses œuvres. En un mot, tout ce qu'il y a de grand & d'éclatant en J. C. n'est qu'une suite de son ministere; & tout

ce qu'il y a de petit & d'humble eſt un effet de ſa volonté & de ſon choix, & l'on ne voit rien en lui qui n'inſpire le mepris du monde & de ſon éclat.

VII.

Ce caractere ſi ſingulier d'être totalement exent de toutes les paſſions, de tous les deſirs, & de toutes les vûës des autres hommes, qui ſe remarquent continuellement dans leurs actions & dans toute la conduite de leur vie, n'eſt qu'une ſuite d'un autre caractere auſſi particulier. C'eſt celui de ne vivre point pour la vie preſente, de raporter tout à un autre vie, & de n'inſtruire les hommes que par raport à ce qu'ils doivent craindre ou eſperer aprés la mort. Qu'on éxamine toutes les actions & toutes les paroles de Jeſus Chriſt, aucune ne ſe raporte à la vie preſente: & il ne paroît point qu'il en deſire la moindre choſe, ni qu'il en ait inſpiré le deſir à perſonne. Il ne la compte pour rien; il eſt occupé d'une autre vie & d'autres objets inviſibles aux ſens C'eſt ce qui ne ſe voit en aucun autre. Quoi qu'il y air eu une infinité de Philoſophes perſuadez de l'immortalité de l'ame, & par conſequent convaincus que la vie preſente n'eſt qu'un inſtant dans la durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laiſſé de donner à cette vie d'un moment les principaux de leurs ſoins. Ce qui devoit arriver en l'autre vie, n'a été que

le

le ſujet de quelques entretiens ſtériles, dont ils ne tiroient aucune conſequence pour leur conduite. Il eſt étrange même combien les Prophêtes & Moïſe le plus grand d'entr'eux, parlent peu de l'autre vie, quoi que ſans doute ils y penſaſſent beaucoup. Il n'y a que JESUS-CHRIST ſeul qui en paroît non ſeulement occupé, mais qui ne paroît occupé d'aucune autre choſe; & qui en fait l'unique objet de ſa vie & de ſes paroles. Par là il eſt clair qu'il ne devoit prendre aucune part à tous les deſirs & à toutes les paſſions des hommes, parce qu'elles ont toutes pour objet les choſes preſentes & ſenſibles. Sa vie donc eſt un caractere ſuivi & ſi ſingulier, qu'il eſt plus different en cela des autres hommes, que les hommes ne ſont differens des bêtes.

VIII.

Ce qu'il y a de plus étrange en cela, eſt que ce qui ſert de fondement à ce caractére, étoit preſque reconnu de tous les hommes par un conſentement univerſel. Le peuple & les ſçavans, principalement parmi les Juifs, s'accordoient dans ces veritez capitales, qu'il y avoit un Dieu qui recompenſeroit dans l'autre vie les bonnes actions, & puniroit les mauvaiſes. Tous les Juifs diſoient comme Tobie, *Nous ſommes les enfans des Saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne manquent point de fidelité à ſon égard*: Et *Tob.* 2. 18.

LII *ſanctorum ſumus, & vitam illam expectamus, quam Deus daturus eſt his qui fidem ſuam numquam mutant ab eo.* Or ſuppoſé ce principe, il s'enſuit que la vie preſente doit être cõduite par raport à cette autre vie, que tout ce qui nous arrive en celle-ci, proſperité, affliction, élevation, baſſeſſe, biens, maux, eſt de nulle conſidération, que l'autre vie nous doit entiérement occuper: & qu'il n'y a que cet objet qui mérite qu'on s'y aplique. Cependant perſonne n'avoit tiré avant Jesus-Christ ces conſéquences ſi juſtes, ſi naturelles, ſi néceſſaires, & n'en avoit paru pleinement & totalement pénétré. Les Saints mêmes de l'ancien Teſtament avoient paru aſſez frapez des biens & des maux de cette vie, & les avoient comptez pour quelque choſe de conſidérable. Jesus-Christ ſeul les a regardez comme la raiſon obligeoit de les regarder. Jeſus Chriſt ſeul a vécu & parlé conformément à ſes principes ſans ſe démentir en aucune choſe: ſans que la coûtume ni l'exemple des autres ait fait aucune impreſſion ſur lui. Ainſi il eſt le ſeul qui ait vécu ſelon la raiſon, & dont la vie n'ait été qu'une ſuite des principes dont il étoit rempli. Il eſt le ſeul dont les penſées, les actions, les paroles ſe ſoient parfaitement accordées. Ce ne ſont que contrarietez dans les autres hommes. Ils vivent ſelon certaines vûës, & ils parlent ſe-

ſelon d'autres. Leurs penſées ſe combattent & n'ont aucune uniformité ni aucune ſuite. Tout eſt égal en JESUS-CHRIST; rien ne ſe dément: tout s'entretient; tout tend au même but: & ce but eſt un but de lumiere & de raiſon, & non de caprice & de paſſion.

IX.

Voilà quelle a été en JESUS-CHRIST cette exemption de defauts marquée par ces paroles: *Qui de vous me peut convaincre d'aucun peché?* QUIS *ex vobis arguet me de peccato?* Et l'on ne doit pas s'étonner ſi la ſuite de ce défi qu'il fait aux Juifs, eſt de leur faire reproche de ce qu'ils ne ſe rendoient pas aux veritez qu'il leur annonçoit. Car ce caractere ſi ſingulier de ſainteté étoit une preuve qui les devoit obliger à ſe ſoûmettre à ce que leur diſoit le plus raiſonnable de tous les hommes. Et perſonne n'avoit droit de preferer ſes penſées à celles de celui en qui on voyoit des lumieres ſi ſolides & ſi élevées au deſſus de celles des hommes. Il n'y avoit qu'une corruption de cœur, une haine ſecrette de la verité qui les pût empêcher d'embraſſer les veritez que J C. annonçoit. Et c'eſt pourquoi J. C. ajoûtoit encore: *celui qui eſt de Dieu, écoute les paroles de Dieu. Vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.* C'eſt Dieu qui guerit la corruption du cœur, en *verſ.* 47.

inſpirant un amour ſincere de la verité. Or celui qui eſt ainſi diſpoſé, reçoit ſans peine des veritez telles que celles que JESUS-CHRIST annonçoit, puis qu'elles étoient ſuffiſamment atteſtées par ſa ſainteté & par ſes miracles, & qu'elles ſe trouvoient conformes à la droiture du cœur. Au contraire comme elles ſont oppoſées aux inclinations de la nature corrompuë, elles ſont rejettées de tous ceux qui ſont dominez par leurs paſſions. C'eſt par là que Dieu diſcernes les hommes. La verité eſt reçûë par tous les cœurs corrompus: mais cela ne ſe doit entendre que de la verité ſuffiſamment prouvée & atteſtée. Car la droiture du cœur ne reçoit pas & ne doit pas recevoir les veritez ſans preuves ſolides, parce que ce ſeroit agir contre le bon ſens & la raiſon que d'agir de cette ſorte : ce qui eſt contraire à la droiture du cœur.

SUR

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Miſerunt Principes & Phariſæi miniſtros, ut haprehenderent eum. *Joan.* 7. 32. 39.

Les Princes des Prêtres & les Phariſiens envoyerent des archers pour prendre JESUS.

I.

SI ces Prêtres & ces Phariſiens euſſent ſuivi les lumieres de la raiſon ils n'auroient jamais eu recours à ce moyen : car ne pouvant douter des miracles de J. C. ils en auroient conclû qe celui qui pouvoit redonner la ſanté à tant de malades, qui *commandoit aux vents & à la mer*, pourroit bien, s'il le vouloit, rendre leurs deſſeins inutiles, & même en faire une rigoureuſe punition. Cependant ils ne ſont point touchez de cette crainte. Ils n'avoient vû en J. C. aucun mouvement de vengeance

Luc 8. 25.

contre ſes ennemis. Il n'avoit fait paroître aucune marque de puiſſance dans la punition de qui que ce ſoit. Ils en concluoient qu'ils étoient en état de l'offenſer impunément. C'eſt l'illuſion de la plûpart des hommes, la patience de Dieu les trompe, & ils s'imaginent qu'il ne fera jamais ce qu'il ne fait pas en cette vie. les Phariſiens jugeoient de J. C. par eux-mêmes. Comme ils ne manquoient point de ſe venger de leurs ennemis, quand ils le pouvoient ils s'imaginoient que ſi J. C. l'avoit pû, il auroit agi de la même ſorte. Ils prenoient donc ſa douceur & ſa patience pour une marque d'impuiſſance; mais rien n'eſt ſi faux que ces penſées des Phariſiens à l'égard de J. C. & des hommes envers Dieu. J. C. étant juſte, avoit deſſein de punir les Phariſiens quelque jour: & Dieu a de même la volonté d'exercer ſa juſtice contre les pecheurs, mais c'eſt ſelon les regles d'une ſageſſe divine, & non ſelon les caprices precipitez des hommes. Les retardemens de Dieu ſont des marques de ſa puiſſance, & non de ſon impuiſſance. Les hommes ſe hâtent, parce qu'ils craignent que les occaſions ne leur échapent, & ils ſe preſſent de faire ce qu'ils ont dans l'eſprit, parce qu'ils ſçavent qu'ils n'en auront pas toûjours le pouvoir. Mais Dieu étant infiniment puiſſant, ne manque jamais de force pour punir les hommes quand il le veut, & ainſi il

attend

attend que leurs iniquitez ſoient conſommées, & il n'éxerce ſes vengeances que dans les tems que ſa ſageſſe choiſit par raport à tous ſes autres deſſeins.

II.

Le combat des juſtes contre les méchans eſt un combat dans lequel les juſtes ſont pleinement aſſurez de la victoire, pourvû qu'ils ne ſe trahiſſent pas eux-mêmes. Ils n'ont pas à la verité, comme J. C. le pouvoir de renverſer & de rendre inutiles tous les efforts des méchans : mais ils ne laiſſent pas d'avoir des principes immobiles qui les aſſurent de la victoire, & qui leur donnent lieu de ne les pas craindre. Il eſt vrai premierement de tous ceux qui demeurent fermes dans l'éxecution des volontez de Dieu, que ſi leur heure n'eſt venuë, & ſi Dieu n'a deſſein de les livrer au pouvoir des méchans, ces méchans n'ont aucun pouvoir ſur eux, & qu'il eſt ſûr que tous leurs éforts s'évanouïront. Et il eſt encore vrai que lors même qu'il plaît à Dieu d'abandonner les juſtes à leurs ennemis & de leur donner pouvoir d'exercer contr'eux leur animoſité & leur malice, c'eſt par un jugement trés juſte auquel ces juſtes doivent ſe ſoûmettre volontairement & qui tourne à leur avantage. Ils ſont donc pleinement aſſurez ou de ne pas ſuccomber ou d'être victorieux même en ſuccombant. Mais le malheur & l'illuſion des

hommes du monde, eſt qu'ils ne comptent pour rien une victoire qui ne ſe reconnoît que dans l'autre vie. La vie preſente eſt leur tout, & la vie future ne leur eſt rien. Cependant, ce n'eſt rien au contraire d'être victorieux en cette vie, parce que finiſſant en ſi peu de tems elle aneantit cette pretenduë victoire. Et c'eſt tout d'être victorieux dans celle qui ne finira jamais; parce que cette victoire eſt auſſi éternelle que cette vie. Dieu a donc voulu corriger ces faux jugemens des hommes en voulant que ſon Fils même ne fût victorieux de ſes ennemis qu'aprés ſa mort, & en permettant qu'ils prevaluſſent ſur lui pendant ſa vie mortelle juſqu'à le faire mourir de la mort de la croix, afin d'aprendre aux hommes combien ils devoient faire peu d'état de ce petit avantage de venir à bout de leurs deſſeins en cette vie ici.

III.

Dieu promet donc à ſes ſerviteurs une victoire certaine, mais non une victoire preſente ſur les méchans. Et cependant il leur donne de grandes reſſources pour ſe ſoûtenir contr'eux. JESUS-CHRIST en marque deux dans cet Evangile même. La premiere eſt contenuë dans ces paroles: *Je ſuis encore avec vous pour un peu de tems, &* v. 35. *je m'en vais enſuite à celui qui m'a envoyé*, qui repreſentent ce que les juſtes perſecu-

rez

tez ont ſujet de dire à ceux qui les perſecutent. La bréveté du ſejour que nous devons faire en cette vie eſt un grand motif pour mépriſer toutes les entrepriſes des méchans. Quel eſt ce pouvoir qui ne dure qu'un moment, qui paſſe pendant qu'on en parle, & qui diminuë à chaque inſtant? Tout homme de bien peut donc dire à tous ceux qui forment des deſſeins pour lui nuire: Vous ne pouvez rien ſur moi que pendant que je ſuis avec vous, mais je n'ai plus que peu de tems à y être. Je m'en vais trouver celui de qui je ſoûtiens les intérêts, auprés duquel je ſerai à couvert de toutes vos entrepriſes.

La ſeconde eſt contenuë dans les paroles qui ſuivent: *Vous me chercherez, & ne me trouverez point, & vous ne ſçauriez venir où je dois aller.* Les juſtes ont aprés cette vie une retraite aſſurée où ils ſont pleinement en ſûreté contre toutes les attaques des méchans. Car il n'entre point dans cette retraite ni d'envieux, ni d'injuſtes, ni de calomniateurs. Tous ceux qui perſecutent les juſtes ou n'y entreront point, ou deviendront leurs amis & leurs défenſeurs. *J'ai vû*, dit le Sage, *les calomnies & les opreſſions qui ſe font ſous le Soleil, & les larmes des innocens.* Il les a vûës, mais *ſous le Soleil.* VIDI *calumnias quæ ſub ſole geruntur & lacrymas innocentium.* Au deſſus du Soleil il n'y a ni calomnies, ni larmes, ni

v. 34.

Eccleſ. 4 1.

craintes, ni plaintes, ni cris : *Neque luctus, neque clamor.* Voilà ce qui nous doit ôter toute crainte des méchans : car on leur peut dire : *Vous ne ſçauriez venir où je dois aller*, pendant que vous demeurerez ce que vous êtes. Encore donc un peu de temps, & nous ſerons pour jamais dans cette heureuſe retraite où les mechans n'entrent point.

Apoc. 12. 4.

I V.

Dieu fait paſſer ſes élûs comme en revûë dans le monde : & pendant ce paſſage les démons réſidant dans le cœur des méchans les portent à rugir contr'eux comme des lions & des bêtes feroces, & à faire une infinité d'éforts pour les déchirer : mais Dieu les en retire bien-tôt pour les mettre dans un lieu de ſûreté & de repos. Les méchans n'ont même pouvoir ſur eux pendant cette vie qu'à l'égard des choſes ſuperfluës dont ils ſe peuvent paſſer. Ainſi ils leur peuvent dire avec un ſentiment de confiance ce que ſaint Auguſtin dit : Qu'ils " me perſecutent tant qu'ils voudront, il " ne peut mourir en moi que ce qu'il y a " de mortel : il y reſtera toûjours quelque " choſe où la fureur des perſecuteurs ne " peut atteindre, & c'eſt là où mon Dieu habite. *Saviant perſequendo, nihil in me moritur niſi mortale. Erit aliquid quo perſecutor pervenire non poſſit, ubi habitat Deus meus.*

Aug. in Pſ. 26.

V.

V.

Il ſemble à bien des gens qu'il n'y ait rien de ſolide dans tout ce que l'on dit de la haine des mechans contre les bons, parce que communément on n'éprouve pas tant de malice de la part de ceux mémes qui ne ſont pas d'ailleurs fort reglez & qui ne font pas profeſſion de pieté. Souvent même on reçoit de pluſieurs d'entr'eux quantité de civilitez & d'aſſiſtances. On vit avec eux dans une ſocieté commode dont il ſemble qu'on n'ait pas lieu de ſe plaindre, & enfin on n'y voit pas de ſujet de les regarder comme des ennemis paſſionnez. Cependant ce n'eſt que faute de lumiere qu'on ne voit pas dans les mechans tout ce que les Saints nous en diſent. On les conſidere tout ſeuls, & on n'y conçoit que des penſées & des deſſeins d'hommes : mais il les faut regarder comme aſſujettis au demon qui les anime & qui les remuë, & à qui ils ſervent d'inſtrumens pour perdre les hommes. Or cette haine marquée par les Saints eſt encore beaucoup plus vive & plus ardente dans les démons, qu'on ne la peut repreſenter. Le demon remuë donc toûjours tout le corps des méchans contre les juſtes avec la même haine & la même fureur. Mais comme il ne lui eſt pas utile de la faire paroître par tous ſes inſtrumens, & qu'il lui eſt plus avantageux

de

de les attaquer par divers endroits, il fait agir & parler fort diverſement ceux qu'il employe à ce miniſtére. Il y en a qui ne font que leur expoſer des intentions & des vûës contraires aux leurs, & qui tâchent de les attirer à leur parti en leur témoignant de l'affection. Mais quoi qu'il ne paroiſſe que de la douceur dans leur procedé, ils ne laiſſent pas d'être effectivement ennemis des gens de bien : ce qui fait dire à Saint Auguſtin, que quoi que ceux qui *Aug. in Pſ. 6.* " ne penſent point à ſe convertir, vivent " en paix & converſent ſouvent avec ceux " qui ſont convertis: il eſt vrai neanmoins " que la contrarieté de leurs deſſeins & de " leurs intentions les rend leurs ennemis: *Tamen contraria intentione inimici ſunt iis qui ſe ad Deum convertunt.* D'autres combattent plus ouvertement les gens de bien par les fauſſes maximes dont leurs diſcours ſont remplis, par leſquelles ils décrient la pieté & autoriſent le relâchement. Et cela ſe fait ſouvent avec tant de hardieſſe & tant de hauteur, que c'eſt une grande grace de Dieu, dit Saint Auguſtin, de vivre & de converſer tous les jours avec ces gens ſans ſortir des voyes de la loi divine : *Magnum donum eſt inter eorum verba verſari quotidie, & non excedere de itinere præceptorum Dei.* *in Pſ. 6.*

VI.

V I.

Qui pouroit exprimer combien les railleries des gens du monde sont souvent dangereuses aux ames foibles, & combien elles ont de force pour les porter à quitter le bien qu'elles avoient embrassé? Les railleries des impies, dit S. Augustin, sont quelquefois si puissantes sur les esprits des personnes foibles qu'elles les font rougir de mener une vie digne de J. C. *Ibid.* *Ibid.*

L'ame, dit-il encore, qui s'éforce de s'avancer vers Dieu, se trouve souvent si ébranlée & si chancelante dans ses voyes, qu'elle n'accomplit pas ses bons desseins, de crainte de choquer les personnes avec qui elle a à vivre, qui n'aiment que les biens passagers & perissables: *Sæpe mens nitens pergere in Deum, concussa in ipso itinere trepidat, & non implet propositum, ne offendat eos cum quibus vivit, alia bona peritura & transeuntia diligentibus.*

Mais tout cela n'arrive que parce qu'on ne pense pas assez que l'on ne sera plus guéres avec tous ces gens, dont l'éxemple, les discours, & les railleries nous servent de tentation: qu'on est prêt de passer bien-tôt à un autre lieu où ils n'auront plus d'accés, en un lieu où la justice régnera, & d'où l'injustice n'aprochera point. Nôtre mal c'est de faire trop d'état de cette vie, & de nous la representer comme longue, au lieu qu'elle pas-

paſſe avec une rapidité prodigieuſe, & de ne penſer pas aſſez à ce ſejour ſtable & éternel où nous ſerons delivrez pour jamais de tous ces vains phantômes qui nous troublent.

VII.

v. 37. Le dernier *jour de la fête des Tabernacles qui étoit le plus ſolemnel*, J. C. donna aux Juifs une inſtruction importante qui fut alors entenduë de peu de perſonnes, mais qui regardoit ceux qui devoiẽt entrer dans ſon Egliſe à l'avenir. *Si quelqu'un*, leur dit-il, *a ſoif, qu'il vienne à moi & qu'il boive*: ce qui nous donne lieu d'examiner quelle eſt cette ſoif dont on ne ſe delivre qu'en s'aprochant de J. C. & quelle eſt cette eau qu'il donne & qu'il nous exhorte de boire.

Il ſemble d'abord qu'il n'y ait pas lieu de douter que cette ſoif ne ſoit celle dont il eſt parlé dans les huit beatitudes, où il eſt dit: *Matt.* *Beati qui eſuriunt & ſitiunt juſtitiam*: HEU-*5. 6.* REUX *ceux qui ont faim & ſoif de la juſtice*: ſoif qui n'eſt pas differente de la faim ſpirituelle, & qui a le même objet; ſoif qui loin de nous faire ſouhaiter les choſes du monde, en éteint au contraire le déſir; & enfin ſoif qui nous fait chercher en Dieu ce que nous deſeſperons de trouver dans les creatures. Ainſi cette ſoif ſupoſe qu'on a déja goûté l'eau de J. CHRIST, autrement on ne la pourroit deſirer. Elle eſt produite par l'amour de la verité & de la juſtice, mais

dans

dans un degré qui ne ſatisfaiſant pas l'ardeur de l'ame, lui fait deſirer de s'en deſalterer pleinement. Cependant on peut auſſi fort entendre la ſoif des choſes temporelles : & pour comprendre comment cette ſoif nous peut conduire à JESUS-CHRIST, il faut concevoir qu'il y a deux choſes dans cette ſoif. Car il ya le deſir d'un bien imaginaire, dont on eſpere la poſſeſſion, & il y a un amas d'inquietudes qui dechirent l'ame & la privent de ſon repos. Or il arive quelquefois que Dieu fait ſentir plus vivement à certaines ames le mal qu'il y a dans ces inquiétudes que ce bien qu'elles eſperent, & alors elles ſont capables de deſirer d'être delivrées de cette ſoif & de cette ardeur inquiette. Ce ſont donc ces ames qui ſentent le mal de l'amour du monde, que JESUS-CHRIST exhorte de venir à lui, pour y trouver non la poſſeſſion des biens qu'elles deſirent, mais la delivrance de ces deſirs. Et ainſi cette parole auroit le même ſens que celle-ci : *Matth.* 118.
Venez à moi vous tous qui êtes travaillez & chargez, & je vous ſoulagerai.

VIII.

Quand une ame eſt touchée ou du deſir des biens veritables ou d'un vif ſentiment des maux qui ſont joints aux deſirs des choſes temporelles, il ne lui reſte plus que de s'adreſſer à J. C. c'eſt-à-dire, à la ſageſſe incarnée. Car on ne ſe deſaltere pas en contem-

remplant immédiatement le Verbe dans ſa divinité, il faut prendre la voye qu'il nous a marquée. Il s'eſt fait homme, afin que ſon humanité nous ſervit de voye & d'appui : *Joan.* 14. 6. *Ego ſum via*; afin d'y repreſenter ſes perfections divines & de les rendre plus proportionnées à la foibleſſe & à la petiteſſe de l'eſprit des hommes. Cette humanité eſt un miroir trés-pur où l'image du Soleil éternel eſt imprimée. C'eſt le degré dont il ſe faut ſervir pour s'élever à Dieu. Qui veut ſe paſſer de ce degré, anéantit le conſeil de Dieu, & voulant arriver à lui par un autre chemin que celui qu'il nous a marqué, n'y arrive point du tout, & ne trouve que des tenebres, au lieu de la lumiere qu'il cherche. Car pour y arriver nous avons beſoin de la grace de Dieu, & Dieu ne la donne qu'à ceux qui marchent dans ſa voye qui eſt JESUS-CHRIST, & non à ceux qui par une hardieſſe témeraire s'engageroient dans des routes égarées.

IX.

Aprés avoir trouvé JESUS-CHRIST, *Joan.* 4. 14 il n'y a plus qu'à boire de ſon eau, & cette eau eſt une eau vivante *qui rejaillit juſ-Joan.* 7. 39. *que dans la vie éternelle*; parce que ce n'eſt autre choſe que ſon eſprit. C'eſt cet eſprit de JESUS-CHRIST qui doit être le principe de toutes les actions d'un vrai Chrêtien, & les élever toutes juſqu'au Ciel. Car ce que cet eſprit opere en nous;

ne

ne demeure point dans la terre ; il remonte juſqu'à la ſource, & devient un tréſor & un dépôt entre les mains de Dieu, pour nous être conſervé dans la vie éternelle. Il eſt vrai que pendant qu'on eſt en ce monde, on ne fait que boire de cette eau. Mais on ne s'en enyvre pas, on ne s'y plonge pas ; on s'y deſaltere ſeulement : mais en s'y deſalterant en cette maniere pendant cette vie on ſe diſpoſe à s'y plonger & à s'en enyvrer en l'autre. Il ne ſera plus queſtion alors de chercher cet eſprit ni de le demander à JESUS-CHRIST. Il ſe ſaiſira de nous ; & pourvû que nous ne l'ayons pas banni de nôtre cœur pendant cette vie, il nous transformera heureuſement dans l'autre en ſes qualitez divines.

SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Ambulat JESUS in Galilæam, &c. *Joan.* 7. 1. 13.

JESUS demeuroit en Galilée. Ses parens lui dirent : quittez ce lieu, & allez en Judée, afin que vos disciples voyent aussi les œuvres merveilleuses que vous faites.

I.

ON reconnoît parfaitement l'esprit du monde dans ces paroles des parens de JESUS-CHRIST. Ils ne croyoient pas en lui, & ils ne se mettoient pas non plus en peine de s'éclaircir si ses miracles étoient vrais ou faux : mais dans l'esperance qu'il leur en pourroit revenir quelque avantage, ils lui conseillent de se produire. C'est ainsi que les gens du monde ne font pas difficulté de se rendre les conseillers de leurs enfans ou de leurs parens dans l'exercice des ministeres

niſteres Eccleſiaſtiques, & de les vouloir conduire dans ces fonctions par rapport à leurs interêts humains. Mais parcequ'il n'y a rien de plus commun ni de plus dangereux que cet abus, il eſt bon de s'y arrêter un peu davantage, & tâcher de découvrir par ces vûës intereſſées des parens de JESUS-CHRIST & par la réponſe que JESUS-CHRIST leur fit pour les en corriger, quels ſont les défauts qu'on doit éviter ſur ce ſujet, & les regles que l'on y doit ſuivre.

Ces parens de J.C. le trouvant déja engagé dans la predication de l'Evangile, ne commettent qu'une faute qui eſt de le vouloir regler dans les fonctions de ce miniſtere, & de le porter à l'exercer par les vûës humaines, de s'élever & de ſe ſignaler dans le monde. Mais les parens poſſedez de l'eſprit du ſiecle & qui ne ſe conduiſent que par ſes maximes, commettent d'abord une autre faute qui n'eſt pas moins importante; c'eſt de ſe rendre les principes de la vocation de leurs enfans, & de deſtiner à la vie religieuſe ou au miniſtere de l'Egliſe ceux d'entr'eux que l'interêt de leur famille demande qu'ils deſtinent, & d'en détourner au contraire ceux qu'il leur plaît de donner au monde. C'eſt aſſurément un trés grand deſordre & par l'injuſtice qu'il renferme, & par les ſuites qu'il attire. Car c'eſt revoquer l'oblation qu'on a faite de ſes enfans à Dieu, en les preſentant au Batême,

tême, & lui ôter le droit de diſpoſer d'eux ſelon ſes deſſeins. C'eſt uſurper une autorité que l'on n'a jamais euë, & à laquelle on a ſolemnellement renonçé, en les faiſant batiſer. C'eſt ſe rendre par-là reſpoſable devant Dieu des fautes énormes qu'ils commettent dans ces engagemens qu'on leur a choiſis : mais ce deſordre quelque grand qu'il ſoit, eſt aſſez connu. Le monde ne peche pas en ce point par ignorance. On ſçait aſſez que la vocation à l'état Eccleſiaſtique ou à l'état religieux doit venir de Dieu, & que c'eſt un trés-grand peché que d'y engager ſes enfans, lors que Dieu ne les y appelle point. On s'aveugle ſur l'application de cette maxime & pour la maxime en ſoi on ne la conteſte pas.

II.

Mais on ne conſidere d'ordinaire ſur ce point que les fautes de ce genre, & l'on ne penſe gueres qu'on en peut commettre deux autres toutes differentes. C'eſt que comme on ne doit porter à l'Egliſe, ou à la Religion que ceux que Dieu y appelle, on n'en doit détournet auſſi que ceux que Dieu n'y appelle pas, & on doit leur ſouhaiter à tous cette ſorte de vocation, & la leur procurer par une éducation Chrêtienne qui les y diſpoſe. C'eſt un trés grand mal que de vouloir ravir à Dieu le droit de choiſir ceux qu'il lui plait entre ſes enfans pour les apliquer à ſon ſervice; & c'en eſt un

au-

autre qui n'est peut-être pas moins grand que de ne souhaiter pas cet honneur à ses enfans & de ne le leur pas procurer, autant que l'on peut, par une éducation qui les y dispose. C'est ce qu'enseigne sur ce sujet un Pere de l'Eglise qui en parle plus en détail & plus particulierement qu'aucun autre. C'est saint Gaudence Evêque de Bresse, contemporain de saint Ambroise, dont voici les propres termes: „ Ayant fait voir dit-il, que les peres, les meres, & les au- „ tres parens des vierges de l'un & de l'au- „ tre sexe, n'ont aucun droit de dominer „ sur leurs enfans à l'égard du choix du „ mariage & de la virginité, il ne faut pas „ qu'ils prennent sujet de là de se flatter, ni „ d'en conclure qu'ils n'ont rien à faire à „ l'égard d'un choix qui dépend de la vo- „ lonté des enfans, & non de la leur. Car il „ est bien vrai qu'ils ne peuvent en aucune „ sorte les engager par autorité à une con- „ tinence perpetuelle, parce que cet enga- „ gement doit dépendre d'un choix volon- „ taire; mais ce qu'ils doivent faire, est „ de tâcher de tourner leur volonté à celui „ de ces états qui est le meilleur, & ils sont „ obligez, *debitores sunt*, de faire tout ce „ qu'ils peuvent par leurs avis, par leurs ex- „ hortations, & par tout ce qui peut nour- „ rir les bonnes inclinations de leurs en- „ fans, afin de les engager plûtôt à se consa- „ crer à Dieu qu'à embrasser la vie du siè- „

cle;

„ cle; & que leurs fils puiſſent être de di-
„ gnes miniſtres au S. Autel dans l'ordre
„ du Clergé, ou que leurs filles embraſ-
„ ſant l'état de virginité, puiſſent être du
„ nombre de celles de leur ſexe qui font
„ profeſſion de cet état, & qu'ainſi contri-
„ buant en cette maniere à l'ornement de
„ l'Egliſe de Dieu par l'éducation des en-
„ fans qu'ils élevent à ce deſſein, ils par-
„ viennent à la beatitude que l'Ecriture at-
„ tache à la pratique de ce devoir par ces
„ paroles: heureux celui qui aura de ſes en-
Gaudent Brix. homilia 9. ad Neophytos. „ fans dans Sion, & dont la race habitera dans Jeruſalem, *Parentes autem & conſanguinei virginum tam puerorum quam etiam puellarum, nolo ſibi de ſupradicta libertate arbitrii blandiantur, quod alienis mentibus eos dominari non poſſe tractavimus. Imperare quidem perpetuam continentiam non poſſunt, quia res eſſe noſcitur voluntatis: ſed voluntatem tunc in melius nutrire poſſunt; &* debitores ſunt, *ut moneant, ut hortentur, ut foveant, ut pignora ſua Deo magis geſtiant obligare quam ſæculo, unde propinquis ſeminis ſui, vel in Cleri ordine dignos altare divino miniſtros exhibeant, vel in ſanctarum numero fœminarum puellas caſtimoniæ dicatas nutriant, ut Eccleſiam Dei talibus nutrimentis ornantes, beatitudinem debitam conſequantur, ſcriptum eſt enim: Beatus qui habet ſemen ſuum in Sion, & domeſtiquos in Jeruſalem.*

III.

III.

Voilà les régles de la conduite Chrêtienne clairement marquées & exprimées par ce ſaint Evêque.

Il ne faut point que les péres déterminent par autorité aucun de leurs enfans à la continence, à l'état Eccleſiaſtique, ni à l'état religieux, parce qu'ils ne peuvent pas leur donner graces néceſſaires pour vivre Chrêtiennement dans ces états, & que Dieu ne les donne pas à tout le monde. Mais comme ce ſont de grands dons de Dieu, & que ces états ſont d'eux-mêmes préférables aux conditions ſéculiéres, ils ſont obligez non ſeulement de n'en pas détourner leurs enfans, mais de favoriſer par leurs avis, par leurs exhortations, & par une éducation Chrêtienne, l'inclination qu'ils y auroient. Car quoi qu'il ne ſoit pas néceſſaire à chacun de ſuivre ces conſeils, il eſt néceſſaire de les aprouver, & de les préférer par l'eſtime & le jugement que l'on en fait aux états auſquels Jeſus-Chriſt les a préférez. Il n'eſt donc jamais permis d'en détourner perſonne, & quand des enfans y ſont attirez de Dieu, on eſt obligé de ſeconder ces deſirs, & de leur procurer une éducation qui ſoit capable de les y entretenir.

Que diroit-on d'un pére de qualité, qui voyant que ſes enfans ſe portent d'eux-mê-

mes à des emplois & des exercices dignes de leur naiſſance, les voudroit forcer à embraſſer des conditions baſſes & roturiéres, qui les priveroient d'une infinité d'avantages qu'ils auroient trouvez dans l'état où la providence de Dieu les avoit fait naître, & où leur inclination les portoit? C'eſt ce qui n'arrive jamais dans le monde, & ce qui arrive au contraire trés ſouvent dans le Royaume de J. C. Les étars les plus nobles & les plus relevez de ce Royaume divin, ſont ceux, où, ſelon le ſentiment de l'Egliſe, on fait plus facilement ſon ſalut, & l'on arrive avec moins d'obſtacle à une plus haute perfection. Au contraire, les états les plus vils, les plus bas, & pour le dire ainſi, les plus roturiers, ſont ceux où le ſalut eſt plus rare, où il eſt plus difficile de pratiquer les hautes vertus. Ce ſont ceux qui engagent à plus d'occupations baſſes & terreſtres. J. C. ni l'Egliſe n'ont point remis le diſcernement de ces états aux opinions que les hommes en pourroient avoir. Ils nous ont preſcrit ce qu'il en faut juger, en préférant la virginité au mariage, & la pratique de tous les autres conſeils aux états, où l'on ne les ſçauroit obſerver. Il y a donc de la cruauté à en détourner ſes enfans, & l'on ne ſatisfait à ce qu'on leur doit, qu'en leur ſouhaitant les vocations que l'Egliſe préfere, & qu'elle juge les plus favorables pour leur ſalut,

ſalut, & en faiſant ce que l'on peut pour les leur procurer par une éducation toute Chrêtienne.

IV.

Il faut pratiquer ces régles non par des interêts bas & groſſiers, comme ſeroit celui de ſe décharger d'une partie de ſes enfans, pour en charger l'Egliſe, d'enrichir des aînez, & de conſerver l'éclat des Maiſons, mais dans la vûë unique de leur bien ſpirituel : & par conſéquent il les faut pratiquer à l'égard de tous, & à l'égard des aînez auſſi-bien que des cadets, parce qu'il n'y en a aucun à qui l'on ne doive ſouhaiter ce qui eſt plus avantageux pour ſon ſalut. Heureuſes les Maiſons qui ſeroient détruites, parce que ceux qui le pouvoient ſoûtenir, ſe porteroient tous à renoncer au monde & à ſe conſacrer à J. C. ! Et heureux le monde entier s'il pouvoit périr en ſe donnant tout entier à Dieu!

Mais il faut favoriſer en général ce choix & cette vocation. Il faut bien prendre garde de quelle maniére on y porte les enfans, ou l'on ſouffre qu'ils s'y portent. Car il y a bien des maniéres d'entrer dans l'Egliſe & dans les Religions, qui bien loin de rendre le ſalut plus facile, y ſont au contraire de grands obſtacles. C'eſt à Dieu à y appeller les enfans, c'eſt aux parens à les y diſpoſer par une ſainte éducation : ce n'eſt point à eux à les y appeller, ni à

juger de leur vocation, ni de toutes les ſuites de cette vocation, ni à leur choiſir la place qu'ils doivent remplir dans l'Egliſe. Ils peuvent lui preſenter leurs enfans, mais c'eſt à elle à voir de quoi ils ſont capables, & dans quel rang on les doit mettre. Il y a dans l'Egliſe une infinité de fonctions. Et il n'y en a aucune qui ne ſoit au deſſus des hommes, de quelque rang & de quelque qualité qu'ils ſoient. Les moindres emplois de l'Egliſe ſont plus grands & plus relevez que toutes les fonctions ſéculiéres. Quiconque n'en eſt pas perſuadé, non ſeulement n'eſt pas digne des plus grands, mais eſt indigne même des plus petits.

V.

C'eſt donc un deſordre trés-grand que ce que l'on voit pratiquer par tout le monde, de n'avoir point d'autres bornes dans l'élevation de ſes enfans que l'impuiſſance de les élever plus haut. Si l'on les laiſſe dans un état plus rabaiſſé, c'eſt que l'on n'a pas eu le crédit de les porter à de plus grandes dignitez, mais ce n'eſt point par modération. Ils ſeroient tous Abbez, Evêques, Archevêques, Cardinaux, ſi leurs parens avoient le pouvoir de leur procurer ces dignitez. Et comme Dieu prend les volontez réelles & effectives pour les éfets mêmes il regarde ſans doute tous ces péres comme coupables d'une ambition trés-téméraire, pour avoir deſiré ces dignitez à leur enfans,

&

& avoir été dans la disposition de les leur procurer s'ils eussent pû.

VI.

Mais on ne se contente pas d'engager & de placer dans l'Eglise ses enfans & de les y élever le plus haut qu'on peut, sans considérer s'ils y sont apellez : on prétend encore avoir droit de les conduire, comme si on étoit fort instruit des régles que les Ecclesiastiques doivent suivre. C'est ce qui est particulierement marqué par les conseils téméraires & intéressez que les parens de J.C. eurent la hardiesse de lui donner *Si vous faites ces choses*, lui disoient-ils, *manifestez-vous au monde.* On veut que des enfans qu'on engage dans l'Eglise, y éclatent, qu'ils se signalent dans le cours de leurs études, qu'ils prêchent quand ils les ont achevées, & qu'ils fassent tout ce qui peut leur attirer de la considération dans le monde. On n'éxamine point leurs dispositions. On les supose capables de tout, & l'on ne se persuade jamais que ce qui leur peut être utile selon les vûës du monde, leur puisse être préjudiciable selon Dieu. On ne les veut pas à la vérité déréglez, car cela n'attire pas d'honneur : mais on ne desire pas aussi en eux une reforme trop exacte. Tout cela se termine à empêcher les scandales. Mais les jeunes gens conduites par ces régles plus politiques qu'Ecclesiastiques, ne demeurent pas dans ces bornes que leurs *v.* 4.

Tob. 2. 18. parens leur preſcrivent. Il vient un tems où, ſelon les loix du monde, ils jouïſſent de leur bien, & alors ils prennent bien-tôt l'eſſort, & au lieu de ſe régler par l'intérêt de leur fortune ſelon les vûës de leurs parens, ils ne ſuivent plus que les paſſions qui les dominent, & font quelquefois repentir ceux qui les ont engagez dans cet état, quelque peu ſenſibles qu'ils ſoient à ce qui en deshonore la ſainteté.

VII.

Il y avoit un trés-grand défaut de raiſon & de lúmiére dans ce que les parens de J. C. concluoient, que s'il faiſoit tous les miracles dont on parloit, il devoit ſe manifeſter davantage au monde. Car ils devoient juſtement conclure le contraire par le principe même ſur lequel ils ſe fondoient: & au lieu de dire, comme ils faiſoient: *Si vous faites ces choſes, manifeſtez-vous au monde*, ils devoient dire tout au contraire, pour parler raiſonnablement: Si vous faites ces choſes, c'eſt-à-dire, ſi vous avez reçû ces dons de Dieu, n'en uſez que ſelon les deſſeins de Dieu, ne vous manifeſtez au monde qu'au tems où Dieu vous fera connoître qu'il le veut: ne recherchez que la gloire de Dieu dans l'uſage de ſes dons, & non pas la vôtre ni la nôtre. De ſi grandes choſes ne doivent pas être rapportées a une fin ſi petite. Voilà ce que la raiſon devoit conclure. Mais ce n'eſt pas là le compte de l'amour

l'amour propre. Il veut profiter de tout, & des dons mêmes de Dieu. Il tient donc bien plûtôt ce langage ici : Si vous avez ces dons que vous vous attribuez, paroiſſez dans le grand monde ? aquerez y de la reputation, il en rejallira quelque choſe ſur nous. Langage bas & même déteſtable, qui raporte les dons de Dieu à une fin indigne de leur grandeur, mais langage ordinaire parmi les hommes, où il n'y a rien de plus commun que de raporter les plus grandes choſes à de petits intérêts. Un homme a reçû de Dieu des talens extraordinaires d'eſprit, de ſcience, d'éloquence. Il eſt donc bien juſte qu'il conſacre à Dieu ces talens qu'il a reçûs de lui, & qu'il ne ſe produiſe que par ſon ordre, & pour procurer ſa gloire. C'eſt ce que la pieté conclut. Mais l'intérêt au contraire fonde incontinent ſur ces talens des deſſeins de faire fortune, & de s'élever dans le monde. Il porte à s'y engager pour avoir lieu de s'y faire valoir, & il nous dit en un langage intelligible : *Si vous faites ces choſes, manifeſtez-vous au monde.* Il ne connoît pas d'autre fin que celle-là. Ainſi les gens poſſédez de l'eſprit du monde raportent à eux-mêmes tout ce qu'ils ont reçû de Dieu. Ils y raportent les dignitez de l'Egliſe. Ils y entrent par intérêt, & ils ne s'y conduiſent que par intérêt. Ils prêchent par intérêt, ils

adminiſtrent les Sacremens par intérêt, & enfin l'intérêt propre eſt le motif qui les conduit dans l'exercice des fonctions les plus ſaintes & le plus ſacrées. Voilà comment l'eſprit du monde fait pratiquer cette parole qu'il fit dire aux parens de J. C. : *Si vous faites ces choſes, manifeſtez-vous au monde.*

VIII.

La réponſe de Jeſus-Chriſt contient le vrai remede de cette corruption du cœur des hommes. *Mon tems*, leur dit-il, *n'eſt pas encore venu, mais pour vous, vôtre tems eſt toûjours prêt.* C'eſt à dire, comme vous n'avez point d'autres réglesque vos intérêts & vos fantaiſies, vous êtes toûjours prêts de faire tout ce qui vous plaît : mais comme je me conduis par d'autres régles & par d'autres principes que les vôtres, mon tems n'eſt pas toûjours prêt. La volonté de Dieu eſt ma régle. Je n'entreprens rien que cette regle ne me preſcrive, & je ne l'entreprens que dans le tems précis où elle me marque que chaque choſe doit être faite. Voilà la conduite que nous devons ſuivre en toutes choſes, & dont nous ne ſçaurions nous écarter ſans abuſer des dons de Dieu. Et de là il s'enſuit que les gens de bien

bien ſont beaucoup moins libres que les gens du monde, parce qu'il y a une infinité d'actions que Dieu leur interdit, & une infinité d'autres auſquelles il ne les apelle pas, ce qui leur ſuffit pour ne les pas entreprendre. Ainſi il les fait marcher par des chemins fort étroits, mais il leur fait éviter par là toutes ces vûës baſſes & intéreſſées que l'amour propre fournit. Il leur aprend à ne regarder que lui, à ne ſe propoſer que de lui obéïr & de lui plaire, & cela vaut infiniment mieux que tout ce que l'amour propre lui pourroit faire aquérir.

IX.

On ne comprend pas d'abord la vérité de ce que JESUS-CHRIST ajoûta pour rejetter le conſeil de ſes parens qui lui vouloient perſuader d'aller à Jeruſalem: *Que le monde ne les pouvoit haïr, mais que pour lui il étoit haï du monde, parce qu'il rendoit témoignage contre lui.* Car il ſemble au contraire qu'il n'y a rien de plus haïſſable que des gens amoureux d'eux mêmes, & qui cherchẽt en toutes choſes leur propre gloire & leurs propres intérêts. Cela eſt vrai: mais ce que Jeſus-Chriſt dit ici n'y eſt pas contraire. L'amour propre eſt haïſſable quand il ſe fait paroître tel qu'il eſt, quand il incommode celui des autres, quand il leur veut ravir quelque choſe de ce qu'ils

poſſédent, ou à quoi ils prétendent. Mais c'eſt ce qu'il évite ordinairement. Il ſe déguiſe, il s'aſſujettit aux autres. Il ne choque point leurs inclinations, & deſeſpérant de pouvoir obtenir par la force ce qu'il deſire, il tâche d'y arriver par la complaiſance, or quoi qu'il demeure le même dans le fond, auſſi ennemi de tous les autres, auſſi injuſte qu'on le reconnoît quand il a le pouvoir de ſe faire voir tel qu'il eſt, les hommes ſont neanmoins ſi dupes qu'ils ne diſtinguent point les ſoûmiſſions & les complaiſances extérieures & feintes, de l'affection véritable. Ainſi ils prennent pour amis ceux qui les flatent & qui ne les contrediſent, pas, & pour ennemis ceux qui les contrediſent, quoique ce ſoit par un motif de juſtice & de charité. On ne veut pas pénétrer plus avant, ni chercher la ſource de ces différentes conduites. Ainſi il eſt vrai que le monde ne ſçauroit haïr ceux qui s'accommodent à ces inclinations, quoi qu'ils n'ayent le cœur rempli que d'envie & de jalouſie, & qu'il haïra toûjours ceux qui découvriront ſes défauts & ſes vices, quoi qu'ils n'ayent que la charité dans le cœur.

SUR

SUR L'EVANGILE DU MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Facta ſunt Encænia Jeroſolymis, &c. *Joan.* 10. 22. 38.

On faiſoit à Jéruſalem la fête de la Dédicace... & les Juifs dirent à JESUS : *Juſqu'à quand nous tiendrez-vous l'eſprit en ſuſpens? Si vous êtes le Chriſt, dites-le nous clairement.*

I.

IL a bien des maniéres de chercher la vérité qui ne naiſſent pas de l'amour de la vérité. On la peut chercher pour la décrier, pour la rendre odieuſe, & pour en prendre un prétexte de perſecuter ceux qui la diſent. Et il y a bien de l'apparence que c'eſt avec quelqu'une de ces mauvaiſes intentions que les Juifs diſoient à JESUS-CHRIST. *Si vous êtes le* CHRIST, *que ne nous le dites-vous ouvertement?* Mais quand on la cherche en cette maniére, la plus grande punition que Dieu puiſſe éxercer eſt de permet-

tre qu'on la trouve. Ainſi ce fut par juſtice que JESUS-CHRIST répondit aux Juifs: *Je vous le dis, & vous ne me croyez pas.* Ils méritoient par la corruption de leur cœur de devenir les perſécuteurs de la vérité. Et JESUS-CHRIST en avoüant qu'il étoit le Meſſie & s'attribuant dans la ſuite la qualité de Fils de Dieu, leur donna l'occaſion qu'ils cherchoient. Car ſi-tôt qu'ils eurent oüi cette réponſe, au lieu de l'examiner tranquilement, ils la condamnérent ſans éxamen, & ne ſongérent plus qu'à lapider JESUS CHRIST, leur paſſion ne leur permettant pas d'uſer de la moindre ſuſpenſion.

On ne ſçauroit trop éviter les préventions & les paſſions ſecrettes qui s'emparent du fond du cœur: car elles entraînent enſuite ſi abſolument l'eſprit, qu'il n'uſe plus de ce qu'il a de diſcernement, & ne s'occupe qu'à trouver des raiſons qui favoriſent l'inclination dont le cœur eſt prévenu. C'eſt ce qui arriva aux Juifs dans la plus importante affaire qu'ils puſſent avoir, qui étoit de diſcerner le Meſſie. Et c'eſt ce qui arrive de même à la plûpart de ceux qui ont le fond du cœur corrompu par quelque paſſion ſecrette. Car ſi Dieu permet qu'il ſe preſente des occaſions où cette paſſion ait lieu d'agir, elle ne manque pas d'engager ceux qu'elle poſſéde dans le mauvais parti qui la favoriſe.

II.

La crainte de ces surprises qui naissent de la corruption du cœur prevenu par les passions, devroit donc faire prendre à tout le monde pour régle & pour principe de leur conduite de suspendre leurs jugemens, lors qu'ils sétent que leurs passions sont émûës, Car cette émotion leur marque suffisamment qu'ils ne sont pas en état de juger équitablement des choses. Tout témoin passionné est reculable. Ainsi nous devrions nous recuser nous-mêmes dés-lors que nous nous sentons prevenus de passion. C'estune des principales raisons qui prouve l'utilité & la necessité de se conduire dans ses affaires, & principalement dans celle de la conscience, par la lumiere d'autrui. Car il arrive assez rarement que deux personnes se trouvent prevenuës de la même passion à l'égard des mêmes objets. Ainsi de cela même qu'un directeur consulté n'a point de part àce qui excite la passion de celui qui leconsulte,il lui doit être pluscroyable que lui-même. Ce qui paroît un grand bien ou un grand mal à un homme passionné, paroît tout autrement à un homme exemt de passion. Ainsi quand même on ne pourroit trouver de directeurs qui eussent toutes les qualitez necessaires & prescrites par les Saints, ils ne laissent pas d'être ordinairement meilleur & plus sûr de se regler

gler par le jugement d'une autre que par le ſien propre.

III.

Ce que JESUS-CHRIST dit aux Juifs, qu'*ils ne croyent pas en lui, parce qu'ils n'étoient pas de ſes brebis*: Non *creditis, quia non eſtis ex ovibus meis*, ne ſignifie pas que de n'être point brebis, ſoit la cauſe effective de l'infidelité de ceux qui ne croyent pas. Cela ſignifie ſeulement que l'infidelité eſt un ſigne qu'on n'eſt pas du nombre des brebis de JESUS-CHRIST, ce qui eſt très-vrai. Mais comme il y a différens dégrez d'infidelité, elle eſt auſſi differemment ſigne de reprobation. Une infidelité paſſagere & qui n'eſt que pour un tems, n'eſt qu'un ſigne incertain de reprobation. Afin qu'elle en ſoit un ſigne certain, il faut que ce ſoit une infidelité perſeverante & qui dure toute la vie. Mais de quelque maniere qu'elle en ſoit ſigne, elle n'en eſt jamais l'effet. C'eſt à dire que la reprobation n'eſt jamais la cauſe de l'infidelité des autres pechez de celui qui eſt reprouvé. Car Dieu en reprouvant les hommes ne les met point dans la neceſſité de pecher, ni dans l'impuiſſance de faire le bien. Et il ne s'enſuit pas que Dieu n'ait aucune bonté pour ceux qu'il reprouve. L'Ecriture nous aſſure du contraire, puis que S. Paul dit que *la bonté de Dieu invite à la penitence ceux-mêmes qui*

Rom. v. 4. 3. 5

par

par la dureté de leur cœur amaſſent un tréſor de colere pour le jour de la colere. Et le Sage conſiderant la bonté de Dieu ſur les Payens mêmes s'écrie: *O Seigneur, que vôtre eſprit eſt bon & doux en toutes choſes! Car vous ne châtiez qu'en partie ceux qui s'égarent & vous les avertiſſez par les choſes mêmes qui ſont la matiere de leurs pechez, de quiter leur malice, & de croire en vous, Seigneur.* Sap. 12. 1.

Il ne faut donc point conclure que JESUS-CHRIST n'eût aucun amour ni aucune bonté pour ces Juifs incredules & qui n'étoient pas de ſes brebis. Car quoi qu'il ne leur donnât pas de ces graces que Dieu par une miſericorde gratuite a reſervées pour ſes élûs, il leur en donnoit d'une autre ſorte dont ils abuſoient par leur malice, mais que Dieu ne laiſſoit pas de leur donner par amour & par bonté.

Il eſt vrai que le ſens humain porteroit à croire que ç'auroit été traiter plus favorablement ces Juifs de ne leur donner point du tout de graces, que de leur en donner dont Dieu prevoyoit qu'ils abuſeroient, de même qu'on ſeroit porté à croire que Dieu auroit plus témoigné de bonté aux anges réprouvez de ne les point créer du tout que de les créer en prévoyant qu'ils ſe perdroient éternellement. Mais il faut corriger par la foi tous ces jugemens humains, en reconnoiſſant que Dieu par une ſageſſe élévée au deſſus de nos eſprits a jugé qu'il étoit meil-

meilleur de tirer le bien du mal, que de ne permettre aucun mal. Si cela s'accommode pas à nos idées, il faut reformer nos idées ſur celles de la foi. La bonté de Dieu n'eſt pas moins incomprehenſible que ſa puiſſance. Si donc il y a des effets de la puiſſance de Dieu que nous ne comprenons point, ne nous étonnons pas qu'ils y ait des effets de ſa bonté que nous ne puiſſions comprendre.

VI.

JESUS-CHRIST dit enſuite de ſes
v. 27. brebis diverſes choſes qui ſont de grande
& 28. conſolation pour les ames vrayement Chrêtiennes. Il dit, qu'*elles entendent ſa voix, qu'il les connoit, qu'elles le ſuivent, qu'il leur donne la vie éternelle, qu'elles ne periront jamais, & que nul ne les ravira d'entre ſes mains.* Car encore que les plus juſtes n'ayent pas dans cette vie une aſſûrance entiére d'être du nombre des élûs, ils peuvent néanmoins en avoir une juſte confiance, & cette confiance leur donne droit d'eſperer les autres avantages qui ſont encore futurs. Quiconque eſt dans un tel état que ſa conſcience ne lui reproche point d'avoir mepriſé la voix de JESUS-CHRIST dans aucun de ſes precepts, ou qui a raiſon de croire qu'il a reparé ce mepris par une ſérieuſe penitence, à droit d'avoir une confiance raiſonnable qu'il eſt du nombre de

de ces brebis qui entendent la voix de J. C. & qui la ſuivent. Car encore que pour s'attribuer cette qualité avec certitude, il faluc être aſſuré d'entendre & de ſuivre juſqu'à la mort la voix de J. C. neanmoins quand on l'a entenduë & ſuivie durant un aſſez long tems, on a trés-grand ſujet d'eſperer qu'on l'entendra & qu'on la ſuivra toûjours, & que l'on aura part à ces autres promeſſes que J. C. fait à ces élûs *de leur donner la vie éternelle, de ne les point laiſer perir, & de ne permettre pas qu'aucun les raviſſe de ſes mains.* La diſpoſition preſente eſt un gage de la future. On à droit de la conſiderer comme un effet de l'amour de J. C. envers ſoi : & l'on a ſujet de croire qu'il nous a aimez de cette *charité perpetuelle* qu'un Prophête marque par ces paroles : *In charitate perpetua dilexi te : ideo attraxi te, miſerans.* 31. 3

V.

Un Chrêtien eſt au moins par là bien plus aſſuré de ſon ſalut, que s'il s'étoit remis à ſa propre vigilance & à ſa propre volonté. Car il auroit alors tout ſujet de craindre que le diable ne le renverſât par la force de ſes tentations, & ne le trompât par ſes artifices, & quelque bonne volonté qu'il ſe ſentit, il devroit aprehender ſa foibleſſe & ſon inconſtance Mais étant aſſuré par l'Ecriture que Dieu ne permettra pas qu'aucun de ſes élûs periſſe & ſoit ravi de

ſes

ſes mains, il a tout ſujet d'eſperer & de ſe confier qu'il aura part à cette promeſſe, & qu'entendant & ſuivant la voix de J. C. il trouvera en lui ſon aſyle & ſa force contre les attaques du démon, la malice des hommes, & ſa propre corruption.

V I.

Quoi que J.C. ait dit aux Juifs à qui il parloit, qu'ils n'étoient point de ſes brebis, on ne doit pas ſupoſer par là qu'il leur ait revelé leur reprobation, & que ſi ſes Apôtres étoient preſens à ce diſcours, ils fuſſent obligez de regarder tous ces Juifs comme reprouvez, & de ne ſe mettre plus en peine ni de leur annoncer l'Evangile, ni de prier pour eux. Pour entendre donc ce langage de J C. il faut ſavoir que l'on eſt des brebis de J. C. en deux manières: ſelon la grace preſente, & ſelon la predeſtination éternelle. Etre brebis de J. C. ſelon la grace preſente, ce n'eſt autre choſe que d'être en grace, d'être juſte, d'avoir droit au Royaume des Cieux. Ceux qui ſont en cette maniere du nombre des brebis, entendent la voix de J. C. pendant qu'ils ſont brebis. C'eſt pourquoi quand Jesus-Christ reproche aux Juifs qu'ils ne ſont pas de ſes brebis, cela veut dire ſimplement qu'ils ne le ſont pas ſelon la grace preſente: mais il ne s'enſuit pas que pouvant ſe convertir en un autre tems, ils ne puſſent devenir brebis, & qu'ainſi ils ne puſ-

puſſent être brebis de J. C. ſelon la predeſtination.

N'entendre pas la voix de J. C. en un certain tems, eſt un ſigne certain qu'on n'eſt pas brebis de J. C. dans ce tems-là. C'eſt auſſi un ſigne que l'on ne l'eſt pas ſelon la predeſtination; mais un ſigne qui n'eſt pas certain. De ſorte que J. C. diſant aux Juifs qu'ils n'étoient pas de ſes brebis, leur marquoit certainement qu'ils ne l'étoient pas dans le tems qu'ils refuſoient de croire en lui, & il leur donnoit lieu de craindre de ne l'être pas non plus ſelon la predeſtination éternelle. Et c'eſt pour cela qu'il mêle ces deux ſens, & paſſe de l'un à l'autre, & qu'aprés les avoir avertis qu'ils n'étoient pas de ſes brebis il décrit l'avantage de ceux qui ſont ſes brebis ſelon la predeſtination éternelle: afin de leur faire voir de quel bien ils avoient lieu de craindre d'être exclus quoique ce ne fût pas encore avec certitude. L'infidelité eſt un ſigne de reprobation, & la foi preſente eſt un ſigne de predeſtination. Mais comme l'infidelité, quoique ſigne de réprobation, n'en eſt pas un ſigne certain, celui qui eſt infidelle pouvant anéantir ce ſigne en croyant & en ſe convertiſſant: de même celui qui a la foi & la charité, peut anéantir ce ſigne de prédeſtination en perdant la foi & la charité.

VII.

Quoi qu'il n'y ait rien plus terrible que d'avoir

d'avoir des marques de reprobation ; il eſt clair néanmoins que jamais perſonne n'en peut être raiſonnablement troublé, parce qu'il n'y a point en cette vie de ſigne certain de reprobation. Le plus grand ſigne de reprobation eſt ſans doute de ne croire point du tout. Mais outre que celui qui ne croit point en un tems, peut croire en un autre, il eſt clair de plus que cette diſpoſition ne ſçauroit produire de trouble. Une perſonne qui ne croit point du tout, eſt à la verité miſerable par cette privation de la foi, mais elle n'en eſt pas troublée ; puis qu'il eſt impoſſible d'être troublé par la menace d'être privée de biens qu'on ne croit point. Que ſi l'on vient à en être troublé, on commence donc a croire & l'on n'a plus ce caractere de reprobation. Ainſi ce trouble ſeroit deraiſonnable, s'il s'élevoit ; & bien loin que ce fût cette doctrine qui le fit naître, on le combattoit plûtôt efficacement par cette doctrine. Car la crainte même eſt un ſujet d'eſpérance. C'eſt la voye de la charité. C'eſt le commencement de la converſion. C'eſt un effet de la foi. Ainſi quiconque eſt touché de crainte, y doit trouver ſa conſolation, & en doit tirer des motifs de travailler à ſa converſion avec courage.

VIII.

Dieu ne met jamais l'homme dans un état

état où il ait ſujet de deſeſperer de ſon ſalut. Et cela ſuffit pour le faire agir. Car toutes les entrepriſes & tous les deſſeins des hommes ne ſont preſque fondez que ſur des eſperances ſans certitude. On s'embarque pour de longs voyages. On embraſſe la profeſſion des armes. On s'engage à la Cour. On forme dans la ſuite de ſa vie mille ſortes de projets qui ſont à la verité ſoûtenus par quelque eſperance, mais qui n'ont aucune aſſurance de ſuccés. On ne laiſſe pas de ſe flater de l'eſperance des biens auſquels on pretend lors qu'il y a bien plus d'apparence qu'on ne les obtiendra pas, qu'il n'y en a qu'on les obtiendra. Il ſuffit aux hommes pour ſe ſoûtenir par l'eſperance, que ce qu'ils eſperent ne ſoit pas impoſſible, & qu'il y en ait des exemples. Combien y a t il peu de gens qui parviennent aux premiers emplois de l'Egliſe ou de l'Etat, & combien y en a-t-il qui y prétendent, & qui ſe repaiſſent de l'eſperance d'y arriver? Quelle folie ſeroit ce donc de renoncer au plus grands de tous les biens, & de ſe précipiter dans le plus grand de tous les malheurs, parce que ce bien ne ſeroit pas tout à fait certain.

S'il n'y a pas de certitude d'y arriver, il n'y a jamais auſſi de certitude entiére d'en être exclus. La dependance que nous avons de Dieu pour l'obtenir eſt auſſi contrai-

traire au deſeſpoir qu'à la preſomprion. Il ne faut pas s'en aſſurer pleinement, parce qu'il dépend de Dieu : mais il ne faut pas en deſeſperer, parce qu'il dépend de Dieu & que nous le pouvons obtenir par le ſecours de ſa grace. Il faut donc opérer ſon ſalut avec crainte & tremblement, parce que c'eſt Dieu qui donne la bonne volonté & l'accompliſſement de la bonne volonté : & il faut operer ſon ſalut avec eſperance, parce que c'eſt Dieu qui eſt nôtre refuge & nôtre ſecours.

Il ne faut pas même croire que le ſalut ſe trouve toûjours dans le même dégré d'incertitude. Car à meſure qu'on y travaille avec plus d'ardeur & plus de fidelité, il devient moins incertain. Chaque degré de vertu & de fermeté dans le bien que l'on acquiert, diminuë cette incertitude, & fortifie l'eſperance par la juſte confiance que nous devons avoir du ſecours de Dieu.

IX.

Tout ce que l'on peut donc dire, eſt que l'on n'arrive jamais en ce monde à la certitude entiere. Auſſi n'eſt-il pas utile d'y arriver. Car cette confiance entiere ſeroit dans l'état preſent une ſemence de preſomption En ôtant la crainte on diminueroit la ſolicitude, l'activité, la precaution, la vigilance. On diminuë bien par les

les pechez les ſujets de cette grande confiance qui eſt jointe aux longs exercices des vertus Chrêtinnes : mais on n'arrive jamais à un état où l'on ait raiſon de deſeſperer, parce que le deſeſpoir eſt une crainte ſans eſperance. Or on ne peut craindre ſans eſperer, puiſque la crainte même eſt une raiſon d'eſperer. Qui craint, croit, & qui croit, a le principe du ſalut. Qu'il s'applique donc uniquement à bien uſer de ce principe, & au lieu de s'embaraſſer de penſées contraires à la foi & au bon ſens, qu'il s'occupe uniquement des moyens d'augmenter ſa foi & ſon eſpérance. Ces moyens ſont de monter par degrez de l'abîme où l'on s'eſt précipité. Or dans quelque abîme que l'on ſoit, on peut crier à Dieu avec le Pſalmiſte : *Seigneur je m'écrie vers vous du fond des abîmes. Seigneur écoutez ma voix.* *Pſ.* 1. 29. 1.

Il ne faut pas ſe mettre en peine d'éxaminer ſi ces cris ſont un pur effet de la crainte, où s'ils naiſſent de quelque commencement de charité. Auſſi-bien nous ne le ſçaurions diſtinguer certainement, ces mouvemens ſe mêlant & ſe confondant d'une maniere imperceptible. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il faut toûjours crier à Dieu par la priere. Il y a toûjours des actions de vertu qui ſont proches & comme à la portée des états les plus éloignez de Dieu. Ce ſont les premiers degrez

SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Rogabat JESUM quidam de Pharisæis ut manducaret cum illo. *Luc.* 7. 36. 50.

Un Pharisien ayant prié JESUS *de manger chez lui, il entra en son logis, & se mit à table.*

I.

L'Evangile de ce jour en nous representant une sainte penitente, dont l'amour ardent obtient la remission de plusieurs pechez; comme JESUS-CHRIST le lui declare par ces paroles: *beaucoup de pechez sont remis à cette femme, parce qu'elle a beaucoup aimé*, nous fait connoître par les actions où son amour l'engage, combien celui de la plûpart des penitens est foible, & par consequent peu capable d'obtenir la remission de leurs pechez. Rien n'est plus extraordinaire que ce qu'elle fait. Elle entre dans un festin où elle n'est v. 47.

point invitée. Elle baise les pieds de JESUS-CHRIST, elle y repand des parfums; elle les arrose de ses larmes, elle les essuye de ses cheveux. Il faloit que son amour fût bien fort pour lui faire ainsi oublier toutes les regles de la bien-seance humaine. C'est qu'elle sentoit vivement son mal, qu'elle avoit une vive confiance que JESUS-CHRIST y remedieroit. Ces deux dispositions jointes ensemble d'une douleur violente de ses pechez, & d'une espérance vive en son medecin, & en son liberateur, produisirent en elle cet oubli des vûës humaines qui la pouvoient détourner de faire ce qu'elle fit. Et c'est le défaut de ces deux dispositions qui nous rend au contraire si circonspects, qui nous remplit de tant d'égards, & qui nous rend si faciles à remettre à un autre tems les principales actions de nôtre penitence. Jamais on ne vit moins d'empressement qu'il en paroît dans la plûpart des penitens. Bien loin de faire des actions extraordinaires, ils ne font pas les plus ordinaires. Ils craignent toûjours de faire parler le monde & de s'engager à ce qu'ils ne pourront soûtenir. Ils veulent qu'on les méne lentement & peu à peu. Et ils craignent plus d'avancer dans la voye de Dieu que les vrais penitens ne craignent de reculer.

Mais il y a une regle indubitable qui doit retrancher la plûpart de ces circonspections

tions. C'eſt qu'il ne faut point deliberer ſur toutes les choſes incompatibles avec la pieté, ou qui nous peuvent être une occaſion prochaine de chute. Malheur à nous ſi par un retour funeſte dans le peché nous faiſons une nouvelle alliance avec la mort. Mais bien loin de nous épargner la confuſion que nous nous attirerions par là, nous devons ſouhaiter que ſi nous étions aſſez malheureux pour retomber dans ce funeſte état, nous devinſion l'objet du mépris & de la moquerie de tous les hommes. Ainſi nous ne devons point faire difficulté de nous conduire de telle ſorte que nous ne puiſſions abandoner Dieu ſans devenir ridicules. Il ne faut point craindre de s'engager, lors qu'on ne s'engage qu'à ce qu'on ne ſçauroit omettre ſans perir. Il n'y a rien de pis que de demeurer dans la mort, & par conſéquent on ne doit jamais faire difficulté de quiter tout ce qui nous y retient, & qui eſt incompatible avec la vie.

II.

Pour deſcendre donc au particulier de ce qui eſt renfermé dans cette maxime, concluons de là qu'il n'y a point de menagemens àgarder quand ils s'agit de renoncer à l'immodeſtie ſcandaleuſe des habits & aux liaiſons criminelles. Il n'y en a point quand il s'agit de faire profeſſion d'obſerver les loix de l'Egliſe. Il ne faut pas continuer à s'empoiſonner, de peur de ne pas perſeve-

rer dans les resolutions de se conserver la vie. Ces ménagemens ne doivent tout au plus avoir lieu qu'en certaines actions qui ne sont pas essentielles à la vie Chrétienne. Qu'on ne frappe pas à la bonne heure, les yeux du monde par un changement extérieur de tout son état lors que cet état n'a rien en soi qui soit criminel : mais dés-lors qu'il s'agira de renoncer aux obstacles de son salut, dés-lors qu'on reconnoîtra que quelque genre de vie, quelque action, quelque conversation est une occasion prochaine de retomber dans le crime, ce n'est plus là une matiere de ménagement. On ne sauroit trop se hâter de rompre tous ces funestes liens ; & l'on doit embrasser au contraire ces occasions comme un moyen que Dieu nous donne de reparer nos pechez & de faire beaucoup de chemin en peu de tems.

III.

Mais outre ce cas qui est indubitable, il y en a encore beaucoup d'autres dans lesquels on use d'un ménagement contraire aux interêts de son salut, & où la prudence est de n'en pas user. C'est lors que, faute de rompre certains commerces, de renoncer à certains divertissemens, de se retirer des conversations du monde, de faire des retranchemens dans sa dépense & dans ses meubles, on mene une vie foible & languissante, on n'avance pas dans la pieté &

en avançant si peu on se dispose à des rechutes. On ne peut dire en particulier d'aucune de ces choses, qu'elle soit absolument criminelle. Cependant il arrive de l'amas de tout ce qui compose cette sorte de vie qu'on ne se guerit point des maladies dangereuses qu'on a contractées ; qu'on fait de grandes fautes & en grand nombre ; & qu'on demeure toûjours dans un état de foiblesse. On craint, dit-on, que si l'on se separe de ces amusemens, on ne soûtienne pas cette vie, on ne fasse parler le monde, on ne devienne ridicule, on ne tombe dans l'ennui. Mais l'on doit craindre beaucoup davantage qu'en ne s'en separant pas, on ne retombe dans le peché. S'il faut se conduire par la crainte, que la moindre cede à la plus grande. Tous ces menagemens de prudence humaine éloignent la grace de Dieu. Il ne faut rien pour ces ames foibles qui ne veulent rien faire pour lui, qui veulent que leur salut ne leur coûte rien, & qui ne croyent pas qu'on soit obligé à rien souffrir pour éviter des maux éternels. Il vient des tentations qui ont besoin de force pour y resister ; & comme l'on ne se fortifie point dans cette vie molle & languissante, on succombe à ces tentations. On s'aproche si prés du precipice, qu'on s'y laisse enfin tomber. On craint l'ennui, & l'on tombe dans la mort. On craint de faire parler les hommes &

d'être jugé par eux, & l'on ne craint point les jugemens que Dieu & ſes Anges font de nôtre lâcheté. Et enfin l'on craint tant le perſonnage de dévot & de dévote, que l'on tombe dans cette tiédeur mortelle qui oblige Dieu de nous rejetter. Tous ces grands menagemens ſont des marques certaines que le monde eſt grand à nos yeux & que l'on a peu de foi, peu de crainte, & peu d'amour pour Dieu. Car qui auroit une foi plus vive, qui craindroit bien les éfets de ſa juſtice, qui ſeroit touché de ſon amour, paſſeroit par deſſus ces petits obſtacles qui arrêtent l'ame, il ſe deferoit de vûës humaines, il ſongeroit d'une autre ſorte à aſſurer ſon ſalut. C'eſt donc un état étrangement dangereux que celui dans lequel une ame eſt ſi peu touchée des ſentimens de foi, de crainte & d'amour, parce que c'eſt par ces ſentimens qu'on repouſſe les tentations.

IV.

Rien n'eſt plus éloigné de cette prudence humaine qui entretient l'ame ou dans un état de mort ou dans une foibleſſe dangereuſe, que la diſpoſition de cette ſainte pénitente que l'Evangile décrit pour ſervir de modelle à tous les vrais penitens; & c'eſt pourquoi on ne ſçauroit trop mediter ce qui nous en eſt marqué. Il paroit premierement en elle un mepris, ou plûtôt un entier oubli de ces jugemens des hommes. Elle

ne ſe met point en peine de ce que pourroit penſer ce Phariſien. Elle n'y ſonge pas. Quiconque eſt bien touché de la honte de ſes pechez que la verité lui découvre, n'eſt gueres touché des vaines penſées des hommes. Une honte étouffe l'autre. Et comme l'on peut dire des faux penitens, aprés „ Saint Auguſtin, qu'ils preferent à la juſti„ce qui les oblige à s'humilier par la peni„ tence, la vaine eſtime des hommes qui „ trouvent cette humiliation honteuſe : *plus delactat hominum æſtimatio quàm juſtitia quà ſequiſque humiliat panitendo* : l'on peut dire auſſi d'un vrai penitent ce que ce S. Docteur dit d'un homme vraiment converti; *Depuduit vanitati, & erubuit veritati*, qu'il ceſſe de rougir d'être con„damné par les vaines penſées des hom„ mes & qu'il commence à rougir d'être „ condamné par la verité. Cette mauvai„ ſe ſuptilité, qui nous fait penetrer avec tant de promptitude ce que les hommes jugent de nous, ne vient que de l'attache que nous avons à leurs jugemens. L'amour de la verité nous aveugle au contraire à l'égard de ces jugemens, pour nous découvrir d'autres objets auſquels il eſt juſte que nous ſoyons attachez.

Cette penitente étant donc entrée dans ce feſtin où elle n'étoit point invitée, mais où elle étoit portée par le deſir de trouver ſon medecin, elle s'aproche de lui: mais elle ne

ſe preſente pas devant lui. Il y a une mauvaiſe confuſion qui fait que les pecheurs tâchent de s'éloigner de Dieu: & ce ſera ce ſentiment qui abîmera tous les réprouvez dans l'enfer, pour tâcher de ſe ſouſtraire aux rayons de ſa juſtice. Mais la confuſion dont cette pénitente eſt touchée, eſt bien differente de celle là. Elle fuit la colére de Dieu: mais c'eſt en recourant à ſa miſéricorde. Cette confuſion lui fait chercher Dieu, & s'en aprocher autant qu'elle peut: mais elle s'en aproche neanmoins avec retenuë. Elle ſe tient derriére: *Stans retro.* Elle ne ſe preſente pas devant lui. Elle ne prétend pas qu'il lui parle: il lui ſuffit qu'il la ſouffre à ſes pieds, & qu'il lui permette de les embraſſer.

Un vrai pénitent fait tout ce qu'il peut pour s'aprocher de Dieu: mais il s'en aproche d'une maniére qui marque la confuſion qu'il a de ſes pechez. Il lui ſuffit d'être au dernier rang des fidelles. Il met tout le corps de JESUS-CHRIST au deſſus de ſoi. Pourvû qu'il le touche en quelque façon, il ne demande rien davantage. Il eſt donc bien éloigné de prétendre qu'on le doive admettre tout d'un coup à la table des enfans & au feſtin des nôces de l'Agneau. Ce lui eſt aſſez de n'être pas exclus de l'Egliſe qui eſt le lieu de ce feſtin.

V.

L'Evangile remarque enſuite qu'elle commen-

mença d'arroser de ses larmes le pieds de J. C. qu'elle les essuya de ses cheveux, & qu'elle y répandit ses parfums; ses larmes, & son prosternement aux pieds de J. C. marquent sa douleur & son humiliation. Son amour est marqué par les baisers, la haine de soi-même par l'usage qu'elle fit de ses cheveux, objet ordinaire de la vanité des femmes, & enfin le soin de satisfaire pour ses pechez par l'effusion de ses parfums. Ce sont diverses actions toutes necessaires à la pénitence, mais qui naissent toutes d'une même source qui est l'amour. Point de pénitence sans humiliation, sans douleur, sans haine de soi-même, sans satisfaction. Mais pourvû qu'il y ait de l'amour, ces suites ne manquent jamais de s'y rencontrer. L'amour nous cause une sainte douleur d'avoir offensé celui que nous aimons. Il nous humilie de nous être élevez au dessus de ses loix. Il nous fait haïr tout ce qui nous a servi à l'offenser. Il employe tout ce que nous avons pour reparer nos pechez, & même les choses que nous avons le plus aimées, comme il n'y a rien que les femmes vaines aiment d'ordinaire davantage que leurs cheveux.

VI.

C'est en cette maniere qu'on répand dans l'Eglise un parfum précieux qui la remplit d'une excellente odeur: & c'est par une rai-

ſon contraire que la plûpart des pénitens au lieu d'y cauſer cette ordeur agréable, n'y cauſent au contraire que de l'infection. On ne voit dans leur extérieur aucun ſigne d'une véritable humiliation de cœur. Tout y reſpire encore le faſte & la vanité. On ne voit point qu'ils mépriſent ce qu'ils ont aimé. On ne voit point qu'ils embraſſent les pieds de J. C. qu'ils témoignent de l'amour pour ſes membres rabaiſſez & ſouffrans, qu'ils ayent ſoin de les ſoulager. J. C. en ſe retirant dans le Ciel, nous a laiſſé ſes pieds ſur la terre, pour ſervir d'éxercice à nôtre charité. Qui n'a point d'amour pour ſes membres viſibles, mais infirmes, n'en a point pour J. C. glorieux, mais inviſible. Il veut que les innocens même leur donnent leur ſuperflu, mais il prétend avec juſtice plus des penitens que des autres. Le ſuperflu a quelqu'étenduë, & une perſonne touchée de l'eſprit de pénitence le doit prendre plus à la rigueur. Ce n'eſt qu'un devoir commun aux plus innocens de donner aux pauvres leur ſuperflu, parce que Dieu ne donne à perſonne les biens du monde que pour en prendre ce qui eſt néceſſaire à ſon uſage, & que l'on n'eſt que dépoſitaire & diſtributeur à l'égard du reſte. Mais un penitent, outre ce devoir, eſt encore obligé à donner ſon ſuperflu pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu, pour réparer l'abus qu'il a fait des biens du monde, & c'eſt

c'eſt pourquoi Dieu a voulu que cette pénitente nous marquât ce devoir par l'uſage qu'elle fit de ſes cheveux. Les cheveux ſont à la vérité ſuperflus, mais entre les choſes ſuperfluës ce ſont celles qui le ſont le moins. Ce n'eſt point aſſez à un pénitent de pratiquer la repentance. Adam auroit été tempérant, & les plus juſtes le doivent être. Il faut qu'un pénitent puniſſe par quelques mortifications pénibles aux ſens les excés qu'il a commis dans la jouïſſance des créatures. Ce n'eſt point aſſez à une femme qui revient à Dieu aprés l'avoir beaucoup offenſé par le luxe & par l'immodeſtie de ſes habits, de ſe reduire à une exacte modeſtie. Les plus innocentes le doivent faire. Il faut que ſi elle eſt libre de faire ce qu'elle veut, elle répare par l'éloignement de toutes ſortes d'ornemens le ſcandale qu'elle a cauſé. On ne connoit d'ordinaire qu'une ſorte de ſcandale, qui eſt celui que peut cauſer l'immodeſtie. Mais le ſeul luxe des habits ſans aucune immodeſtie en eſt un trés-grand, parce qu'il ſolicite toutes les perſonnes foibles à l'imiter. Il fait paſſer ce vice en coûtume, & la coûtume eſt une eſpéce de loi; ce qui rend toutes les perſonnes qui l'établiſſent ou qui l'autoriſent en la pratiquant, coupables de toutes ces mauvaiſes ſuites, & par conſéquent obligées de réparer ce ſcandale par un exemple contraire.

VII.

NOTRE JESUS-CHRIST déclarant à l'égard de la femme pénitente, que *beaucoup de pechez lui ſont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé, & que ceux à qui l'on remet moins, aiment moins*, ſembleroit nous donner lieu de préferer en mérite les pénitens aux innocens, de meſurer même leur charité ſur les pechez qui leur ont été remis, en croyant qu'ils ont eu d'autant plus de charité, que Dieu leur a remis plus de pechez. Mais il eſt bien vrai que plus on aime, plus on obtient pleinement la rémiſſion de ſes pechez. Il eſt encore vrai que le mérite ſuit l'abondance de la charité en ſorte qu'un pecheur qui aime davantage, eſt préferable, au jugement de Dieu, à un innocent qui aime moins, & par conſéquent ſi l'amour d'un pénitent eſt plus grand, c'eſt une preuve que Dieu l'aime davantage: car l'amour de l'homme envers Dieu eſt un effet de l'amour de Dieu envers l'homme, & un plus grand amour de l'homme envers Dieu eſt une preuve certaine d'un plus grand amour de Dieu envers l'homme. Mais ce que l'on ne doit pas conclure de ces paroles de l'Evangile, c'eſt que Dieu faſſe toûjours plus de graces aux coupables qu'aux innocens; ni qu'il leur témoigne plus d'amour.

v. 47.

C'eſt

C'est à la vérité un grand amour de Dieu que de tirer les pecheurs de l'abîme du peché où ils se sont précipitez ; mais c'en est encore un plus grand d'empécher les innocens d'y tomber. Tous les pechez qu'ils n'ont point commis sont autant d'effet de ce grand amour, aussi-bien que toutes les bonnes œuvres qu'ils ont amassées durant le cours de leur vie. Ainsi les innocens n'ont pas moins de sujet d'aimer Dieu, que les pecheurs convertis : & comme dit Saint Augustin, ils doivent croire que Dieu leur a remis tous les pechez qu'ils n'ont point faits ; mais s'ils n'aiment pas Dieu à proportion de ce qu'ils ont reçû de lui, & que les pecheurs le fassent, il est certain que les pecheurs les précéderont dans le royaume de Dieu, & leur seront préferez. Car ce royaume étant le royaume de la charité, & la felicité qu'on y espére consistant dans une abondance de charité, il est certain que qui y aura plus de charité, y sera plus grand, plus élevé, & plus heureux.

VIII.

Mais pendant que cette femme pénitente se purifie de ses pechez par les larmes que son amour lui fait répandre sur les pieds de J. C., & par les bonnes œuvres qu'elle pratique, ce Pharisien se souille & se rend coupable par les jugemens injustes que sa témerité

rité lui fait faire & d'elle & de JESUS-
v.39. CHRIST. Il conclut que JESUS-CHRIST n'eſt pas Prophête, puis qu'il ſouffroit que cette femme touchât ſes pieds; & tant de marques extraordinaires de pénitence que cette femme fait paroître, ne lui font point changer l'impreſſion qu'il avoit d'elle. Elle eſt toûjours pécheresſe dans ſon eſprit, & il ſupoſe ou qu'elle n'eſt point changée, ou que toute changée qu'elle eſt, elle demeure digne de l'averſion des hommes. Voilà proprement l'eſprit du monde. Il eſt prompt à juger en mal, & trés-lent & trés-retenu à juger en bien. Les plus légéres conjonctures ſuffiſent à ce Phariſien pour condammner JESUS-CHRIST, & les plus fortes preuves de converſion ne lui ſuffiſent pas pour juger favorablement de cette femme. La charité fait tout le contraire. Si elle ne juge pas tout à fait ſur des preuves petites & legéres que des perſonnes qui ont été décriées, ſoient effectivement converties, elle ſuſpend au moins les jugemens contraires. Elle eſt bien aiſe d'avoir lieu de ne les pas condamner, & elle ceſſe dés lors de les regarder comme étant dans le deſordre, parce que les preuves, quoi que legéres, ſuffiſent pour douter, & que dans le doute il n'eſt pas permis de condamner ceux dont le crime nous eſt douteux. Au contraire pour renoncer à l'eſtime de quelqu'un elle demande des preuves claires &
dé-

deciſives. Elle ne ſe contente nullement des conjectures incertaines ; & ainſi elle la conſerve tant qu'elle n'a pas d'évidence du contraire.

I X.

Ce Phariſien qui formoit de faux jugemens en particulier, & qui ſe mettoit par ſes jugemens injuſtes beaucoup au deſſous de la femme penitente qu'il condamnoit ſi durement, ne laiſſe pas de bien juger des maximes generales & ſpeculatives. Ce qui lui fit donner cet éloge par JESUS-CHRIST même, qu'il avoit fort bien jugé, *rectè judicaſti.* La verité ne nous devient odieuſe que quand elle choque nos paſſions ; ce qui n'arrive pas ſi ſouvent dans les maximes generales. Et c'eſt auſſi ce qui nous doit faire compter pour peu de choſe une certaine droiture que nous témoignons dans l'éxamen des regles generales du Chriſtianiſme, & même une ſeverité aparente dans les deciſions des cas de conſcience, où nous n'avons point d'interêt. Il ſemble qu'il n'y ait rien de trop fort pour nous : mais tout cela n'empêche pas que quand nous venons aux affaires particulieres, & que nôtre amour propre s'y trouve intereſſé par quelqu'endroit, nous ne prenions les partis les plus foibles & les moins honnêtes, & que nous ne ſoyons *v.* 43.

fort

fort injuſtes & fort deraiſonnables en effet comme l'étoit ce Phariſien. Au lieu de ſe rejoüir de la converſion de cette femme & d'y prendre part par ſa joye, la grace qu'elle a reçûë de Dieu devient le cauſe de ſa ruine par le mépris qu'il en fait. Un cœur charitable profite de tout, des maux du prochain par la compaſſion, de ſes biens par la joye qu'il en reçoit. Un cœur malin & envieux trouve ſa ruine en tout, dans les maux du prochain, parce qu'il s'y plaît. & dans ſes biens, parce qu'il en conçoit du dépit & de l'envie, & qu'il tâche de les diminuer autant qu'il peut.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Collegerunt Pontifices & Phariſæi concilium, &c. *Joan.* 11. 47. 54.

Les Princes des Prêtres & les Phariſiens tinrent Conſeil enſemble contre JESUS, *& dirent: Que faiſons-nous? Cet homme fait pluſieurs miracles.*

I.

C'Eſt un étrange ſpectacle que celui de ce conſeil tenu contre J C. qui nous eſt repreſenté dans l'Evangile de ce jour. Ceux qui le compoſent, ſont les chefs de la Religion Judaïque qui ont à leur tête le Grand Prêtre. On n'y éxamine ni la conduite, ni la doctrine de J. C. On y demeure d'accord de la multitude de ſes miracles. C'eſt même la conviction où l'on eſt de celuiqu'il avoit fait en la perſonne de Lazare, qui y donne lieu. Miracle évident, inouï, & qui dans toutes ces circonſtances étoit au deſ-

ſus

ſus de tous ceux qui avoient été faits par les Prophêtes! Il faloit donc décider d'abord à quel principe on le devoit raporter, à Dieu ou au démon. On ne ſe met pas en peine de tout cela. Les Prêtres, les Scribes, les Phariſiens n'avoient aucuns ſentimens fixes & uniformes touchant J. C. Mais ils étoient fort unis par l'interêt, par l'amour des choſes preſentes, par le deſir de ſe conſerver. Ils convenoient parfairement dans ces points. Leur principe commun étoit de ne hazarder point leur ſureté temporelle pour aucune de ces choſes qui ne ſe voyent point, comme la juſtice, la verité, l'interêt de Dieu, la crainte des maux de l'autre vie dont on les menaçoit. Tout cela n'étant ni viſible, ni preſent, n'étoit d'aucune conſideration à l'égard de gens attachez uniquement aux choſes preſentes & viſibles. Si quelque paſſion humaine eut favoriſé J. C. ils y auroient regardé de plus prés. Car jamais nation ne fut plus violente dans ſes paſſions, ni plus propre à ſe porter aux extremitez, & ils le firent bien voir quelques années aprés avoir ſecoüé le joug des Romains contre tous leurs intérêts. Mais ici leur paſſion n'agiſſoit que contre J. C.

Les miracles de J. C. étoient certains. La malice, l'impoſture, l'entêtement, ne pouvoient les déguiſer. Les Prêtres & les Phariſiens étoient forcez de les reconnoître, de peur de ſe rendre ridicules. *Cet homme* di-

diſoient-ils, *fait pluſieurs miracles.* Or ces miracles étant certains, ils prouvoient invinciblement que la verité, la juſtice, la pieté, & Dieu qui en eſt le protecteur, étoient du côté de JESUS-CHRIST. Ce n'étoient pas là de petits ſujets de craindre. Mais ces ſujets de crainte quelques grands qu'ils fuſſent, n'étoient pas des maux preſens. Car Dieu ne punit pas les crimes des hommes ſur le champ, & ſouvent il ne les punit pas en ce monde. Ils en étoient donc peu touchez. *v.* 48.

Que craignoient-ils donc? Le voici. Les Romains ſçauront que les peuples s'attachent à JESUS-CHRIST. Ils le trouveront mauvais; ils feront paſſer cela pour une revolte; ils viendront, & détruiront la nation des Juifs, & le temple. Quel remede à cela? *Quid facimus.*

II.

Il faloit prendre parti ſur ces diverſes raiſons de craindre. Il y avoit certitude de la verité & de la juſtice de la cauſe de J.C. certitude de la puiſſance de Dieu pour le défendre, ou pour punir ceux qui ſe declareroiẽt contre lui. Les effets de la crainte des Romains étoient incertains. Dieu les pouvoit anéantir ou detourner en mille manieres. Ils n'étoient pas même fort probables. Car que pouvoit-on craindre de l'attachement du peuple à un homme, qui faiſoit ſi bien voir qu'il ne pretendoit rien dans le monde.

&

& que ſon Royaume n'étoit pas de ce monde? Quelle ſera donc la concluſion de cette deliberation? On y avança d'abord ſes petites raiſons humaines: & le Grand Prêtre Caïphe propoſa enſuite ſon ſentiment de cette maniere remarquable: *Vous n'y entendez rien, & vous ne conſiderez pas qu'il vous eſt avantageux qu'un ſeul homme meure pour le peuple, & que toute la nation ne periſſe point.* Il trouve la choſe hors de doute, & il fait reproche aux autres d'y héſiter tant ſoit peu. C'eſt une moquerie, ſelon lui, que de mettre en balance miracles, verité, juſtice, crainte de la colere de Dieu, avec la crainte des Romains quelque incertain que fut l'effet qu'on en aprehendoit. Ce n'eſt pas, ſelon lui, une deliberation de gens ſenſez. Que faut-il donc faire? Il faut que JESUS-CHRIST periſſe pour le ſalut du peuple. Voilà la concluſion. verſ. 49. 50.

Hé quoi! ſi c'eſt un Prophête, un inſtrument choiſi de Dieu, faut-il qu'il periſſe? Si c'eſt le Meſſie attendu par les Juifs, faut-il le faire mourir? La choſe ne vaut-elle pas bien d'être éclaircie à fond? Dieu n'eſt il pas auſſi à craindre que les Romains, & n'y avoit-il pas lieu d'aprehender qu'il ne tirât une ſolemnelle vengeance de la mort d'un juſte dont ils ne pouvoient deſavoüer les miracles? Ce ſont toutes raiſons ſpirituelles & tirées d'évenemens futurs qui dépendoient de la volonté de Dieu inconnuë aux hom-

hommes. Les gens du caractere de Caïphe ne se remuënt pas par-là. Que conclut-il donc? il faut que JESUS-CHRIST meure; Prophête ou non Prophête, Messie ou non Messie, Fils de Dieu ou non Fils de Dieu. On ne craignit point de s'attirer la colere de Dieu. On considera seulement que les Romains pouvoient trouver mauvais que l'on crût en JESUS-CHRIST. Cette raison prévalut tellement sur les esprits, que l'on n'y en considera point d'autre. La decision parut sans replique: tout le monde y consentit. Et ainsi l'arrêt contre JESUS-CHRIST fut donné sans retardement.

II.

Mais quel est le fondement de cette étrange conclusion. C'est uniquement que les Romains étoient des ennemis presens & visibles, capables de leur ôter les biens temporels & visibles dont ils craignoient la privation, & ces maux visibles dont ils étoient menacez, leur parurent tout autrement solides que toutes ces raisons spirituelles qui pouvoient les détourner d'attenter à la vie de JESUS-CHRIST. Quelque peu de proportion qu'il y ait entre Dieu & l'homme, l'homme visible fait pourtant plus d'impression sur l'esprit des gens charnels, que Dieu invisible. Il n'y a personne qui ne condamne cette detestable assemblée, & cette horrible resolution.

Mais

Mais helas; on ne fait pas reflexion que la conduite de la plûpart des hommes a de même pour principe de preferer le preſent au futur, le viſible à l'inviſible; l'on fait tous les jours ce que l'on condamne dans ces Juifs, & l'on ne peche même qu'en le faiſant. Les Juifs ont mépriſé J. C. ſur la terre & revêtu des marques de foibleſſe & de mortalité, & les Chrêtiens le mépriſent immortel & glorieux dans le Ciel & dans la poſſeſſion de ſon Royaume. Les Juifs l'ont mépriſé avant l'accompliſſement des prophêties & avant qu'il eut donné les marques les plus éclarantes de ſa divinité & de ſa puiſſance: & les Chrêtiens le mépriſent lorſque toute la terre eſt remplie de ſa gloire & des marques de ſon pouvoir. Les Juifs l'ont mépriſé ſans lui avoir rien promis, ſans l'avoir jamais reconnu: & les Chrêtiens le mépriſent aprés avoir promis de lui être fidelles en faiſant profeſſion de le reconnoître pour leur Seigneur & pour leur Dieu. Les Juifs l'ont mépriſé lors que ſa doctrine n'étoit preſque reçûë de perſonne, & qu'ils étoient ſoûtenus en la rejettant de l'autorité de toute la terre: les Chrêtiens le mépriſent, lors qu'il faut, en rejettant J. C. rejetter en même tems l'autorité de toute la terre qui l'a reçû.

I V.

Qui conſiderera bien ces differences, n'aura pas de peine à entrer dans ce ſentiment de

de S. Augustin qui paroit d'abord étrange : Il semble, dit ce S. Docteur, que le comble de tous les crimes soit d'avoir crucifié J. C. mais ceux là en commettent un plus grand, qui non seulement ne veulent pas mener une vie Chrêtienne, mais qui haïssent encore les preceptes de la verité pour lesquels le Fils de Dieu a été crucifié : *Videtur consommata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei; sed eorum major est qui nolunt rectè vivere, & oderunt præcepta veritatis, pro quibus crucifixus est Filius Dei.* C'est par cette même raison que les soldats qui crucifierent J. C. & Pilate qui le condamna, sont bien moins coupables que les Pharisiens & les Prêtres qui le livrérent entre leurs mains; parce que la haine de la vérité étoit bien plus forte dans les Juifs que dans ces Romains. Les soldats ne se portérent à outrager J. C. que par une malice ordinaire aux soldats qui aiment à faire du mal. Pilate ne le condamna qu'étant intimidé par les Juifs & par des interêts humains. Mais ni les soldats ni Pilate n'avoient aucune haine particuliere contre J. C. Il n'en étoit pas de même des Prêtres & des Pharisiens. La vie de J. C. étant contraire à leurs œuvres & à leur orgüeil, ils étoient animez contre lui personnellement. Ils le haïssoient. Ils desiroient de l'ôter du monde : & non seulement ils se portoient volontairement à sa mort, mais ils y forçoient

çoient les autres. C'a été là le principal crime des Juifs, & tous ceux qui haïssent plus la verité & la justice qu'eux, sont encore plus coupables qu'eux. V.

Dieu se plaît quelquefois à confondre visiblement la prudence humaine & à faire tomber ceux qui la suivent dans les maux qu'ils apréhendent, par les voyes mêmes qu'ils prennent pour les éviter. Il faut dire les Juifs, que JESUS CHRIST meure, afin que la nation des Juifs & le temple ne soient point détruits par les Romains; & ce sera la mort de JESUS-CHRIST qui fera détruire par les Romains & le temple & toute la nation des Juifs. Daniel l'avoit expressément predit. JESUS CHRIST le predit depuis encore plusparticulierement, & les Juifs s'attirerent la ruïne prédite par ces Prophêtes, par le conseil même qu'ils prennent pour l'éviter. Ce sont des instructions utiles pour faire mépriser la prudence humaine. Mais quand Dieu permettroit qu'elle réüssit, & qu'elle évitât les maux temporels qu'elle aprehende, elle n'en seroit pas moins aveugle, ni moins mépriſable. Qu'est ce que d'éviter un mal passager quand on s'engage par-là en des maux éternels? Qu'est ce que d'échapper des mains des hommes, quand on tombe par là dans celle d'un Dieu tout-puissant & irrité? Aussi Dieu ne permet ces châtimens visibles, comme celui qu'il fit des Juifs, que

que pour nous porter à craindre ſa colere bien plus que celle des hommes, & pour nous faire voir que ſi ſa vengeance eſt ſi terrible dans ce monde même, lors qu'il la veut éxercer d'une maniere viſible, elle le ſera bien autrement en l'autre qui eſt proprement le tems de ſes vengeances contre les méchans. Ils ſont donc toûjours trompez par leur malice, & ils s'attirent toûjours les maux qu'ils prétendent éviter. Car ils ne veulent pas ſeulement éviter un mal particulier, ils veulent éviter d'être malheureux. Or ils s'attirent le ſouverain malheur par tout ce qu'ils font pour l'éviter. Ainſi il eſt vrai de dire d'eux ce que dit l'Ecriture. *Quod timet impius, veniet ſuper eum:* Ce *que craint le méchant, lui arrivera.* *Prov.* 10. 24.

IV.

Dieu laiſſe quelquefois tomber les juſtes dans les maux temporels, & il permet que les méchans les évitent. Il permet même l'un & l'autre aſſez ſouvent, parce que les gens de bien n'ont pas d'ordinaire tant de précaution pour éviter les accidens de la vie que les méchans: & qu'il y a bien des moyens qu'ils ne croyent pas pouvoir employer. Les méchans, au contraire trouvent bonnes toutes les voyes qui les en délivrent. Mais ils ne prennent pas garde que Dieu a une autre voye de délivrer ceux qui ſont à lui & de punir ceux qui n'y ſont pas. S'il ne délivre pas les bons des maux de la

vie presente, il en fait des remedes à leurs maladies spirituelles. Il les preserve par là de maux infiniment plus grands : & enfin il les y soûtient par sa grace, il adoucit ces maux par la patience qu'il leur donne, & il leur y fait trouver leur consolation & même leur joye. Et s'il en delivre les mechans, il permet que cette delivrance soit poureux un surcroît d'aveuglement, qu'ils se fortifient dans le dereglement par le succés apparent de leur malice ; qu'ils pensent moins à s'en relever, qu'ils s'y enfoncent de plus en plus, & que leurs maux en deviennent plus grands & plus irremediables. Voilà ce qu'on gagne en rejettant la verité & la justice par des interêts humains.

VII.

Mais comment est-il possible que des gens qui paroissoient si zelez pour les interêts de Dieu & qui faisoient une si haute profession de donner leur vie pour leur Religion, comme les Phârisiens, ayent pû condamner J. C. en voyant dans ses miracles qu'ils ne pouvoient revoquer en doute, des marques visibles de la protection & de l'aprobation de Dieu ; cela n'est point difficile à comprendre à qui comprendra bien l'état d'une ame que la passion possede. Elle ne juge pas positivement que ce qui est évidemment vrai, soit faux, ce n'est pas là la maniere dont elle s'y prend, mais elle favorise tous les doutes pour peu raisonnables

nables qu'ils ſoient. Si elle n'a pas de ſujets particuliers de douter des veritez qu'elle n'aime pas, elle fait valoir certaines raiſons generales, qui portent à douter de tout. Il y a bien des choſes, dit-elle, qui paroiſſent miraculeuſes, & qui ne le ſont pas. On ſe trompe trés-ſouvent en matiere de miracles. Qui ſait toutes les fins que Dieu peut avoir en les operant par les hommes; Sur ces raiſons generales, elle met le point dont il s'agit au rang des choſes douteuſes; & croyant ainſi avoir droit de le regarder comme n'étant pas ſuffiſamment prouvé, elle s'arrête à ſa prevention, & évitant d'enviſager les raiſons qui lui en pourroient faire voir la fauſſeté, elle s'occupe uniquement de ce qui la favoriſe. Ainſi en augmentant d'une part toutes les raiſons de doute, en ſe cachant toutes les preuves de la verité, en s'apliquant fortement aux lumieres trompeuſes favorables à la fauſſeté, elle vient à bout de rejetter des veritez évidentes par elles mêmes, & de demeurer attachée a des erreurs claires & certaines. C'eſt ainſi qu'ont fait les Phariſiens, c'eſt ainſi que les heretiques agiſſent en preferant des ſectes deſtituées de raiſons ſolides à l'Egliſe Catholique, quelque environnée qu'elle ſoit de preuves & de lumieres. C'eſt enfin de cette maniere que ſe prennent tous les faux partis où l'on ſe porte par le poids des paſſions.

VIII.

Il eſt marqué expreſſément dans l'Evangile que *Caïphe ne dit pas de lui-même qu'il étoit avantageux qu'un ſeul homme mourût pour le peuple, & que toute la nation ne perit pas, mais qu'étant Grand Prêtre cette année-là il prophétiza*; c'eſt à dire, qu'en le diſant, il avoit dans l'eſprit une lumiére de Dieu & une lumiére Prophétique, & cette lumiére entant qu'elle venoit de Dieu ne pouvoit être mauvaiſe. Cependant ce fut ſur cette lumiére que la réſolution de faire mourir J. C. fut priſe: & ce fut là l'uſage que Caïphe en fit, & l'impreſſion qu'elle fit ſur l'eſprit de tous ces Prêtres, & de tous ces Phariſiens. Mais c'eſt qu'il faut bien diſtinguer entre cette lumiére entant qu'elle venoit de Dieu, & entant qu'elle étoit alterée dans l'eſprit de l'homme par les aditions que les paſſions y faiſoient. La lumiére de Dieu lui découvroit ſimplement que la mort de J. C. ſeroit utile aux Juifs, & cette lumiére étoit exactement véritable. Mais elle ne determinoit point la maniére dont elle ſeroit utile. Elle ne marquoit point qu'il fût juſte de procurer la mort à J. C. & de n'avoir aucun égard à ſon innocence & à ſes miracles. C'étoient toutes aditions que Caïphe y faiſoit par la corruption de ſon cœur. Il en concluoit qu'il ſeroit utile que J. C. mourût pour empêcher que les Romains ne détruiſiſſent le temple & la nation. C'eſt

v. 27. & 28.

ce

ce que cette lumiere ne marquoit point.

Il en concluoit qu'il faloit donc le faire mourir, sans examiner s'il avoit ou s'il n'avoit pas merité la mort. Et c'est ce qui n'etoit point compris dans la lumiere de Dieu, & qui étoit une pure adition de la malice de l'homme. Qu'il est aisé à un cœur corrompu d'abuser des veritez les plus certainnes & les plus saintes, en les alterant ainsi par des aditions dont il ne veut pas s'apercevoir! Qu'il est aisé de les rendre les instrumens de ses passions quand on se laisse dominer par elles! Et qu'il est important de demander continuellement à Dieu qu'il ne nous y abandonne pas, de peur que les lumieres même, qu'il nous aura données pour nous éclairer, ne se changent en tenebres qui augmentent nôtre aveuglement.

IX.

Mais que les hommes fassent ce qu'ils voudront en suivant leurs passions, ils peuvent bien se tromper eux-mêmes, mais ils ne peuvent tromper Dieu ni se soustraire à son pouvoir. Dieu preside à l'assemblée des bons pour les éclairer & pour les conduire, & il preside à l'assemblée des méchans pour user de leur malice selon ses desseins. JESUS-CHRIST comme Dieu étoit present dans cette deliberation dans laquelle sa mort fut conclûë; il donna lui-même à Caïphe cette lumiere prophétique dont il fit un si detestable usage. Il laissa

agir les passions des hommes jusqu'à un certain point précis, & il ne permit pas qu'elles allassent plus avant. Que de voyes les Prêtres & les Pharisiens pouvoient prendre pour le perdre! Mais il les éloigna de toutes celles qui ne s'accordoient pas avec ses desseins. Il regla avec un pouvoir souverain toutes les circonstances du sacrifice qu'il vouloit faire pour les hommes. Ceux qui se croyoient maîtres de sa vie, étoient dominez par lui sans qu'ils s'en aperçussent dans toutes leurs poroles & toutes leurs actions. Il étoit maître absolu, lors qu'il paroissoit assujetti aux mechans, & les méchans n'étoient que ses esclaves, lors qu'ils croyoient être les maîtres de tous. N'entreprenons donc point de nous soustraire à l'empire de Dieu, ce qui ne peut avoir d'autre succés que de nous tromper. Employons tous nos soins à connoitre, non ce qu'il permet simplement, mais ce qu'il aprouve & qu'il nous ordonne d'accomplir. Les bons & les méchans ne sçauroient rien faire que ce qu'il veut ou qu'il permet: mais il n'y a que les bons qui éxecutent ce qu'il veut & ordonne comme juste. Il n'y a qu'eux à
Rom. 12. 2. qui Dieu revele quelle est sa volonté, que l'Apôtre appelle, *bonne, agreable, & parfaite*, parce qu'elle ne nous porte qu'à ce qui est bon, ce qui est agreable à ses yeux, & ce qui est parfait. C'est ce que nous devons chercher toute nôtre vie.

SUR

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Cogitaverunt Principes Sacerdotum, ut & Lazarum interficerent.
Joan. 12. 10. 36.

Les Princes des Prêtres délibérérent auſſi de faire mourir Lazare.

I.

UN des plus étranges effets de paſſion qui ait peut-être jamais été, eſt le deſſein que formérent les Princes des Prêtres de tuer Lazare, aprés que JESUS-CHRIST l'eut reſſuſſité. Ils ne s'y portérẽt point dans la créance que ſa réſurrection fût feinte. Ils étoient aſſurez de la vérité par trop de témoins, auſquels ils ne ſçavoient que répondre. Ils étoient même forcez d'avoüer que JeſusChriſt faiſoit des miracles. *Hic homo multa ſigna facit.* Que prétendoient ils donc faire en tuant Lazare? Il y a bien de l'apparence qu'ils n'avoient aucune vûë diſtincte, ſinon d'aneantir une

agir les passions des hommes jusqu'à un certain point précis, & il ne permit pas qu'elles allassent plus avant. Que de voyes les Prêtres & les Pharisiens pouvoient prendre pour le perdre! Mais il les éloigna de toutes celles qui ne s'accordoient pas avec ses desseins. Il regla avec un pouvoir souverain toutes les circonstances du sacrifice qu'il vouloit faire pour les hommes. Ceux qui se croyoient maîtres de sa vie, étoient dominez par lui sans qu'ils s'en aperçussent dans toutes leurs poroles & toutes leurs actions. Il étoit maître absolu, lors qu'il paroissoit assujetti aux mechans, & les méchans n'étoient que ses esclaves, lors qu'ils croyoient être les maîtres de tous. N'entreprenons donc point de nous soustraire à l'empire de Dieu, ce qui ne peut avoir d'autre succés que de nous tromper. Employons tous nos soins à connoitre, non ce qu'il permet simplement, mais ce qu'il aprouve & qu'il nous ordonne d'accomplir. Les bons & les méchans ne sçauroient rien faire que ce qu'il veut ou qu'il permet: mais il n'y a que les bons qui éxecutent ce qu'il veut & ordonne comme juste. Il n'y a qu'eux à
Rom. 12. 2. qui Dieu revele quelle est sa volonté, que l'Apôtre appelle, *bonne, agreable, & parfaite*, parce qu'elle ne nous porte qu'à ce qui est bon, ce qui est agreable à ses yeux, & ce qui est parfait. C'est ce que nous devons chercher toute nôtre vie.

SUR

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Cogitaverunt Principes Sacerdotum, ut & Lazarum interficerent. *Joan.* 12. 10. 36.

Les Princes des Prêtres délibérérent auſſi de faire mourir Lazare.

I.

UN des plus étranges effets de paſſion qui ait peut-être jamais été, eſt le deſſein que formérent les Princes des Prêtres de tuer Lazare, aprés que JESUS-CHRIST l'eut reſſuſſité. Ils ne s'y portérẽt point dans la créance que ſa réſurrection fût feinte. Ils étoient aſſurez de la vérité par trop de témoins, auſquels ils ne ſçavoient que répondre. Ils étoient même forcez d'avoüer que JeſusChriſt faiſoit des miracles. *Hic homo multa ſina facit.* Que prétendoient ils donc faire en tuant Lazare? Il y a bien de l'apparence qu'ils n'avoient aucune vûë diſtincte, ſinon d'aneantir une

œuvre de Jesus-Christ qui leur déplaisoit. Il faloit pour cela faire des suppositions insensées, que Dieu ne pouvoit les empêcher de tuer Lazare : qu'il ne le pouvoit ressusciter qu'une fois, ou qu'il favoriseroit leur mauvaise intention. Il est clair qu'il y a de la folie dans toutes ces pensées : aussi ne s'y arrêtent-ils pas, peut-être, distinctement. Ils étoient uniquement occupez de cet objet que la vie de Lazare ressuscité par Jesus Christ relevant Jesus Christ étoit contraire à leurs desseins. La passion, quand elle est excessive, ne raisonne plus. Elle tend à son but par toutes sortes de voyes. Si Jesus-Christ a ressuscité Lazare, ou il est Dieu lui-même, ou Dieu lui communique sa puissance. C'est donc une impieté de s'opposer à lui & de vouloir détruire ce qu'il a fait. C'est ce que la raison dicte. Mais la passion prend un autre tour, & en tire une autre conclusion. Elle faisoit dire aux Pharisiens : Jesus-Christ est contraire à nos œuvres, à nôtre réputation, à nos intérêts. Il faut donc qu'il meure. Lazare lui attire de la réputation : il faut donc le perdre aussi ; en arrive ce qui poura. Leur passion n'alloit pas plus avant, & ne vouloit pas écouter d'autres raisons, parce qu'elle ne pouvoit souffrir que celles qui la secondoient.

II.

Des Gentils favorables à la Religion des Juifs

Juifs, & qui étoient venus à Jerusalem pour y faire leurs prieres & pour y adorer le vrai Dieu, ayant prié Philippe de leur faire voir, JESUS-CHRIST en prit sujet de marquer à ses Apôtres que le tems étoit vénu que sa gloire devoit être manifestée parmi les Gentils, & que sa mort en seroit le moyen. C'est ce qui est signifié par ces paroles, *L'heure est venuë que le fils de l'homme doit être glorifié*; c'est à dire, que sa gloire doit éclater parmi les Gentils. En prédisant ainsi sa gloire, il avoit dans l'esprit le principal moyen de cette gloire qui étoit sa mort, comme il paroît par le discours qu'il fait ensuite qui se raporte uniquemẽt à cette mort, par laquelle il enseigne à ses disciples qu'il opéreroit la conversion des peuples: *Si le grain de froment jetté en terre, ne meurt, il demeure seul, mais s'il meurt, il aporte beaucoup de fruit*. Il est bien permis de desirer la gloire que Dieu nous a destinée: mais nous devõs toûjours enfermer dans ce desir les moyens par lesquels Dieu a dessein de nous y conduire: & ces moyens sont les souffrances & la mort même. Jesus-CHRIST l'a demandée distinctement à son Pére par ces paroles: *Mon Pére, l'heure est venuë, glorifiez vôtre Fils, afin que vôtre Fils vous glorifie*. Il suffit aux Chrêtiens qui ne la connoissent pas de demander à Dieu en général qu'il nous conduise par la voye des souffrances qu'il nous a destinées. Mais si-

v. 23. v. 23. v. 24. *Joan.* 17. v. 1.

tôt que la volonté de Dieu leu eſt manifeſtée par les néceſſitez où il les met, ils doivent aprouver & recevoir avec actions de graces cette meſure de ſouffrances qu'il leur deſtine comme la voye de leur ſalut; & ils ne ſçauroient ſéparer le deſir & la demande de la gloire, du deſir & de la demande de ſes ſouffrances.

III.

JESUS-CHRIST a demandé à ſon Pére qu'il le glorifiât : mais c'eſt afin de le glorifier lui-même, & de faire ſervir ſa propre gloire à celle de ſon pére : *Clarifica Filium tuum, ut & Filius tuus clarificet te.* *Joan. 17. v. 1.* C'eſt ainſi que la charité nous faiſant deſirer la gloire du Ciel & la ſouveraine beatitude, n'en eſt pas moins pure, ni moins deſintéreſſée, parce qu'elle regarde cette beatitude comme un moyen de glorifier Dieu plus parfaitement; & elle la raporte ainſi toute entiére à Dieu. L'amour de Dieu fait deſirer d'arriver à la fin de l'élection divine, qui eſt de ſervir à jamais à la loüange de la miſéricorde de Dieu; & c'eſt ce qu'on ne ſçauroit faire que par la poſſeſſion du ſouverain bien, c'eſt à dire, par la connoiſſance & par l'amour de Dieu. Car on ne ſçauroit glorifier ce qu'on ne connoît point & ce qu'on n'aime point, & l'on le glorifie d'autant mieux qu'on le connoît & qu'on l'aime plus parfaitement.

IV.

IV.

Ce que JESUS-CHRIST dit à ses Apôtres, que le *grain de froment ne porte point fruits lors qu'il n'est pas mort, mais qu'il en porte beaucoup quand il est mort*, se vérifia clairement par le succés prodigieux de la prédication des Apôtres aprés la mort de JESUS-CHRIST; au lieu qu'il n'avoit converti que trés-peu de personnes avant sa mort, & encore d'une maniére fort imparfaite. C'est qu'il vouloit montrer que sa mort est le vrai principe de la conversion des pecheurs; que c'est d'elle que découlent tous les bons mouvemens qui font quiter le peché; que c'est par elle qu'on en obtient la rémission: que c'est en elle que les pecheurs doivent mettre toute leur confiance. Or comme la foi de la mort de JESUS-CHRIST ne pouvoit être fort commune avant qu'elle fût effectivement arrivée, les conversions en ce tems-là étoient rares par nécessité, & elles ne cessérent de l'être que lors que cette foi devint commune, & que l'on crut distinctement la mort du Médiateur.

V.

JESUS-CHRIST a voulu que sa mort fût le principe de la vie des ames, afin de leur faire entẽdre que la vie qu'il leur donnoit en ce monde ici étoit une vie de mort

& devoit se terminer à la mort. Car comme JESUS-CHRIST en mourant s'est dépoüillé de la vie d'Adam, il veut aussi que la vie à laquelle il ressuscite les Chrêtiens, soit une renonciation continuelle à toutes les inclinations de la nature corrompuë. On n'est point vivant de la vie nouvelle que par une mort continuelle à la vie d'Adam. Il faut que la vie d'un Chrêtien tienne de son origine; & qu'ayant pour principe la mort de JESUS-CHRIST, elle porte en toutes choses les caractéres de cette mort & qu'elle l'annonce non seulement dans la réception des sacrez mystéres, comme Saint Paul nous l'ordonne, mais par toutes les actions dont elle est le principe. Tout doit être marqué à ce coin & porter l'image de JESUS-CHRIST mort à la vie d'Adam. Et c'est ce que JESUS-CHRIST nous marque expressément dans cet Evangile même. *Celui*, dit il, *qui aime sa vie, la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle.* C'est à dire, que celui qui s'aime pour le monde & qui cherche à y mener une vie sensible se perdra lui-même, & qu'afin de se conserver pour l'éternité il faut mourir à toutes les satisfactions humaines & à tous les objets de la vie d'Adam.

1. *Cor.* 11. 26. *selon le G.*

v. 25.

V I.

Quoi que les ministres de JESUS-CHRIST n'ayent pas la même nécessité de mourir que

que lui pour profiter aux autres, puis que c'eſt au contraire durant leur vie qu'ils travaillent à la converſion des peuples : il veut néanmoins que ce qu'il dit de lui-même, que ſi le grain de froment ne meurt aprés qu'on l'a jetté en terre, il demeure ſeul, mais que quand il eſt mort, il porte beaucoup de fruit, ſe trouve vrai en eux en pluſieurs manieres.

Premierement cela eſt vrai à la lettre à l'égard de pluſieurs, en l'entendant de leur mort naturelle. Car il y en a beaucoup à qui il ne permet point de voir le fruit de leurs travaux. Il fait ſemer par les uns & recuëillir par les autres, afin de les tenir tous dans l'humilité, & que perſonne ne s'attribuë les fruits qu'il plaît à Dieu de produire par leur miniſtére. Ainſi, pour voir le fruit de leurs travaux, il faut qu'ils meurent comme JESUS-CHRIST.

Mais cela eſt vrai de tous, en l'entendant de la mort ſpirituelle à la vie des ſens & de la concupiſcence: car un miniſtre de JESUS-CHRIST fait toûjours peu de fruit s'il n'eſt effectivement mort au monde, & ſi l'on ne peut dire de lui ce que Saint Paul dit de lui-même, *qu'il étoit crucifié au monde, & le monde à lui : Mihi mundus crucifixus eſt, & ego mundo.* Gal. 6. 14.

La raiſon principale pourquoi il y a ſi peu de Prédicateurs dont la parole ſoit efficace, c'eſt qu'ils ſont trop vivans, que leurs paſſions

sions se font trop paroître, & qu'ils aiment trop ce qui regarde la vie presente. Ainsi au lieu de s'exercer à l'éloquence des paroles & de tâcher d'aquerir les autres talens nécessaires à des orateurs, pour rendre leurs prédications efficaces, ils devroient s'exercer à la mortification de leurs passions, & à devenir des grains qui meurent & qui germent dans la terre. Cela vaudroit sans doute bien mieux pour les disposer à leur ministere, que tous les talens humains qu'ils cultivent avec tant de soin.

VII.

JESUS-CHRIST aprés avoir marqué à ses Apôtres les avantages de sa mort, ne laisse pas de leur témoigner que *son ame en*
v. 27. *est troublée: Et nunc anima mea turbata est.* Il est difficile de comprendre comment ce trouble a pû s'élever dans l'ame de JESUS-CHRIST. Car étant certain que les plus forts mouvemens de l'ame étouffent les moindres, on ne voit pas comment l'ame de JESUS-CHRIST étant toute pénétrée, d'un amour sans mesure pour la volonté de Dieu & pour le salut des hommes, a pû être troublée de l'aproche de cette heure dans laquelle il devoit accomplir le principal de ses desirs, qui étoit d'éxécuter l'ordre de son Pére en rachetant les hommes. Si la mesure de charité que Dieu ver-

Cair

ſoit dans l'ame des Martyrs, leur faiſoit trouverde la joye dans les ſouffrances, combien la charité ſans bornes que l'Eſprit de Dieu répandoit dans l'ame de JESUS CHRIST étoit-elle plus capable de produire cet effet? Il faut donc dire que ce trouble n'étoit point l'effet de la ſeule idée de la mort, mais qu'il étoit produit par la volonté de JESUS-CHRIST. C'eſt elle qui ſuſpendoit l'effet de la joye qu'il reſſentoit au fond du cœur par l'amour immenſe qu'il avoit pour la volonté de ſon Pere & pour la redemption des hommes. C'eſt elle qui empêchoit cette joye de ſe répandre ſur la partie ſenſible de l'ame, & qui faiſoit en ſorte qu'elle fût frapée fortement de l'idée des ſouffrances juſques à en être troublée. Ce trouble même faiſoit partie de ce qu'il devoit ſouffrir. Il eût moins ſouffert, s'il n'eût pas été troublé, comme l'effuſion de cette joye qui étouffoit tous les ſentimens de trouble dans les Martirs diminuoit beaucoup leurs ſouffrances. Or JESUS-CHRIST ne vouloit diminuer en rien les ſiennes. Il vouloit boire ſon calice tout entier, & n'en perdre pas la moindre goute. Les hommes auroient pû penſer qu'il s'étoit ſervi de la force qu'il avoit comme Dieu, pour étouffer en lui le ſentiment des maux qu'il a ſoufferts. Il a donc voulu au contraire ne ſe ſervir de la force qu'il avoit comme Dieu que pour empêcher que ſes ſouffrances ne

fuſ-

fuſſent diminuées par le joye qu'il avoit d'éxécuter l'ordre de ſon Pére: & c'eſt là la véritable cauſe de ce trouble.

VIII.

Mais comme c'étoit lui-même qui excitoit ce trouble, & qu'il n'auroit pû s'élever en lui ſans ſa volonté, il n'y a que lui qui en ſçache la meſure. Les trobles des hommes ſont bornez par la foibleſſe de leur eſprit & l'obſcurité de leurs connoiſſances. Ainſi les effets n'en ſçauroient être grands, parce que la cauſe en eſt toûjours petite & foible Mais le trouble de Jeſus-Chriſt étant l'effet de ſa puiſſance qui eſt infinie, & du deſir qu'il avoit de ſouffrir, il y a lieu de juger que ça été un des grands maux de ſa paſſion: & c'eſt ce qu'il nous a voulu faire connoître en permettant que ce trouble fût marqué par un ſigne auſſi extraordinaire que celui de cette ſueur de ſang qu'il produiſit dans le jardin des olives où il voulut le reſſentir pleinement.

IX.

Jeſus Chriſt finit les inſtructions qu'il donne aux Juifs dans cet Evangile, par cet
v. 45. avis important: *Marchez pendant que vous avez la lumiere, de peur que les tenebres ne vous ſurprennent.* Le moyen ordinaire de con-

conſerver & d'augmenter les lumiéres & les graces de Dieu, n'eſt pas d'en parler, d'en écrire, d'en faire le ſujet de ſes ſpéculations. C'eſt de marcher & de vivre ſelon ces lumiéres & ces graces, & de les reduire ainſi en pratique. Au contraire la voye ordinaire de les perdre & de les anéantir, eſt de négliger de les pratiquer. Il y a bien des gens qui demandent avec empreſſement ce qu'il faut faire pour avancer dans la vertu, & qui croyent n'avoir jamais aſſez d'avis & de méthodes pour cela, comme ſi cet avancement & ce progrés dépendoit d'un certain ſecret & d'une certaine méthode. Mais voici une méthode que l'on peut apeller Evangélique, & qui nous eſt propoſée par Jeſus-Chriſt même. Pour avancer dans la pieté, pour empêcher que les tenebres ne nous ſurprennent, il ne faut que conſiderer ce que Dieu nous a fait connoître de ſes veritez, & les reduire en pratique. Cet uſage des veritez que nous connoiſſons, nous en découvrira d'autres que nous ne connoiſſons pas encore. Nos lumiéres s'augmenteront par la pratique des vertus, & ces lumiéres diſſipant les ténébres, empêcheront ainſi que nous n'en ſoyons ſurpris: *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant,* *v.* 35.

SUR

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DES RAMEAUX.

Hoc sentite in vobis quod & in CHRISTO-JESU. *Phil.* 2. 5. 11.

Soyez dans la même disposition & les mêmes sentimens où a été JESUS-CHRIST.

I.

IL y a quantité de paroles & de maximes de l'Ecriture qui comprennent en abregé toutes les veritez de la morale Chrêtienne, ou qui nous donnent des ouvertures pour les découvrir, mais je ne croi pas qu'il y en ait de plus féconde que celle-ci : *Soyez dans la même disposition & les mêmes sentimens où a été* JESUS CHRIST. Car pour reconnoître ce qu'il faut faire dans toutes les rencontres de la vie, nous n'aurions qu'à examiner quels sentimens auroit eu J. C. sur la chose dont il s'agit. La verité qui ne nous paroît pas toûjours en elle-même & par raport à nôtre disposition, nous paroîtroit beaucoup plus facilement à la faveur de

de celle de J. C. Elle nous marque nos devoirs & nos obligations ; parce que nous n'avons pas une autre regle que lui. Il se regloit en tant qu'homme par la verité, & nous le devons faire auſſi. Ses diſpoſitions ſont nôtre regle par elles-mêmes, parce que nous nous y devons conformer. Car ſelon S. *Paul*, *quiconque n'a point l'eſprit de* J. C. *n'eſt point à lui* : *Si quis ſpiritum Chriſti non habet; hic non eſt ejus.* Or il eſt bien clair que qui n'a point les diſpoſitions de J. C. n'a point ſon eſprit. Ainſi l'examen des ſentimens de J. C. ſur chaque choſe nous peut inſtruire en même tems de ce qu'il faut faire, & nous apprendre ſi nous avons lieu de croire que nous lui appartenons. Et cette pratique eſt d'autant plus utile qu'elle renouvelle dans nous le ſouvenir de J. C. qu'elle nous donne lieu de recourir à lui & qu'elle ne nous montre pas ſeulement ce que nous devons faire, mais qu'elle nous découvre encore de qui nous en pouvons obtenir la grace. *Rom.* 8. 9.

II.

Ce n'eſt pas une marque certaine qu'on n'eſt pas à J. C. de trouver en ſoi quantité de ſentimens contraires à ceux qu'il a eu : car il eſt bien certain que la concupiſcence qui vit toûjours en nous juſqu'à la mort, ne ceſſera jamais d'y exciter des deſirs contraires à ceux de l'eſprit : mais c'eſt ſe laiſſer dominer par ſes ſentimens cor-

rom-

rompus, de n'avoir pas deſſein de les combattre, & de les détruire en ſoi. C'eſt de les aprouver, de les ſuivre, & de mepriſer ceux qui ne les ſuivent pas. Car ce n'eſt pas un conſeil que celui de tendre à former en nous les ſentimens de J. C & de condamner tous ceux qui y ſont oppoſez: c'eſt un precepte ſans l'obſervation duquel nous ne ſçaurions appartenir à J. C. Cette condamnation de tous ces mauvais ſentimens nous rend conformes aux diſpoſitions de J. C. puiſque c'eſt une marque de ces diſpoſitions. Et quoi qu'il nous échape des fautes qui y ſont contraires, pourvû qu'elles ne ſoient que venielles, elle ne nous donne lieu que de dire avec l'Apôtre: *Je conſens à la loi* & reconnois *qu'elle eſt bonne* ou *je ſuis ſoûmis à la loi de Dieu ſelon l'eſprit*: CONSENTIO *legi quoniam bona eſt*: ou *mente ſervio legi Dei*. Mais il n'y a point de conformité dans ceux qui ne condamnent point ces mauvais ſentimens & qui n'ont aucun deſir d'en être delivrez.

Rom. 7. 16. & 25.

III.

L'Apôtre ne ſe contente pas de nous exhorter en general à être dans les mêmes ſentimens que J. C. Il nous propoſe même en particulier la diſpoſition de J. C. qui paroit la plus éloignée de pouvoir être ſuivie & imitée par les hommes. *Soyez*, dit-il, *dans les mêmes ſentimens & les mêmes diſpoſitions où a été* J. C. *qui ayant la forme & la*

verſ. 5. & 6.

la nature de Dieu, s'eſt anéanti lui même en prenant la forme & la nature de ſerviteur, en ſe rendant ſemblable aux hommes, &c. Car comment, dira-t-on, l'homme peut il imiter cet anéantiſſement, puiſque toute l'humiliation des hommes ne va qu'à reconnoître l'état trés effectif de baſſeſſe où ils ſont réduits, à vouloir bien être traitez ſelon cet état. Qu'ils faſſent ce qu'ils voudront, ils ne ſauroient ſe rabaiſſer plus qu'ils ne meritent. Ils ne ſçauroient renoncer à aucune grandeur, puis qu'ils n'en ont plus. Il eſt vrai qu'il faut reconnoître cette difference entre l'humilité de J. C. & celle des hommes. Mais il n'en eſt pas moins vrai que cette humilité inimitable à l'homme le met dans une obligation indiſpenſable de s'humilier en la maniere qu'il le peut. Si J. C. s'eſt humilié en Dieu, il faut que l'homme s'humilie en homme; qu'il renonce aux petites élevations & aux petits avantages dont il eſt capable, puiſque J. C. s'eſt aneanti dans les avantages divins qui lui apartenoient ſelon ſa nature divine. Il faut, dit S. Auguſtin, que „ l'homme rougiſſe d'être ſuperbe, puis „ que Dieu s'eſt rendu humble pour lui: „ *Erubeſcat homo eſſe ſuperbus, propter* „ *quem factus eſt humilis Deus.* Car l'hom- „ me ſans doute eſt d'autant plus obligé de renoncer à la fauſſe grandeur que ſon orgüeil lui attribuë, que Dieu s'eſt dépoüillé *In Pſ.* 18.

pour

pour lui des veritables grandeurs qui lui appartenoient legitimement.

I V.

Outre cet anéantissement de J. C. entant que Dieu, qui ne sçauroit convenir proprement à aucune creature, il nous donne de plus, entant qu'homme, des exemples de la plus parfaite humilité qui puisse être pratiquée par les hommes. Cette humilité consiste à avoir tellement regardé la gloire de Dieu en toutes choses, qu'il n'y a jamais mêlé aucune recherche humaine, ni aucune complaisance dans sa propre excellence; comme il est aisé de le remarquer en toute sa vie. C'est ce qui fait qu'il se rend lui-même ce témoignage qu'*il ne cherche point sa gloire*: *Ego autem non quæro gloriam meam*; & que son Apôtre declare que J. C. *n'a jamais eu aucune vûë de sa propre satisfaction*: CHRISTUS *non sibi placuit*. Il nous dit encore dans son Evangile, qu'*il n'est point venu au monde pour faire sa volonté, mais celle de son Pere*. Et quoi qu'il ait été élevé par son Pere selon son humanité à une gloire ineffable, il rapporte néanmoins toralement cette gloire à l'honneur de Dieu. C'est pourquoi l'Apôtre témoigne qu'à la fin de tous les tems & au commencement du regne de l'éternité *il remettra son Royaume à Dieu son Pere*: *cum tradiderit regnum Deo & Patri*, *& qu'aprés que toutes*

Joan. 8. 30.

Rom. 15. 3.

Joan 6. 28.

1. Cor. 15. 24.

toutes choſes auront été aſſujetties au Fils, alors le Fils ſera lui même aſſujetti à celui qui lui a aſſujetti toutes choſes: Tunc & *ipſe Filius ſubjectus erit ei, qui ſubjecit ſibi omnia, ut ſit Deus omnibus.* L'ordre naturel eſt que Dieu regne ſur toutes choſes. J. C. bien loin de troubler cet ordre, eſt venu pour le rétablir en rapportant toutes choſes à Dieu. Or ce raport de toutes choſes à Dieu qui paroit excellemment dans J. C. renferme la parfaite humilité & la deſtruction totale de l'orgüeil. Car l'orgüeil n'eſt autre choſe qu'un vol que l'on fait à Dieu d'une partie de ſa gloire; & il eſt clair que celui qui lui raporte tout, ne lui vole rien, & par conſéquent qu'il eſt parfaitement humble.

V.

On ne conſidere gueres parmi les hommes d'autre orgüeil que celui qui conſiſte à s'attribuer des qualitez que l'on n'a pas: mais le fond de ce vice eſt de ſe plaire en ſoi même, & de s'élever pour les qualitez que l'on croit avoir, ſoit qu'on les ait, ſoit qu'on ne les ait pas. C'eſt une ſotte vanité ſi l'on s'imagine les avoir lors qu'on en eſt dépourvû. Mais c'eſt toûjours orgüeil de s'y plaire & de s'en élever quand on les auroit, de vouloir que les hommes nous en loüent & nous en eſtiment,

ment, & d'avoir de la complaisance dans ces loüanges & dans cette estime. Il y a toûjours en cela non seulement de l'erreur & de l'ignorance, mais de l'injustice & du larcin. Quiconque a de la complaisance dans sa propre excellence, en derobe à Dieu la loüange & la gloire. Il oublie qu'elle ne vient pas de lui, mais de Dieu, & qu'il est obligé de la lui rendre & de la lui rapporter toute entiere. Enfin il ne voit pas qu'il est beaucoup plus rabaissé par cette enflure interieure qu'il en conçoit, qu'il n'est relevé par ces talens & ces qualitez dont il se glorifie. Il est meilleur, si l'on veut, d'avoir certaines qualitez humaines, & certains talens; que de ne les avoir point: mais il vaut mieux de beaucoup d'en être privé, que d'en faire un sujet d'élevation & d'orgüeil. Ainsi la plûpart des talens rabaissent en effet ceux qui les ont, & les rendent plus vains & plus orgueilleux.

Or comme il n'est pas permis de s'élever & de se plaire dans ses propres talens, il n'est pas permis aussi de contribuer à produire cette mauvaise complaisance dans les autres. Si l'on demande donc à un homme de bien pourquoi il fait difficulté de loüer les Grands du monde, lors même qu'ils paroissent loüables, il peut répondre en un mot, que ce qui l'empêche d'imiter ceux qui les accablent

lent de loüanges, c'eſt qu'il les aime, & que les aimant il ne croit pas qu'il lui ſoit permis de leur nuire & de les empoiſonner comme on fait par ces loüanges. Il faut donc voir avec plaiſir les bonnes qualitez des Grands ; il faut en rendre un témoignage équitable en leur abſence : mais il eſt dangereux d'en parler devant eux d'une maniere qui leur puiſſe ſervir de tentation, parce qu'il n'eſt pas permis de leur nuire & qu'on eſt obligé de les aimer.

V I.

Il n'eſt pas beſoin de prouver que J. C. a renoncé à toutes les choſes qui ſervent d'ordinaire de fondement à l'orgüeil des hommes, comme les richeſſes, la pompe, la puiſſance, la magnificence, la faveur des Grands, les talens humains : mais il n'eſt pas aiſé d'abord de comprendre que ce ſoit par humilité qu'il s'en ſoit privé. Car ſa lumiere lui faiſoit voir tellement le néant & le vuide de toutes ces choſes, qu'il les auroit pû poſſeder ſans aucun danger. Comme il n'étoit pas moins temperant en ſe trouvant à des feſtins par des motifs de charité, il n'en auroit pas été moins humble en poſſedant tous les objets de la vanité des hommes, parce qu'il n'en auroit pas moins connu le neant, & qu'il n'y auroit eu aucune complaiſance. Pourquoi donc a-t-il voulu s'en priver ? C'eſt par des rai-

ſons dignes de ſa charité. Il pouvoit à la verité être parfaitement humble en poſſedant tous les avantages humains : mais il n'auroit pas inſtruit les hommes par ſon exemple, qu'il leur eſt meilleur d'en être privez que de les poſſeder. Les maximes de verité qu'il auroit pû leur propoſer ſur ce point, n'auroient pas été accompagnées de la pratique. Or les hommes ſont ſi groſſiers, qu'ils ſont peu touchez des inſtructions qui ne conſiſtent qu'en paroles. Afin donc de les detromper de la fauſſe idée qu'ils avoient de toutes ces qualitez humaines, & pour leur aprendre efficacement que leur bien conſiſtoit à s'en priver, il devoit marquer ce jugement auſſi-bien par ces actions que par ces paroles : & pour les obliger à ne pas mepriſer ceux qui ſeroient privez de ces biens humains, *il* faloit qu'ils fuſſent obligez à honorer ces privations dans la perſonne de la Sageſſe éternelle. On élude plus facilement ce qui n'eſt marqué que par les paroles, mais on n'élude pas de même des exemples vivans tels que J. C. nous a donnez de ſes ſentimens. On ne ſçauroit nier en voyant J. C. privez de tous les biens du monde par un effet de ſa volonté & de ſon choix, que cette privation ne ſoit preferable à la poſſeſſion de toutes ces choſes. C'eſt la premiere raiſon, qui a porté J. C. à embraſſer cette privation en qualité de docteur de l'humilité. VII.

VII.

Un autre motif que J. C. a eu de ſe priver de toutes les grandeurs du monde, a été l'interêt de la gloire & de l'honneur de ſon Pere. Car comme la paſſion que les hommes avoient pour l'élevation les a portez à ſe faire des idoles de tous les objets de leur orgueil, J. C. a jugé avec raiſon que le zele de l'honneur de ſon Pere l'obligeoit à ſe priver de toutes ces idoles profanes dont les hommes s'étoient ſervis à deshonorer Dieu. Ainſi pour leur inſpirer le même mouvement de zele, il leur en a voulu montrer l'exemple dans ſa perſonne. Le mauvais uſage que les hommes font de toutes les grandeurs humaines, ſuffit donc à un Chrêtien pour s'en éloigner, à l'exemple de J. C afin de temoigner par là qu'il deteſte cet uſage criminel, & qu'il n'y veut point avoir de part.

Cette raiſon nous en decouvre une autre qui obligeoit encore J. C. à ſe priver de toutes les choſes qui ſervent de nourriture à l'orgueil des hommes. C'eſt que toutes ces choſes ſont devenuës à l'homme de grandes tentations. Le peché a imprimé dans ſon cœur un tel penchant à l'orgueil, qu'il eſt trés-difficile de s'en garentir autrement que par la privation de ce qui l'excite.

cite. Ainſi cette privation eſt devenuë par là le grand remede de ſa principale playe; & comme J. C. eſt venu dans le monde pour l'en guerir, il étoit obligé en qualité de medecin de lui en montrer l'exemple. Il n'en avoit pas beſoin pour lui-même; mais l'homme en avoit beſoin; & pour l'empêcher d'en avoir horreur, il a voulu prendre lui-même ce remede, afin que l'homme ne fiſt pas difficulté de le prendre dans le beſoin preſſant qu'il en a.

VIII.

Mais outre ces raiſons qui ont porté J.C. à renoncer à tous les objets de l'orgueil des hommes, il y a encore été obligé par la principale de ſes qualitez, qui eſt celle de Mediateur entre Dieu & les hommes. Car cette qualité ne conſiſtoit pas ſeulement à reconcilier l'homme avec Dieu, en lui obtenant un pardon gratuit de ſes pechez: elle conſiſtoit à ſatisfaire à la juſtice de Dieu & à prendre ſur ſoi les peines qui étoient deſtinées à l'homme & qu'il devoit ſouffrir ſelon les regles de cette juſtice. Comme donc le capital des pechez de l'homme étoit l'orgueil, J. C. en qualité de reparateur de ce peché, a voulu porter la peine dûë à l'orgueil de l'homme. Or il n'y en a point de plus convenable que l'humiliation. L'outrage fait à Dieu par l'élevation injuſte de l'homme pecheur de-

devoit être reparé par la profonde humiliation du Fils de Dieu. Et comme tous les crimes des hommes portoient le caractere de leur orgueil, toutes les actions de J. C. homme ont dû porter les caracteres de ſon humilité, & c'eſt auſſi ce qu'il a parfaitement accompli & qui paroît dans toutes les actions de ſa vie.

IX.

L'Apôtre nous le marque clairement par ces paroles qu'il ajoûte: *Que* J. C. *s'eſt rabaiſſé lui-même en obeïſſant à ſon Pere juſqu'à la mort, & la mort de la croix*: HUMILIAVIT *ſemetipſum, factus obediens uſque ad mortem, mortem autem crucis.* v. 8.

Le grand orgueil de l'homme a été de s'être voulu rendre indépendant de Dieu & de s'être ſouſtrait à ſon obéïſſance pour chercher ſa gloire & ſon bonheur dans ſoi-même. La grande humilité de J. C. eſt de n'avoir jamais eu en vûë que d'obeïr à ſon Pere, & de faire non ſa volonté, mais celle de ſon Pere. Cette obéïſſance n'a eu pour terme que la mort, & la mort de la croix, parce que c'eſt le terme de la vie de J. C.: mais elle a commencé dés le premier moment de ſon être. Car pour rendre ſes humiliations plus parfaites il ne s'en eſt pas reſervé le choix, & il a voulu qu'elles fuſſent toutes conſacrées par

l'obéïſſance ; parce que comme il n'y a rien de plus grand dans l'homme que ſa volonté, par laquelle il commande à toutes choſes, la principale humiliation de l'homme conſiſte dans le depoüillement de ſa propre volonté. C'eſt là l'humiliation que J. C. a pratiquée depuis le premier moment de ſa vie juſqu'à ſa mort. Ainſi ſon humiliation a été continuelle, parce que ſon obéïſſance a été ſans interruption.

Mais puis que c'eſt-là l'humiliation que J. C. a pratiquée : il s'enſuit que c'eſt auſſi celle qui nous eſt principalement propoſée à imiter. JESUS-CHRIST s'eſt humilié comme chargé des pechez des hommes, & nous devons nous humilier comme étant effectivement pecheurs. Car JESUS-CHRIST n'a pas pretendu en s'humiliant pour les pechez des hommes, les exemter de s'humilier : mais il a voulu ſanctifier nos humiliations par le merite des ſiennes, & les rendre capables d'être reçûës de Dieu en ſatisfaction de nos pechez, étant jointes avec les ſiennes. Il s'eſt humilié pour nous obtenir la grace de nous humilier. Mais qui ne s'humilie point, n'a point de part à cette grace. Il faut donc que nôtre vie pour être ſemblable à celle de J. C. ſoit une humiliation continuelle, que nous renoncions à toutes nos fantaiſies ; & à toutes les volontez de la chair, pour nous conduire par la volonté

té de Dieu. Cette obéïſſance nous conduira comme J. C. à la mort & à la mort de la croix. Car la mort que Dieu nous fait rencontrer dans le cours de nôtre obéïſſance, eſt pour chacun de nous nôtre croix propre: & ſi le reſte de nôtre vie a été l'imitation de l'obéïſſance de J. C. nous devons eſperer que nôtre mort ſera l'imitation de la ſienne, & qu'elle nous conduira à la participation de la gloire que J. C. s'eſt acquiſe par ſes humiliations, & qu'il a acquiſe à tous ceux qui ſe rendront imitateurs de ſa vie & de ſa mort.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DES RAMEAUX

Cum appropinquassent Jérosolymis, &c. *Math.* 21. v. 1. 9.

Lors qu'ils approchoient de Jerusalem & étoient déja arrivez à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, JESUS *envoya deux de ses disciples, &c.*

I.

C'Est une pompe digne de J. C. & d'une grande instruction pour tous les Fideles, que celle dont il voulut que sa derniére entrée dans Jérusalem fut accompagnée. Jamais rien ne fut plus distingué des pompes du monde : & l'on peut dire que JESUS-CHRIST s'est autant humilié dans ce triomphe, que dans aucune autre action de sa vie. Il y paroît suivi d'une troupe de gens ramassez qui jettent leurs vétemens dans le chemin où il devoit passer, coupent des branches d'arbres pour l'honorer, & lui font diverses acclamations. Il entre ainsi dans une espéce de triom-

triomphe en Jeruſalem : mais il y entre pour mourir ayant l'eſprit tout rempli de la vûë de ſa mort prochaine. Les grandeurs humaines ne ſeroient guéres dangereuſes, ſi ceux qui en joüiſſent étoient occupez de ſes penſées. Ce ne ſont point les Phariſiens & les Grands de la Judée qui lui font cette entrée ni même les habitans de Jéruſalem. Ce ſont des troupes de peuple qui étoient venuës à la fête de Pâque : *Turba multa quæ venerat ad Diem feſtum*, & qui n'avoient point de part à la conſpiration des Juifs. Ainſi cette multitude n'empêchoit pas qu'il ne vit qu'il alloit ſe livrer à ſes ennemis, ni qu'il ne connût toute leur haine & tous leurs deſſeins contre lui. Il voyoit juſques dans le fond la foibleſſe du zéle que ce peuple faiſoit paroître pour lui. Il voyoit que ce n'étoient que des roſeaux que la moindre agitation feroit plier, & qu'il ſe trouveroit ſeul & abandonné ſitôt que ſes ennemis ſe ſeroient ſaiſis de lui. Il n'avoit donc garde de faire grand fond ſur ces acclamations, & ſur ces marques d'un zéle qui avoit ſi peu de force & ſi peu de fermeté. *Joan.* 12. 12.

II.

Que les Grands du monde ſeroient heureux s'ils connoiſſoient de même le peu de fond qu'ils devroient faire ſur toutes les loüanges qu'on leur donne & ſur les complaiſances qu'on leur rend ; & s'ils pou-

voient pénétrer combien il y a en tout cela peu de vérité & peu de ſincérité? Ils le pourroient ſans doute, & il leur ſeroit facile de s'en aſſurer par la maniére dont on parle devant eux de ceux qu'on a traitez autrefois de la même ſorte qu'eux; mais dont on n'eſpére plus rien. La concluſion ſeroit facile à tirer. Ils ne la tirent pas néanmoins, & ils veulent bien ſe tromper eux-mêmes pour ne pas voir un objet deſagréable, qui eſt que la plûpart de ceux qui font paroître tant de zéle & tant d'eſtime pour eux, n'ont dans le fond ni affection ni eſtime pour leurs perſonnes, & ſeroient peut-être ravis d'être en pouvoir de faire paroître librement le mépris qu'ils ont pour eux.

III.

JESUS-CHRIST qui étoit incapable de cette illuſion, & qui voyoit clairement juſqu'où s'étendoit l'affection & le zéle que ce peuple avoit pour lui, ne laiſſa pas de permettre qu'il lui en rendit ces témoignages extérieurs; parce que quoi que foibles ils étoient néanmoins ſincéres. Il voulut montrer par là que la mort qu'il alloit ſouffrir, n'avoit point pour cauſe la haine des peuples, mais l'envie des Prêtres & des Phariſiens.

1. Il voulut donner lieu de diſtinguer dans cette union qui paroît à ſa mort des Prêtres & des Phariſiens avec le peuple, ce qui

qui venoit de la foibleſſe & de la légéreté du peuple, & ce qui procédoit de la jalouſie & de la haine opiniâtre des Phariſiens & des Prêtres. Et ainſi c'étoit une juſtice qu'il rendoit à ces peuples, que de montrer par là que ce n'a point été par leur propre inclination qu'on lui a donné la mort.

2. Il voulut faire voir que le degré de corruption où l'on arrive par l'orgueil, l'avarice, & la jalouſie, & par les autres pechez ſpirituels, eſt tout autrement grand & tout autrement capable des crimes énormes, que celui qui ſe rencontre dans ceux qui ont plus de ſimplicité & moins d'orgueil.

3. Comme JESUS-CHRIST, dit de Marie, lors qu'elle répandit des parfums, peu de tems avant ſa mort, ſur ſes pieds & ſur ſa tête, qu'elle avoit prévenu le tems de ſa ſepulture, on peut dire de même que cette troupe qui accompagna ſon entrée dans Jéruſalem, prévint le tems de ſa ſépulture & de ſa mort. Elle n'y penſoit pas, à la vérité, non plus que Marie, mais J. C. y penſoit pour elle, & allant à la mort il ſe faiſoit rendre par ce peuple les devoirs qui étoient dûs à ſa ſainte humanité. Ce n'étoit donc pas tant un triomphe qu'un convoi & une pompe funébre.

4. Enfin la malice des Phariſiens & des Prêtres méritoit d'être pouſſée à bout, par

ces marques de l'inclination des peuples pour J. C., afin qu'elle ne différât pas davantage à ſe porter à l'excés horrible qui a fait le comble de leurs crime, mais qui étoit néceſſaire au ſalut du monde, & à l'accompliſſement de l'œuvre de J. Chriſt.

I V.

Mais ce triomphe de J. C. étoit particuliérement deſtiné à faire voir que la mort vers laquelle il marchoit, étoit le moyen que Dieu avoit choiſi pour triompher de ſes ennemis, & c'eſt ce qu'il marque clairement un peu aprés par ces paroles, *C'eſt maintenant que le monde va être jugé, c'eſt maintenant que le Prince du monde va être chaſſé dehors.* Jamais il n'y eut une victoire ſi importante. Et c'eſt pour témoigner avec quelle joye il y alloit, qu'il voulut y marcher avec une eſpéce de triomphe. Cette mort étoit terrible à la nature ; & c'eſt pourquoi il voulut en être troublé: mais elle étoit infiniment aimable à la charité de J. C. puis que c'étoit la principale de ſes œuvres & la conſommation de toutes les autres. C'étoit la principale fin de ſa venuë, comme il l'aſſure lui-même: *Propterea veni in horam hanc* Et c'eſt pourquoi il voulut qu'elle fut accompagnée de triomphe, pour marquer la joye avec laquelle il l'accompliſſoit. Cette joye auroit diſſipé, ou plûtôt elle auroit empêché de naître le trouble que J. C. voulut bien reſſentir à l'aproche

Joan. 12. 31.

Joan. 12. 27.

proche de la mort, ou plûtôt elle l'auroit empêché de naître s'il ne l'eût retenuë dans la partie ſupérieure de ſon ame : mais comme elle étoit trés-réelle & trés éfective, il voulut la faire connoître par cette pompe extérieure.

V.

On peut voir dans ce triomphe de J. C. de quelle maniére Dieu a voulu que les verités les plus grandes & les plus importantes fuſſent expoſées aux yeux des hommes. Rien n'eſt plus grand que la victoire de J. C. ſur le diable par ſa mort. C'eſt la fin de l'incarnation, c'eſt la conſommation du grand œuvre de Dieu, c'eſt la rédemption du genre humain, c'eſt le moyen choiſi de Dieu pour la réparation de ſa gloire. Mais rien ne paroît plus petit & plus vil que les ſignes extérieurs par leſquels il plut à Dieu de la repreſenter. Il voulut que ſon Fils, qui alloit à Jéruſalem pour l'accomplir, y fût reçû en triomphe. Mais quel triomphe, & quel en eſt l'apareil ! une troupe de gens ramaſſez & d'enfans s'en va au devant de J. C. Il marche environné de ce peuple monté ſur un ânon. De pauvres gens jettent leurs vêtemens ſur ſon chemin, d'autres arrachent des branches d'arbres. Toute cette pompe regardée ſelon les penſées humaines & ſelon les idées de grandeur que les hommes ſe ſont formées paroît plûtôt ridicule qu'ho-

qu'honorable. Mais ce ſont là les voyes & les moyens dont Dieu ſe ſert pour faire paroître en ce monde ici les grandeurs de l'autre monde. Il les veut faire connoître, mais ſans préjudice de l'humilité qui devoit accompagner toute la vie de ſon Fils. Il veut qu'elles paroiſſent: mais ſans emprunter rien du faſte & de la pompe du ſiécle, & ſans fraper les ſens des hommes charnels, d'aucun ſpectacle conforme à leur vanité & à leur orgueïl. Il ne faloit pas qu'il parût que ſon Fils aſpirât en aucune ſorte aux grandeurs du monde, ni qu'il en fit aucun état. Il faloit donc que ſon Fils allât en triomphe en Jeruſalem, puis qu'il y alloit triompher du monde. Mais il faloit auſſi que ce triomphe n'eût aucun éclat, & qu'il ne reſſemblât en rien aux pompes du monde. Et c'eſt ce qui fut parfaitement marqué par toutes les circonſtances dont il fut accompagné. Les hommes qui n'ont que des vûës bornées & qui ne ſe propoſent que l'éclat & la grandeur, n'y voyent rien qui les ſatisfaſſe: mais la foi qui a des lumiéres plus étenduës, y découvre une proportion admirable avec les deſſeins de Dieu.

V I.

Quelque baſſeſſe aparente qu'il y eût dans ce ſpectacle, il ne laiſſa pas de piquer les
Matt. 21. 15. Phariſiens & d'irriter leur envie, & ſur tout elle fut étrangement aigrie par les acclа-

acclamations des enfans. Ils en firent donc des reproches a J. C. comme s'il eût eu tort de les souffrir. Et J. C. leur ferma la bouche par ce passage des Pseaumes : *Vous avez accompli vôtre loüange par la bouche des jeunes enfans & de ceux mêmes qui sont à la mamelle.* Le cœur possedé d'envie se scandalise de tout. Au lieu de travailler à s'humilier soi-même, il ne songe qu'à rabaisser les autres. Il voit de l'orgueïl où il n'y en a point, & n'en voit point en son cœur, quoiqu'il en soit tout rempli. Les cris & les acclamations des enfans mêmes incommodent ces docteurs des Juifs, & ils ne peuvent souffrir que celui dont ils conjuroient la mort, reçût ces honneurs pour petits qu'ils fussent. Mais leur jalousie n'étoit pas la régle de JESUS-CHRIST. Il ne devoit pas empêcher pour les contenter ce qui devoit édifier toute son Eglise, ce qui accomplissoit les Prophéties, ce qui rendoit témoignage du jugément sincére des personnes non passionnées, & qui étoit la conviction de la malice de ceux qui étoient aveuglez par leur passion. Ainsi il n'y eut aucun égard. Il entra dans Jérusalem en cet état, & laissa les Pharisiens & les Prêtres faire leurs complots qu'il pouvoit empêcher en mille maniéres, mais dont il vouloit souffrir l'éxécution pour obéir aux ordres de son Pére, *jusqu'à la mort, & à la mort de la croix*, comme dit l'Apôtre.

v. 16. *Ps.* 8.3. *Ps.* 8.3. *Philip.* 2. 8.

VII.

VII.

Toutes ces troupes qui ſuivoient J. C. & qui contribuoient à ſon triomphe, le faiſoient volontairement & de bon cœur. Car il n'y avoit guéres alors d'autre motif qui pût porter à honorer J. C. Ils lui rendoient un témoignage qu'ils ſçavoient leur pouvoir être dangereux, parce qu'il les rendoit odieux aux Phariſiens. Ils avoient un zéle ſincére pour J. C. & quelque dégré de courage, & par là ils étoient beaucoup au deſſus de pluſieurs Chrêtiens qui ne s'aquitent des devoirs communs du Chriſtianiſme que par coûtume, ou de crainte de paſſer pour des gens ſans Religion. Mais ce degré de zéle ne les rendoit pas encore capables de reſiſter aux fortes épreuves, telles que celle qui arriva peu de jours aprés. Le corps de la Religion Judaïque s'étant ſoûlevé contre J. C. & s'étant uni pour demander ſa mort, tous ces gens qui l'avoient ſuivi dans ſon triomphe, ne parurent plus, perſonne ne s'opoſa à la violence des Prêtres, perſonne ne rendit témoignage à l'innocence de J. C. & ne contredit ceux qui demandoient ſa mort. Ainſi ils ſuccombérent tous à cette tempête. Et c'eſt ce qui fait voir qu'il y a une extrême difference entre une vertu éprouvée & une vertu qui ne l'a jamais été. *On ne ſe connoît pas*, dit S. Auguſtin, *quand on n'a point été tenté. Nec ſibi quiſque innoteſcit niſi tentatus.* L'homme croit

In Pſ. 43.

croit quelquefois pouvoir ce qu'il ne peut pas, & ne pouvoir pas ce qu'il peut. La tentation lui eſt comme une maniére d'interrogation que Dieu lui fait, qui lui aprend à le diſcerner : *Unuſquiſque ſe tentatione tanquam interrogatus agnoſcit.* *in Pſ. 36.*

VIII.

Ce n'eſt pas que quelques épreuves qu'un homme ait faites de ſes forces, & quelques graces qu'il ait reçûës de Dieu, pour reſiſter aux grandes tentations, il ait jamais ſujet d'avoir une telle confiance dans ſoi-méme qu'il croye n'avoir point beſoin d'un nouveau ſecours de la grace. Ce ſeroit une preſomption criminelle qui le rendroit plus foible effectivement que ceux qui n'auroient jamais été éprouvez. Car il ne ſeroit pas ſeulement en danger de tomber, il ſeroit effectivement tombé & renverſé : mais c'eſt que les perſonnes éprouvées peuvent, ſelon les régles de la prudence Chrêtienne, ſe porter à des œuvres de charité, que d'autres qui n'auroient paſſé par aucune épreuve, ne pourroient entreprendre ſans témerité. Les épreuves qu'ils ont ſouffertes, leur peuvent ſervir à diſcerner la volonté de Dieu. Elles leur donnent lieu de croire qu'il les appelle à ces œuvres, & elles leur ſont des gages de ſon ſecours : au lieu que d'autres qui n'auroient pas été éprouvez, ne pourroient ſe le promettre ſans témerité, & devroient recourir au

moyen

moyen qui leur convient davantage, qui eſt la fuite des occaſions. Ainſi les perſonnes aprouvées peuvent être engagées à des miniſtéres & les accepter ſelon l'ordre de Dieu, que d'autres devroient refuſer quand on les leur preſenteroit. C'eſt la raiſon pour laquelle l'Apôtre défend de choiſir les *Neophytes*, parce que le défaut d'experience & d'épreuve fait que leur vertu eſt ordinairement moins ſolide, & qu'elle ſuccombe plus facilement aux tentations, & principalement à celles qui portent à l'orgueïl.

1. Thim. 3. 6.

IX.

La vie Chrêtienne eſt une tentation continuelle, parce que la concupiſcence nous tendant continuellement des piéges, il n'y a pas d'autre moyen de les éviter que de ne ſe laſſer jamais de combattre. Cependant il y a certains tems de tentation, parce que Dieu permet que nous y ſoyons plus violemment & plus dangereuſement tentez, & que les chûtes qu'on y fait, ſont plus mortelles. Il y a peu de perſonnes à qui il n'en arrive de cette ſorte dans le cours de la vie. Et c'eſt le plus ſouvent la maniére dont on s'y conduit, qui decide du ſalut, ce qui eſt marqué par ces vents & ces tempêtes qui renverſent, ſelon l'Evangile, la maiſon qui n'eſt pas bâtie ſur le roc. Mais la differente maniére dont on ſe conduit dans les grandes tentations, dépend ordinairement de celle dont on ſe con-

Mat. 7. 27.

conduit dans les petites qui paſſent pour un tems de calme en comparaiſon des grandes tempêtes. Ceux qui pendant qu'ils jouïſſent de cette paix, ſont fidelles à leurs devoirs, & tâchent de ſe fortifier & de faire du progrés dans la vertu, qui ſelon l'avis que leur en donne le Sage, *preparent leur ame à la tentation*, par la vigilance, par la priere, par la meditation des veritez de l'Evangile; ceux là, dis-je, obtiennent la grace d'être fidelles dans les grandes occaſions. Mais ceux qui menent une vie relâchée, qui ne font point de proviſion de ce qui eſt neceſſaire pour ſe ſoûtenir dans les grandes épreuves, ſont d'ordinaire emportez par ces fortes tentations. Ainſi l'épreuve ne fait que manifeſter ce qui étoit déja fait. Ceux qui demeurent debout, étoient déja parvenus à cette force, & ceux qui ſuccombent, avoient déja ſuccombé. La tentation ne fait que manifeſter ce qui étoit déja preſque fait. Et c'eſt ce qui oblige tous les Chrêtiens de vivre toûjours dans une profonde humiliation devant Dieu, & dans une vigilance continuelle. Car tout le rems de cette vie étant partagé en ces deux états de reſiſtance à la tentation, & de preparation à la tentation, aucun de ces deux tems ne ſouffre le relâchement, la langueur, la pareſſe, l'orgueil; & l'un & l'autre demande beaucoup d'humilité, de prieres, de vigilance, & d'activité. *Eccli.* 2. 1.

SUR

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE-SAINTE.

Ante ſex dies Paſchæ venit JESUS Bethaniam, &c. *Joan.* 12. 1. 9.

Six jours avant la Pâque JESUS *vint en Bethanie où étoit Lazare, qu'il avoit reſſuſcité d'entre les morts.*

I.

L'Evangile de ce jour qui nous repreſente l'action de Marie ſœur de Lazare, la quelle répandit un parfum precieux ſur les pieds & ſur la tête de JESUS-CHRIST, qui repreſente, dis-je cette action condamnée par Judas & peut-être par quelques autres Apôtres, mais juſtifiée &défenduë par J. C même, nous apprend à ne juger pas facilement de la conduite des perſonnes de pieté, quoi qu'il nous paroiſſe qu'elles pourroient faire un meilleur uſage de leurs biens ou de leurs talens. Car dans les choſes qui ſont bonnes en elles-

elles-mêmes, Dieu ne porte pas toûjours les ames à ce qui nous paroit un plus grand bien. Il permet qu'elles ne voyent pas tout, & qu'ayant l'eſprit borné, elles s'occupent entierement d'un certain bien qu'elles ſe propoſent en ne penſant point aux autres. Il les pouſſe lui-méme quelquefois à certaines œuvres qui ſont importantes pour ſes deſſeins. Quelquefois il le fait par miſericorde, parce que ſouvent ce qui nous paroît moins conſiderable, l'eſt beaucoup plus par les ſuites qui y ſont attachées. Quelquefois il le permet par juſtice, parce que les pechez des hommes méritent qu'il n'éclaire pas ceux qui ſont en état de faire de grands biens, ſur ce qui auroit été plus utile pour l'Egliſe. Et lors qu'il punit ainſi les hommes par ces ténebres qui dérobent à ceux qui ſont d'ailleurs bien diſpoſez, la connoiſſance des vrayes utilitez de l'Egliſe, il ne laiſſe pas de les recompenſer de leur bonne volonté, ces tenebres étant plûtôt deſtinées à la punition des autres, qu'à celle des perſonnes qu'elles empêchent de faire un meilleur choix de leurs bonnes œuvres.

II.

Il faut donc extremement diſtinguer la conduite de Dieu de celle des hommes, & à l'égard des hommes le jugement qu'ils doivent porter des bonnes œuvres, lors qu'il s'agit de les entreprendre, & celui qu'ils

qu'ils en doivent faire, lors qu'elles ſont accomplies par d'autres. Les voyes de Dieu à l'égard des hommes étant mêlées de miſericorde & de juſtice, il ne leur inſpire pas toûjours les œuvres les plus excellentes ni les plus uriles. Les hommes au contraire ne ſe devant regarder que comme miniſtres de la miſericorde de Dieu, doivent toûjours conſeiller ce qu'ils croyent de plus utile à l'Egliſe. Leur regle dans les conſeils qu'ils ont à donner, doit être l'ordre de la charité qui les oblige de préferer les charitez ſpirituelles aux corporelles, les plus grandes aux plus petites, les plus étenduës aux plus reſſerrées; & il ne leur eſt jamais permis de s'éloigner de cet ordre par des caprices & des interêts humains. Mais quand il s'agit non de conſeiller de bonnes œuvres, mais de juger de celles qui ſont déja faites, il leur doit ſuffire pour les approuver, qu'elles ſoient bonnes en elles-mêmes & qu'elles puiſſent avoir été faites par de bons motifs. C'eſt ce qui doit moderer les cenſures qu'on fait quelquefois des ornemens & des décorations des Egliſes. Car encore qu'il puiſſe y avoir de l'excés, & qu'il arrive ſouvent que l'amour propre & le deſir de joüir de ce que l'on donne à Dieu, y ayent autant de part qu'une pieté ſincere; neanmoins comme ce peut être auſſi l'effet d'un bon zele, & qu'il ſe peut faire que Dieu ne donne pas d'autres

tres lumieres ni d'autres vûës à ces personnes, il faut s'abſtenir de condamner ce qui eſt peut-être approuvé de Dieu.

III.

Mais cette reſerve qu'il eſt ſi neceſſaire de garder dans ſes jugemens lors qu'il s'agit de condamner des actions qui peuvent être bonnes, ne diſpenſe pas ceux qui ont le deſir & l'obligation d'employer leurs biens en bonnes œuvres, de veiller extrémement pour empêcher que le diable ne les leur raviſſe en les corrompant ou dans le principe ou dans la ſuite, ou dans la fin de l'action. Car comme il n'a pas moins de deſir de gâter nos bonnes œuvres & de nous les rendre inutiles, que de nous porter à en faire de mauvaiſes, s'il ne peut pas nous empêcher de nous dépoüiller d'une partie de nos biens, il râche de faire en ſorte qu'en nous en dépoüillant en aparence, nous les retenions en effet, & que nous donnions à nôtre amour propre ce qu'il ſemble que nous donnions à Dieu. C'eſt à quoi il réüſſit en nous faiſant mêler des vûës de vanité ou d'interêt dans l'uſage que nous en faiſons, en nous faiſant choiſir des œuvres éclatantes & des charitez magnifiques, afin de joüir de l'honneur qui nous en revient. On a des precautions merveilleuſes quand il s'agit d'aſſurer ſon bien: mais on n'en a aucun pour empêcher que le diable ne nous rende nos bon-

nes

nes œuvres inutiles. On ne voit preſque autre choſe dans l'Egliſe, que de bonnes œuvres perduës pour ceux qui les font par les vûës baſſes & intereſſées qu'ils y joignent. On fait preſque toûjours en ſorte de reprendre ce que l'on faiſoit ſemblant de donner à Dieu, & en le reprenant de la ſorte, on le perd & on ſe prive de la recompenſe qu'on avoit ſujet d'en attendre de Dieu, ſi on lui eut offert ces œuvres avec pureté & deſintereſſement.

I V.

Une des cauſes ordinaires de ce mauvais uſage des biens humains lors même qu'il ſemble qu'on les employe pour Dieu; c'eſt qu'on les regarde comme des dons pleinement gratuits que l'on fait à Dieu, auſquels on croit n'être point obligé par aucune loi. Mais il n'en eſt pas ainſi. Dieu veut bien recevoir comme des preſens & des offrandes de charité ce que nous employons en bonnes œuvres, pourvû que nous n'ayons en vûë que ſa gloire. Mais la verité eſt neanmoins que nous ne lui ſçaurions rien offrir que ce qui lui eſt dû par juſtice. Quelques biens que l'on puiſſe poſſeder en ce monde, non ſeulement on ne les tient que de la liberalité de Dieu, mais ils appartiennent toûjours proprement à Dieu. aprés en avoir pris ce qui nous eſt neceſſaire, le reſte doit

être

être employé purement à ſon honneur & ſelon ſes ordres. Si donc ce qui nous determine à une œuvre plûtôt qu'à une autre, eſt nôtre amour propre & nôtre interêt, il eſt clair qu'alors nous raviſſons à Dieu ce qui lui apartient, pour nous l'attribuer à nous-mêmes, puis que nous en diſpoſons ſans ſon ordre. Il n'eſt donc pas vrai que nous ſoyons abſolument libres dans l'exercice de la charité, c'eſt-à-dire que nôtre volonté en ſoit la regle. Dieu ne nous commande pas ſeulement la charité, mais auſſi l'ordre de la charité. Ce que nous avons de ſuperflu eſt à l'Egliſe & aux pauvres: mais il eſt à l'Egliſe & aux pauvres ſelon l'ordre de leurs beſoins. On eſt obligé de s'informer de ſes beſoins, de ſatisfaire aux plus preſſans, & de ſe depoüiller dans cette diſtribution des inclinations humaines qui ſeroient contraires à l'ordre de la charité. C'eſt pourquoi il n'y a gueres de choſes où l'on ait plus beſoin de conſeil que dans la diſtribution de ſes charitez, afin de n'y agir point par caprice, par fantaiſie, & par certains interêts humains qui aneantiſſent le merite des bonnes œuvres. Nous ne devons pas ſeulement avoir pour ſuſpectes nos propres penſées & nos propres mouvemens, mais nous devons auſſi être en garde contre les conſeillers intereſſez qui ſe propoſent certains biens particuliers auſquels ils s'attachent par des vûës humaines.

V.

JESUS-CHRIST voyant Marie condamnée par quelques-uns de ſes Apôtres, s'en rendit le defenſeur, & en prit ſujet de faire une des predictions des plus clairement verifiées qui ait jamais été faite, en déclarant *que ce qu'elle avoit fait, ſeroit celebre par tout où ſon Evãgile devoit être prêché* Et c'eſt ce que nous voyons parfaitement accompli. Ce qui nous peut faire juger que cette œuvre étoit accompagnée d'un amour ardent qui la rendoit infiniment plus grande devant Dieu qu'elle ne le paroiſſoit à l'exterieur. Il ne faut pas facilement prendre la liberté de juger des actions des Saints. Leur prix depend du degré d'amour qui les produit: & quand cet amour eſt grand, elles ſont trés-grandes, quoi qu'elles ne paroiſſent qu'ordinaires. Tout paroit commun dans les actions de la ſainte Vierge, & neanmoins ce ſont les plus grandes & les plus ſaintes qui ayent été faites par une pure creature. Il y a même des actions qui ſont des ſuites comme neceſſaires de la violence de l'amour. C'eſt un feu qui devore certaines ames, & Dieu veut bien qu'elles y donnent de l'air par certaines actions qui ne ſeroient pas proportionnées à d'autres. C'eſt ainſi qu'il ſemble qu'il faut conſiderer l'action de Marie. Elle brûloit d'amour

pour

pour JESUS-CHRIST & du desir de l'honorer, & de lui sacrifier tout ce qu'elle avoit. Elle ne sçavoit que faire pour lui rendre quelque honneur & quelque service; & ce mouvement de verser sur ces pieds ce parfum precieux lui étant venu, elle le suivit sans deliberer. Qu'une ame froide & qui n'agit gueres que par la raison entreprenne de faire la même chose, elle ne feroit rien d'agreable à Dieu; parce qu'elle devroit alors suivre les regles communes. Mais l'amour est une raison superieure pour les cœurs pleins d'ardeur, parce que Dieu considere infiniment plus cet amour que les œuvres exterieures ausquelles il les porte.

VI.

Ce parfum de Marie qui embauma *toute la maison* où elle le rependit, étoit la figure des bons exemples qui ont quelquefois de grands effets dans l'Eglise. Il y a divers principes exterieurs des actions des hommes, les instructions, les loix, les exemples: mais il n'y en a point de plus efficaces que les exemples. Ils se rependent comme une odeur dans tous ceux qui en sont spectateurs. Il penetrent insensiblement jusqu'au fond du cœur: & quand ils sont mauvais, ils se joignent aux passions corrompuës qu'ils y trouvent, & y excitent de grands mouvemens. Ils font à peu prés sur les esprits ce qu'un air empoisonné fait *v.* 3.

ſur les corps, en y cauſant des maladies dangereuſes par la fermentation des humeurs qu'il y rencontre. Il ſemble qu'il n'en devroit pas être de même des bons exemples, parce que la corruption du cœur de l'homme eſt capable d'elle-même d'en arrêter l'effet, quelques bons qu'ils ſoient. Mais Dieu qui ſe plait dans les operations ſurnaturelles de ſa grace, d'imiter les effets de la nature, rend les bons exemples preſque auſſi efficaces que les mauvais. Et comme il eſt rare que de mauvais exemples ne ſoient point ſuivis de mauvais effets, il eſt rare auſſi que Dieu donne à des ames des graces excellentes, & qu'il les rempliſſe d'un ardent amour, qu'il ne s'en ſerve pour enflamer pluſieurs cœurs & pour produire dans l'Egliſe de trés-grands effets. Quels changemens Dieu n'a-t-il point operez dans le monde par les ſaints fondateurs des Ordres Religieux; Et combien l'odeur des graces que Dieu leur a faites, s'eſt-elle étenduë dans l'Egliſe; Quelle fecondité que celle des graces de ſaint Antoine, de ſaint Benoît, de ſaint Bernard, de ſaint François, de ſaint Dominique, de ſainte Tereze, & avec combien de verité peut-on dire que toute l'Egliſe a été remplie de l'odeur de leurs
v. 3. parfums: *Et domus impleta eſt ex odore unguenti.*

VII.

VII.

Il n'appartient pas à tout le monde d'inſtruire l'Egliſe par des paroles ni par des écrits, & tous les Fidelles n'en ſont pas capables : mais il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de l'inſtruire par la bonne odeur de ſes actions & de ſa conduite ; c'eſt-à-dire, que toutes les manieres d'inſtruire, celle qui eſt la plus efficace eſt auſſi la plus generale, & apartient à tout le monde. Ainſi perſonne n'eſt exempt de cette obligation de remplir la maiſon de Dieu de l'odeur de ſes parfums, & perſonne ne peut dire qu'il n'en ait pas le moyen. Car il n'y a perſonne qui ne puiſſe édifier ceux qui le voyent, par ſa patience, par ſon humilité, par le reglement de ſes paroles & de ſes actions. La charité, quand elle eſt dans le cœur, eſt un threſor inépuiſable de ces ſortes de parfums ; & ce ne peut être que le défaut de charité qui nous mette dans l'impuiſſance de contribuer en cette maniere à l'utilité de l'Egliſe.

VIII.

Dieu ne ſe ſert pas ſeulement de cette odeur que les bons exemples répandét dans l'Egliſe, pour y operer divers effets de graces dans les ames qu'il diſpoſe à les recevoir. Il s'en ſert auſſi à diſtinguer les paroles.

roïes & les actions qui ont pour principe la nature; c'eſt-à-dire des vûës humaines d'interêts & de paſſion, de celles qui ſont produites par ſon Eſprit. L'Eſprit humain reüſſit en quelque ſorte à imiter le langage & l'exterieur des gens de bien: mais il n'en imite pas aiſément l'odeur, c'eſt-à-dire, une certaine impreſſion ſecrette qui naît du corps de leurs actions & de leurs paroles. Quelque adreſſe que l'amour propre ait pour ſe deguiſer, il mêle neanmoins toûjours quelque exhalaiſon de mauvaiſe odeur parmi les apparences de bien dont il frape les ſens: & cette mauvaiſe odeur laiſſe un certain dégoût dans l'eſprit & y produit un ſecret éloignement. Ainſi l'on voit que tout l'éclat de ces actions humaines ſe ternit & s'efface peu à peu, & qu'au contraire l'éclat des veritables vertus s'augmente & ſe fortifie. Il eſt difficile de donner des regles préciſes, pour diſcerner les vertus contrefaites de celles qui ſont ſinceres. Mais Dieu en fait ſentir la difference à toutes les ames pures & droites qui ne ſont point corrompuës par les paſſions.

IX.

Saint Jean remarque que Judas ne reprit l'action de Marie que par une avarice criminelle, & parce qu'il avoit accoûtumé de voler une partie des aumônes qu'on faiſoit à J. C. Ce qui nous donne lieu d'admirer la pa-

v. 6.

patience incomparable de J. C. qui ne pouvant ignorer ſes vols, épargnoit néanmoins ſa réputation, & ne lui en vouloit pas faire ſouffrir la confuſion. Et cela nous aprend combien il faut être reſervé ſur le ſujet du prochain à l'égard des déréglemens ſecrets, & juſqu'à quel point il faut pratiquer la patience envers les méchans qui ne ſont pas convaincus. Quand J. C. auroit chaſſé Judas, qui auroit eu droit de s'en ſcandalizer, puis qu'il donnoit tant de preuves qu'il connoiſſoit le ſecret des cœurs? Cependant il ne le fait pas. Il agit avec lui comme ne connoiſſant pas ſes deſordres: & c'étoit peut-être une raiſon à Judas de douter qu'il fût le Meſſie & le Fils de Dieu, & un prétexte de pecher avec plus de liberté. C'eſt ainſi que la patience de Dieu envers les pecheurs ſert d'occaſion à pluſieurs de s'abandonner aux vices avec plus de licence. Cependant Dieu pour cela ne change point de conduite. Il les ſouffre juſqu'au terme qu'il a réſolu. Il ne précipite point leur punition, en ſe réſervant de punir, avec une juſte ſéverité, l'abus qu'ils auront fait de ſa bonté. Et c'eſt là la régle que nous devons ſuivre à l'égard de tous ceux dont les crimes ne ſont pas publics, quoi qu'ils puiſſent abuſer de l'indulgence qu'on a pour eux, & du ſoin que l'on a de ménager leur réputation.

AVERTISSEMENT.

ON ne trouvera pas ici de reflexion particulieres sur le Mardi, le Mécredi, le Vendredi & le Samedi de la Semaine sainte : parce qu'on a traité assez amplement de la passion, de l'ensevelissement de Jesus-Christ, & de sa descente aux enfers dans les pensées sur les mysteres qui sont à la fin du dernier volume.

Ainsi pour remplir ces quatre jours il n'y a qu'à diviser en quatre parties ce que l'on trouvera, en lisant par exemple, pour le Mardi l'agonie du jardin, p. 415. la prise de Jesus-Christ, pag. 418. Le silence de Jesus-Christ dans sa passion, p. 421. Barrabas préferé à Jesus-Christ, pag. 423.

Pour le Mécredi la flagellation de Jesus-Christ p. 426. Le couronnement d'épines, pag. 429. Jesus-Christ condamné & livré aux Gentils p. 432. Portement de la croix, pag. 435.

Pour le Vendredi le crucifiement, pag. 438. Jesus-Christ élevé sur la croix, pag. 441. La mort de Jesus-Christ, p. 452.

Pour le Samedi l'ensevelissement, pag. 455. Descente de Jesus-Christ aux enfers, p. 452.

SUR

SUR L'EVANGILE DU JEUDI-SAINT.

Ante diem festum Paschæ, &c.
Joan. 1. 13. 15.

Avant la fête de Pâque JESUS *sçachant que son heure étoit venuë de passer de ce monde à son Pére, comme il avoit aimé les siens qui étoient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.*

I.

SAint Jean avant que de raporter comment J. C. lava les pieds à ses Apôtres y prépare l'esprit par cette préface : *Sçachant que le tems qu'il devoit quitter le monde & retourner à son Pére étoit venu, il voulut leur témoigner que les ayant aimez durant sa vie il les aimoit jusqu'à la fin :* Cùm *dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* Or quoi que cette marque singuliére d'affection qu'il leur vouloit donner à la fin de sa vie, se puisse entendre du present inestimable qu'il leur fit de son corps & de son sang dans l'Eucharistie :

néanmoins S. Jean ſe ſervant de ces paroles immédiatement avant que de décrire de quelle ſorte J. C. leur lava les pieds, rien n'empêche de les y raporter, & de conſiderer cette action comme une marque illuſtre de l'amour conſtant de J. C. envers les Apôtres & envers les hommes juſqu'à la mort Ce diſcours même de Saint Jean nous fait connoître admirablement la nature de la vraye charité. Ce n'eſt point un amour paſſager & qui s'efface. C'eſt un amour éternel & qui doit toûjours durer. Les Chrêtiens ne doivent point s'aimer pour un tems. Ils doivent rendre leur affection immortelle & inaltérable. J. C. prévoyoit que ſes Apôtres l'abandonneroient : C'eſt néanmoins peu avant cette chute qu'il leur rend ce témoignage d'affection. Les pechez & les chutes des Chrêtiens ne doivent donc point éteindre nôtre charité, parce que ces eaux peuvent bien refroidir les affections humaines : mais elles ne peuvent rien ſur la vraye charité, telle que celle dont J. C. nous donne l'exemple.

II.

Mais en même tems que J. C. nous fait voir la force de la vraye charité, il nous montre auſſi en quoi elle conſiſte. J. C. ne s'abaiſſe aux pieds de ſes diſciples que pour leur donner l'exemple de s'humilier ainſi les uns à l'égard des autres. Comme il n'avoit rien de plus cher durant ſa vie que l'hu-

l'humilité, il fait un dernier effort pour la graver dans leurs eſprits & dans leurs cœurs. Il y employe non ſeulement ſes paroles, mais ſon éxemple, & pratique une action extraordinaire, afin qu'elle fiſt plus d'impreſſion ſur eux. C'eſt le preſent qu'il leur fait & l'inſtruction qu'il leur donne avant que de les quiter. Et comme ce qu'il leur avoit le plus recommandé, étoit de s'entr'aimer : *Hoc eſt præceptum meum ut diligatis invicem*, en y joignant cet éxemple d'humilité, il leur a voulu montrer par là que rien n'eſt plus ennemi de la charité que l'orgueil ; que c'eſt la ſource ordinaire des diviſions ; & qu'il n'y a point ainſi d'autre reméde pour les éviter que de mettre ſincérement les autres au deſſus de ſoi par une vraye humilité qui nous les fait regarder avec reſpect, qui nous fait craindre de les offenſer, qui nous porte à les ſatisfaire quand il nous arrive de les bleſſer, & qui nous fait ſouffrir avec douceur ce que la prévention & les autres paſſions injuſtes les peuvent porter à faire contre nous. *Joan.* 15. 12.

III.

Jesus-Christ en s'abaiſſant au deſſous de ſes diſciples pratiquoit une humilité à laquelle il n'étoit pas obligé. Mais les hommes en s'abaiſſant ſous d'autres hommes, ne font que ce qu'ils doivent, &

ne ſe mettent que dans le rang qu'ils méritent. Car la vérité les obligeant de reconnoître qu'ils ont tous reçû par le péché une playe profonde d'orgueil capable d'infecter le fond de leurs cœurs : elle leur dicte auſſi qu'ils ne ſont en s'humiliant, que mettre un apareil ſur cette playe & que ſe réduire au rang qu'ils méritent. Dieu les peut élever par ſes dons comme il lui plaît : mais comme ces dons ne leur appartiennent point, ils ne ſe doivent pas traiter eux-mêmes ſelon ces dons, mais ſelon ce qui leur convient par leurs pechez. Or par cette conſideration non ſeulement ils ne peuvent s'élever juſtement au deſſus des autres, mais il eſt juſte qu'ils ſe mettent au deſſous d'eux, parce qu'il eſt juſte que les orgueilleux ſoient rabaiſſez. A la vérité ceux devant qui ils s'abaiſſent peuvẽt être auſſi orgueilleux qu'eux, mais ils ne ſont pas chatgez de guérir ni de punir l'orgueil des autres. Chacun eſt obligé de guérir le ſien, & la guériſon s'en fait par humiliation. Ainſi ceux qui refuſent de l'humilier à l'égard des autres, ſous prétexte qu'ils ont autant de defauts qu'eux, ſont ſemblables à des malades qui ne voudroient pas prendre un reméde qui leur feroit utile, ſous prétexte qu'il y en a d'autres auſſi malades qu'eux, qui le refuſent. Et comme on auroit droit de dire à ces malades, qu'ils ſongent à ſe guérir eux mêmes, & qu'ils laiſ-

laiſſent le ſoin aux autres de ſe guérir, on peut dire de même à tous les Chrêtiens, qu'ayant beſoin de s'humilier pour leur propre bien, ils ne doivent pas en être empêchez parce que les autres en ont autant de beſoin qu'eux, puis qu'ils ne ſont chargez que d'eux-mêmes, & non des autres.

IV.

L'Apôtre en obligeant chacun des Chrêtiens *d'eſtimer les autres ſupérieurs à ſoi: Superiores ſibi invicem arbitrantes*, n'a pas prétendu ſans doute leur donner une regle d'une civilité purement humaine & qui fût contraire à la verité. Il faut donc qu'il y ait des raiſons veritables & ſolides de croire les autres au deſſus de nous, & de les regarder comme nos ſupérieurs: & il eſt bien aiſé d'en découvrir pluſieurs de ce genre, pour peu de lumiére que l'on ait. En voici quelques-unes fort generales, & que l'on peut apliquer à tout le monde. Un homme de qui nôtre vie & nôtre fortune dépend & qui nous peut rendre ou heureux ou malheureux ſelon le monde, eſt ſans doute en cela ſupérieur à nous, & mérite que nous nous abaiſſions ſous lui ou intérieurement ou extérieurement. Or nous ſommes à l'égard de tous les Chrêtiens, dans cette ſorte de dépendance pour la vie de nôtre ame & nôtre ſort éternel. La vie de la grace dans cette vie & la vie éternelle dans l'autre ſont procurées à chacun des membres de l'Egli-

Philip. 2. 3.

ſe

ſe par les priéres & les merites de tout le corps. Nous ne pouvons dire à aucun de ces membres que nous n'avons point beſoin de lui & que nous nous pouvons ſauver ſans lui. Ainſi bien loin d'avoir droit de mépriſer aucun membre de l'Egliſe, ou quelqu'un de ceux qui le peuvent devenir, nous ſommes obligez de nous humilier à l'égard de tous, parce que nous dépendons de tous. Ce ſeront ces membres *qui nous recevront*, comme dit l'Evangile, *dans les tabernacles éternels*. Si nous en mépriſons quelqu'un, il aura aſſez de crédit pour nous exclure, ſon crédit & ſa force étant la puiſſance de celui qui ſe tient mépriſé par le mépris que l'on fait des plus petits de ſes membres, & honoré par toutes les marques de reſpect qu'on leur donne.

Luc. 16. 6.

V.

Il n'y a point d'homme qui ne porte les caracteres de l'image de Dieu, qui n'ait un droit ou prochain ou éloigné à ſon royaume & au corps de JESUS-CHRIST, & par conſequent il n'y a point d'homme qui ne ſoit digne d'être honoré, & à qui nous ne puiſſions donner des marques de ſoûmiſſion & de reſpect. Car ſi c'eſt une grande qualité dans les royaumes ſucceſſifs que d'être Prince du ſang, parce qu'elle donne un droit ou prochain ou éloigné à ce royaume, c'en eſt une bien plus grande que de pou-

pouvoir parvenir au Royaume du Ciel, d'y être appellé, d'y avoir droit, & que cette grandeur ineffable dépende en quelque sorte de nôtre volonté. Or c'eſt l'état de tous les Chrêtiens, & en quelque sorte de tous les hommes. Ils peuvent tous devenir des Rois & des Rois éternels, étant tous apellez à un royaume éternel. Pluſieurs en ont reçû le droit effectif, par le gage du Saint Eſprit: & il faut pour perdre ce droit, qu'ils y renoncent & qu'ils s'en dépoüillent volontairement. Il ne faut donc qu'avoir quelqu'idée de la grandeur de cet état, pour n'avoir point de peine à s'humilier ſous d'autres hommes qui l'ont. Car quoi que nous puiſſions avoir part au même droit & au même avantage qu'eux, il eſt toûjours vrai que celui que l'on honore, le peut auſſi avoir, qu'il en peut joüir, que peut-être il ſera plus fidelle que nous à cooperer aux graces de Dieu, & cela ſuffit pour nous mettre, au moins intérieurement, au deſſous de lui & pour le préferer à nous.

V I.

Il eſt juſte que chacun ſe tienne dans la place qui lui eſt la plus avantageuſe, pourvû qu'il y ait un droit légitime: & le monde n'a pas tort de ne vouloir point ceder à d'autres les rangs auſquels il a autant de raiſon d'aſpirer qu'eux. L'ordre de la charité eſt que dans le choix des biens, nous

nous

nous désirions & nous nous procurions les plus excellens. On ne peut donc blâmer personne d'être dans ce sentiment & de se conduire par cette maxime. Mais l'erreur du monde consiste dans l'application qu'il en fait par la fausse idée qu'il a de ce qui est utile & avantageux. Il s'imagine faussement que les rangs & les places éminentes, au jugement des ambitieux, sont les meilleures & les plus desirables, & c'est en quoi il se trompe. Les places les plus utiles sont celles qui contribuent le plus à nous guérir de la plus dangereuse de nos maladies qui est l'orgueïl. Le rang le plus éminent est celui qui nous aproche le plus de J. C. qui est le plus propre à nous conserver ses graces, & où nous sommes moins en danger de les perdre. Or J. C. même a voulu nous apprendre & par ses paroles & par son éxemple, que les places & les rangs les plus propres à cet effet, sont ceux qui sont les plus humbles & les plus rabaissez selon le monde. Tout ce qui nous éleve dans le monde, éleve insensiblement le cœur & nous porte de soi-même à l'orgueïl. Au contraire l'état & les emplois les plus humbles & les plus mépriſez contribuent à humilier nôtre ame, parce que, comme dit S. Basile, elle prend insensiblement le pli & la posture du corps & se conforme intérieurement à son état extérieur. C'est un état violent & difficile à soûtenir que de

Basil. hom. de hum.

de-

demeurer interieurement dans une diſpoſition opoſée à celle qu'on eſt obligé de repreſenter à l'extérieur. Ainſi il eſt difficile que l'ame ſe tienne au deſſous de ceux ſur qui elle oblige de conſerver extérieurement quelqu'autorité. L'état qui eſt effectivement le plus utile & le plus avantageux ſelon Dieu, eſt donc celui qui eſt le plus humble ſelon le monde, pourvû que les autres conditions s'y trouvent également. Si l'on demande, par éxemple, quelle eſt la meilleure place dans un monaſtére, il faut dire nettement que c'eſt celle où l'on a moins de conſidération & d'autorité, où l'on eſt le plus oublié, où l'on penſe le moins à nous, & où l'on eſt moins obligé de penſer aux autres. Ceux qui ne ſont pas contens de cet état & qui tâchent d'en ſortir, témoignent par là qu'ils ne ſçavent pas ce qui leur convient, & par là même ils font voir qu'ils ont un beſoin particulier de ce rabaiſſement qu'ils fuyent.

Mais ſi cela eſt, il faudroit donc, dira-t-on, qu'il ſe fit un renverſement general dans l'ordre du monde, qu'au lieu que chacun fait tout ce qu'il peut pour devenir grand, on fit tout ce qu'on pourroit pour ſe rabaiſſer & pour devenir petit, vil, & mépriſable. Il faudroit que tous les Grands ſe reduiſiſſent à des conditions baſſes, & renonçaſſent à celle où ils ſont nez, puiſque ces conditions baſſes ſont en effet les plus éle-

élevées & les plus heureuſes. Mais c'eſt l'inconvenient de tous le moins à craindre, & l'orgueïl des hommes le ſçaura toûjours parfaitement éviter. Quand on ſupoſeroit même les hommes beaucoup plus intelligens qu'ils ne ſont dans leurs veritables intérêts, cet inconvénient ne ſeroit pas à apréhender. Car il s'enſuivroit ſeulement que ceux à qui Dieu a fait la grace de les faire naître dans une condition baſſe, & que la coûtume a rendus capables de la porter, ne doivent point d'eux mêmes tendre à la changer pour s'élever à un état plus commode & plus élevé ſelon le monde, ce qui eſt en effet fort raiſonnable. Car pourquoi voudroient-ils ſe rendre plus malheureux? Pourquoi ſe priveroient-ils d'un bien dont Dieu les a favoriſez dans leur naiſſance & par leur éducation? Et enfin pourquoi ſe rendroient-ils le ſalut plus difficile?

Mais il ne s'enſuit pas que ceux qui ſont nez dans une condition plus élevée, ſoient obligez de changer d'état. Les conditions baſſes ſont effectivement les plus eſtimables au jugement de la verité: mais elles ſont penibles à l'orgueïl des hommes, & cet orgueïl, lors même qu'ils y renoncent, ne laiſſe pas de les réduire à une foibleſſe que tous n'ont pas la force de ſurmonter. Ainſi les grãds & les riches ne ſont pas obligez de changer d'état, parce qu'ils n'ont pas tous reçû de Dieu la force de ſuporter

'hu-

l'humiliation attachée aux petites conditions. Ils ſont trop foibles pour cela, & Dieu veut bien qu'ils ſe traitent ſelon leur foibleſſe dont ils ſe ſont faits une eſpece de neceſſité. Et comme l'accoûtumance qu'ils ont de vivre d'une maniere plus delicate, fait que l'on doit trouver bon qu'ils vivent ſelon les neceſſitez qu'ils ont contractées, pourvû qu'elles ne ſoient pas criminelles; il ne leur eſt pas auſſi commandé de changer l'état où ils ſont nez, pour ſe reduire à un état plus bas & plus humble, à moins qu'ils ne ſe trouvent dans des neceſſitez particulieres qui les y obligent.

VIII.

Mais ce que Dieu demande d'eux, eſt qu'au moins ils n'augmentent pas leur miſere & leur rabaiſſement, en ſe voulant élever plus haut par une ambition dereglée, & que s'ils ne ſuivent pas exterieurement toutes les lumieres de la verité touchant l'ordre & le rang des divers états des hommes, ils s'y conforment au moins par leurs ſentimens interieurs. Ils peuvent demeurer au deſſus des autres hommes, pourvû qu'ils reconnoiſſent devant Dieu que ceux à qui ils commandent, ſont veritablement au deſſus d'eux, & qu'ils ſont ſelon Dieu, dans un rang & dans une condition d'autant plus élevée qu'elle eſt plus humble. Il faut qu'ils faſſent de leur grandeur même un ſujet de ſe rabaiſſer, & qu'ils ne s'humi-

lient

lient pas ſeulement dans leur grandeur mais de leur grandeur. Ils doivent regarder leur état comme bas dans le royaume de celui qui eſt venu, comme il le dit lui-même, *pour ſervir, & non pour être ſervi.* *Matth.* 20. 28. FILIUS *hominis non venit miniſtrari, ſed miniſtrare.* C'eſt un état en quelque ſorte honteux aux grands & aux riches, que d'avoir beſoin de tant d'aprêts & de tant d'attirail pour leur nourriture, & d'occuper tant de gens à les ſervir. Ce qu'on appelle magnificence & ſplendeur, eſt une multiplication de beſoins; & la multiplication de beſoins eſt une multiplication de ſervitudes. Plus on s'éloigne de Jeſus-Chriſt qui eſt la regle & le modelle de la grandeur du Royaume de Dieu, plus on ſe rabaiſſe effectivement. Or plus on eſt grand ſelon le monde, & attaché à cette grandeur humaine, plus on eſt éloigné de JESUS-CHRIST.

IX.

Il peut y avoir encore d'autres raiſons que celle de la foibleſſe qui diſpenſent les grands & les riches de changer d'état, & qui leur permettent de ſe tenir dans celui où ils ſont nez. Il y en peut avoir même qui les engagent à s'élever à des états plus grands, parce que la juſtice, l'utilité publique, & d'autres raiſons de charité le peuvent éxiger. Il y en a qui ſont obligez de con-

conſerver leur rang & de frapper les yeux des autres par quelque ſorte de magificence. L'élevation exterieure n'eſt pas abſolument incompatible avec l'humilité interieure: & il ſe peut faire que celui qui par le ſoin qu'il doit avoir de conſerver l'état qu'il ſoutient, ſe fait rendre les reſpects qui lui ſont dûs, ſoit par la diſpoſition d'humilité que Dieu voit dans ſon cœur, ſous les pieds de tout le monde. Mais il eſt vrai que cette union de l'élevation exterieure avec un abaiſſement interieur, eſt extraordinairement difficile, & qu'il eſt bien mal aiſé que l'ame ſe conſerve dans l'humilité étant portée à l'orgüeil par l'impreſſion forte de toutes les choſes exterieures & par la pente & l'inclination de la nature. C'eſt auſſi en cela que conſiſte le danger de la condition des grands; & c'eſt ce qui les oblige à de plus grands efforts pour s'humilier, parce qu'ils ſont plus violemment tentez de s'élever, & plus en danger par conſéquent de tomber en s'élevant, dans le precipice de l'orgüeil

SUR

SUR L'EPITRE DU JOUR DE PAQUE.

Expurgate vetus fermentum,
1. *Cor. v.* 7. 8.

Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous ſoyez une pâte toute nouvelle.

I.

SAint Paul appelle dans cette Epître les Chrêtiens *azimes*, c'eſt à dire, exemts de levain; & cependant il les exhorte pour honorer l'immolation de Jeſus Chriſt qui s'eſt rendu nôtre Pâque, à *ſe purifier du vieux levain; afin d'être une maſſe toute pure*: EXPURGATE *vetus fermentum*, *ut ſitis nova conſperſio*. Il nous apprend par-là qu'il y a deux manieres d'être exempts de ce levain; l'une qui doit convenir à tous les Chrêtiens; l'autre qui doit faire l'exercice des bons Chrêtiens durant toute leur vie. Il faut pour être Chrêtien, que le peché ne domine point en nous; que ſon regne y ſoit détruit & que Dieu y ait établi l'empire de ſon amour, qui eſt la ſource de la vraye pureté

reté des ames. Il faut donc qu'il y ait en nous un principe de pureté opposé au levain corrompu qui est dans le fond du cœur, & que ce principe soit plus fort que ce levain. Il faut par consequent que nos actions tiennent plus de l'amour de Dieu que de celui du monde qui est ce mauvais levain, puis que le bon levain doit être le plus agissant en nous. C'est en ce sens que tous les Chrêtiens doivent être *azimes*, ou exempts de levain; c'est-à-dire exempts du regne de la concupiscence, & assujettis au contraire au regne de Dieu par un saint amour.

II.

Mais ce levain dominant qui répand sa corruption dans le fond de l'ame, étant détruit, il en demeure néanmoins des restes qui ne regnent pas à la verité, dans le cœur, mais qui infectent diverses actions particulieres: & ce sont les divers retours de l'amour propre qui y produisent des mouvemens d'orgüeil, d'envie, de colere, de tristesse, de recherche de soi même, & enfin les desirs des biens perissables & créez. C'est ce levain qui reste dont il faut tâcher de se purifier peu à peu. Mais pour ne se pas décourager, il faut faire état que cette purification est l'occupation de toute la vie. Car ces restes étant comme les racines qui poussent toûjours des rejettons, il faut toû-

toûjours travailler à les retrancher : autrement ils se multiplieroient d'une telle sorte que l'ame en seroit toute couverte ; & cette corruption augmenteroit tellement qu'elle infecteroit enfin le fond du cœur. Elle s'y rendroit maîtresse ; elle y étoufferoit toutes les bonnes semences, & elle rendroit l'ame incapable de porter aucuns fruits de justice. C'est une gangrene qui s'étend à moins qu'on n'ait soin sans cesse de la retrancher par le fer de la mortification. C'est une eau corrompuë qui tend à nous gagner, à moins que nous ne travaillions à en décharger nôtre ame. C'est un poids qui nous abaisse continuellement vers la terre, à moins que nous ne fassions des efforts continuels pour nous relever. Enfin c'est le cours d'un torrent qui nous emporteroit avec soi, si nous n'y resistions fortement en nous avançant contre le fil de cette eau. Voilà la condition avec laquelle Dieu veut que nous vivions en ce monde. C'est l'ouvrage qu'il nous impose. Si-tôt qu'on aperçoit en soi quelques effets de cet amour corrompu des creatures, il faut incontinent s'armer de la mortification pour le détruire. C'est ce qui rend la vie Chrêtienne une vie de mort; parce qu'il y faut continuellement mourir à la concupiscence & à ses desirs, en leur retranchant leur nourriture & la joüissance de leurs objets.

Afin

III.

Afin de nous animer à cette guerre laborieuſe & pénible, & de renouveller nôtre aplication & nôtre ardeur qui ſe ralentiroit peu à peu, l'Egliſe veut qu'on ſe ſerve des diverſes ſolemnitez qu'elle célébre dans le cours de l'année. Car comme ces ſolemnitez demandent de nous une pureté particuliere, elles doivent nous exciter à nous purifier avec plus de ſoin, de courage & d'application. C'eſt ce qu'elle nous preſcrit en particulier dans cette grande fête de Pâque par les paroles de l'Apôtre qu'elle emprunte: *Purifiez-vous du vieux levain.* Le ſoin que les Juifs avoient de purger leurs maiſons du levain materiel, n'eſt que la figure du ſoin que nous devrions avoir pour purifier nos ames de ce levain que nous avons decrit. Car nous n'avons pas ſeulement à nous préparer à manger l'Agneau paſcal comme les Juifs, mais nous devons nous diſpoſer à participer à l'Agneau ſans tache, & cette victime ſainte qui s'eſt offerte en la place de cet agneau qui n'étoit que ſa figure.

JESUS-CHRIST étant parfaitement éxemt de toute corruption, puis qu'il s'eſt même depoüillé par la mort de tout ce qu'il tenoit d'Adam, c'eſt à dire de tous les effets de la mortalité, & qu'il eſt entré

dans un état d'incorruption, d'immortalité, & de gloire, n'eſt-il pas juſte que ceux qui ſe preparent à le recevoir, tâchent d'aprocher de cet état & de ces diſpoſitions, & qu'ils faſſent de nouveaux efforts pour détruire en eux tous les effets du peché? Qui n'uſe pas de ces ſolemnitez pour renouveller ſon ardeur à la mortification de ſes paſſions, à peu ſujet d'eſperer de le pouvoir faire dans un autre tems, parce que c'eſt dans ces jours de benedictions que JESUS-CHRIST accorde plus facilement cette grace à ceux qui la lui demandent.

IV.

Ce n'eſt pas un précepte que d'être parfaitement purifié: mais c'eſt un precepte de ſe purifier de plus en plus, & de tendre à la parfaite pureté. *Purifiez-vous du vieux levain*, dit S. Paul. *Que celui qui eſt juſte devienne encore plus juſte*, dit S. Jean. Et ce précepte même fait voir qu'on n'arrive jamais en cette vie à une parfaite purification. Car ſi on y étoit arrivé, le precepte de ſe purifier de plus en plus n'auroit plus de lieu. Ce precepte conſiſte donc en ce qu'il n'y a aucun degré de purification de l'ame dans lequel on puiſſe demeurer volontairement. Il faut toûjours tendre à une plus grande pureté. Il faut toûjours faire effort pour y arriver. Il n'y a aucun defaut dans lequel on puiſſe demeurer avec la reſolution

Apoc. 22. 15.

ſolution de ne s'en corriger jamais, ſi ce n'eſt qu'on fût trompé, & qu'on ignorât que ce fût un défaut; & en ce cas même on ne pourroit pas tout à fait dire qu'on y pût demeurer volontairement. Car à l'égard même des erreurs il faut toûjours fâire effort pour s'en delivrer, en reconnoiſſant humblement devant Dieu qu'on en eſt capable, & que nous nous y laiſſons aiſément ſurprendre. On eſt obligé d'écouter ſans prevention ceux qui nous en peuvent retirer, & de demander à Dieu qu'*il nous éclaire & qu'il ne permette pas que nous nous endormions d'un ſomeil de mort.* ILLUMINA *oculos meos ne unquam obdormiam in morte.* Pſ. 12. 4. Or cette diſpoſition quand elle eſt ſincere, eſt un effort de l'ame pour ſe purifier des pechez que l'on commet par erreur, & elle obtient de Dieu qu'il nous delivre de celles qui ſeroient incompatibles avec nôtre ſalut.

V.

On a ſujet de s'étonner qu'étant obligez à cette purification continuelle, on voye non ſeulement tant de dereglement dans les Chrêtiens negligens & peu apliquez à leurs devoirs, mais auſſi tant d'immortification & de defauts dans ceux qui paroiſſent avoir une volonté ſincere de s'en corriger. Et c'eſt ſans doute un ſujet trés-legitime de ſcrupule, quand on reconnoît par l'examen de ſa conſcience que l'on man-

que de vigilance, d'application, de ſollicitude à ſe corriger, & que l'on néglige ſon avencement, que l'on ne pratique pas ce que l'on juge utile pour ſe délivrer de ſes defauts. Cependant pourvû que l'on ait une volonté ſincere de renoncer à tout ce qui déplaît à Dieu, & qu'on lui demande ſincerement qu'il détruiſe en nous tout ce qui eſt contraire à ſa verité : *Interfice in me quidquid eſt contrarium veritati*; on ne doit pas ſe troubler pour ne pas reconnoître en ſoi un avancement, ſenſible & cela pour deux raiſons.

La premiere eſt que l'augmentation de la lumiere nous découvre en même tems plus de pechez & plus de défauts en nous, & que la vûë de cette multitude de pechez empêche naturellement qu'on ne croye avoir fait beaucoup de progrez Cependant il y en a effectivement, puiſque l'on voit ce que l'on ne voyoit pas & que l'on commence à s'humilier de quantité de fautes que l'on commettoit auparavant ſans aucun ſcrupule. C'eſt une maniere de progrés d'être devenu ſenſible à ſes fautes, & de travailler à s'en corriger, ce que l'on ne faiſoit pas auparavant. Plus on avance dans la vertu, plus on ſe voit plein de défauts, d'imperfections, & de pechez, plus on ſe trouve éloigné de Dieu : & cette vûë eſt une marque d'un ſolide avancement, quand on y joint le travail pour s'en purifier.

VI.

VI.

La ſeconde raiſon eſt que le progrés de l'ame & ſa purification ne conſiſte pas toûjours à connoître moins de fautes exterieures qui ſoient connuës à l'ame, mais dans une ſolide & ſincere humilité, dans un depoüillement de confiance en ſoi même qui enferme un recours à Dieu plus humble & plus ſincere. Or cet état peut être accompagné d'une plus grande multitude de fautes exterieures, & c'eſt quelquefois par cette multitude même de fautes que Dieu le procure. Car cette vûë humilie & abat l'ame devant Dieu, & fait qu'elle ſe connoit mieux dans ſes miſeres & dans ſes imperfections, & qu'ainſi elle paroît devant lui plus depoüillée d'elle-même. C'eſt „ dans ce ſens que St. Gregoire dit que „ celui qui ſe trouve nud de vertus, & par „ conſequent plein de defauts, eſt plus richement orné par l'humilité que cette „ vûë lui procure qu'il ne l'auroit pû être „ par ces vertus mêmes dont il ſe trouve „ dépourvû: *Virtutibus nudus ipſa melius humilitate veſtitur.*

VII.

Cela fait voir qu'il y a de grandes obſcuritez dans le jugement que l'on porte de l'état des ames, & qu'on ne ſauroit être trop retenu à juger de ſoi même ni des autres. On croit quelquefois qu'une perſonne eſt fort imparfaite & toute ſoüillée par

la multitude de ſes pechez : & c'eſt quelquefois la voye dont Dieu ſe ſert pour la purifier. On ſe croit fort parfait, parce qu'on ne tombe point dans les mêmes fautes : & la complaiſance que l'on en conçoit, nous rend quelquefois plus coupables devant Dieu que ſi nous les avions commiſes. Travaillons donc ſincerement à purifier nôtre cœur de toute tache : mais ne nous troublons pas des defauts que nous y appercevrons, & ne portons aucun Jugement fixe & certain de nôtre avancement. Il nous eſt commandé de nous juger dans les choſes claires ; mais il nous eſt defendu de le faire dans les choſes obſcures. Or ce qui regarde le degré de nôtre avancement & de la purification de nôtre ame, eſt du nombre de ces choſes obſcures dont il ne faut pas juger.

VIII.

Le precepte donc de ſe purifier de plus en plus ne conſiſte point à connoître ſon avancement. Cela ne nous eſt pas commandé, & ne nous ſeroit pas même ni poſſible ni utile. Il conſiſte dans le deſir, la volonté, l'effort, le travail, pour ſe purifier de plus en plus. C'eſt ce que nous devons faire continuellement, à l'exemple du grand Apôtre & dans les mêmes bornes que lui. Il dit de lui même *qu'oubliant tout ce qui étoit derriere lui, il s'avançoit vers ce qui étoit devant lui : Quæ quidem retro ſunt, obliviſcens, ad ea verò quæ ſunt priora, extendens me ip-*

Phil. 13 14.

meipſum. Il dit *qu'il court inceſſamment vers le bout de la carriére, pour remporter le prix de la felicité du Ciel: Ad deſtinatum perſequor, ad bravium ſuperna vocationis Dei.* Et il dit avec cela, *que quoi qu'il ne ſe ſente coupable de rien, il n'eſt pas pour cela juſtifié, qu'il ne ſe juge point lui même: Neque meipſum judico, & que c'eſt à Dieu de le juger. Qui judicat me, Dominus eſt.* Voilà à quoi ſe reduit ce précepte de ſe purifier de plus en plus, néceſſaire à tous les Chrêtiens. 1. *Cor.* 4. 3. *Là même v.* 4.

Nous pouvons ſûrement condamner nos defauts viſibles: mais il ne nous eſt pas permis de former un jugement abſolu ſur la meſure de nos imperfections: ce qui doit tempérer & nôtre crainte & nôtre confiance, & nous obliger à marcher toûjours juſqu'à la mort avec une eſpérance mêlée de terreur.

I X.

L'Apôtre ne commande pas ſeulement en général *de ſe purifier du vieux levain*, mais il eſt clair par la ſuite du lieu où il nous donne ce précepte qu'il prétend par là exhorter les Corinthiens à ſe ſéparer de l'inceſtueux qui avoit deshonoré l'Egliſe par ſon crime, & à qui l'Egliſe par charité devoit tâcher de procurer une confuſion ſalutaire. C'eſt le ſens le plus littéral de ce précepte: *Purifiez-vous du vieux levain.* Et ce ſens regarde auſſi tous les Chrêtiens. Car quoi que cette ſéparation

& cette souſtraction de la converſation & du commerce des pecheurs ne ſoit plus en uſage, & que l'Egliſe n'en faſſe plus une ordonnance expreſſe, il y a pourtant dans cette pratique quelque choſe de droit naturel & d'invariable qui ne peut être aboli. On eſt & l'on ſera toûjours obligé d'éviter ceux qui nous nuiſent, & de témoigner aux pecheurs l'improbation de leur crime, autant que cela leur peut être utile. Et ſi l'on avoit bien cette pratique dans l'eſprit, on ne ſe prêteroit pas comme l'on fait à la converſation des perſonnes du monde qui nous inſpirent inſenſiblement un eſprit ſeculier & dereglé, on ne s'y expoſeroit pas ſi facilement quand on a peu de lumiére & peu de force, & l'on n'auroit pas pour eux tant de complaiſances qui les entretiennent dans leurs déréglemens, en leur faiſant croire que leur vie eſt aprouvée par des gens de bien. Il y a mille manieres de témoigner aux perſonnes dereglées que l'on improuve leur vie, ſans que l'on en vienne à une rupture entiere, & la charité nous aprendroit ce temperament ſi elle étoit auſſi vive en nous qu'elle devroit l'être. Ainſi nous retrancherions de nôtre cœur les ſoüillures qu'il contracte par le commerce des perſonnes vicieuſes, & nous contribuërions même ſouvent à les purifier de leurs vices & de leurs défauts.

SUR

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE PAQUE.

Maria Magdalene & Maria Jacobi & Salome emerunt aromata, &c.
Marc. 16. 1. 7.

Marie Madeleine & Marie mère de Jaques & Salomé achetérent des parfums pour venir embaumer JESUS.

I.

ON peut aprendre de cet Evangile que Dieu conſidére peu les fautes qui ne viennent pas de la corruption du cœur, mais d'un ſimple defaut de lumiére ou du trouble de l'eſprit. Il eſt viſible qu'il n'y avoit aucune malice dans ces femmes qui préparent des parfums pour embaumer le corps de JESUS-CHRIST. Elles l'aimoient ſincérement. Elles avoient contribué durant ſa vie par leurs aumônes à ſes prédications. Elles avoient aſſiſté à ſa mort avec de grands ſentimens de compaſſion. Ainſi leur amour véritable & ſincére ne trouvant plus de J. C. dans le monde que ſon corps mort, les porta à deſirer de lui ren-

dre les offices qu'on avoit accoûtumé de rendre parmi les Juifs aux corps morts de ceux qu'on aimoit. Il eſt vrai qu'elles n'auroient pas eu cette vûë ſi elles euſſent eu une foi vive de ſa réſurrection & une créance immobile aux paroles par leſquelles il l'avoit prédite. Mais le trouble où elles étoient les empécha d'y faire aſſez de réflexion. Elles avoient vû mourir Jesus-Christ & ce grand objet avoit tellement ſaiſi leur eſprit & leur imagination qu'elles étoient comme incapables de penſer à autre choſe. Elles ſuivirent donc l'idée qu'elles avoient de Jesus-Christ mort, & elles réſolurent de faire ce que l'amour leur dictoit envers le corps de celui qu'elles avoient chérement aimé & qu'elles aimoient encore trés ſincérement. Jesus-Christ diſtingua donc en elles les effets du trouble de leur imagination & de la foibleſſe de l'eſprit humain, de ceux de la ſincérité de leur amour. Il ſouffrit les uns & récompenſa les autres, en rendant ces femmes pleines d'affection & de zéle, les premiers témoins de ſa réſurrection.

II.

On voit dans le procédé de ces femmes, qu'elles ſuivent impétueuſement les mouvemens d'un cœur ſincére, ſans y joindre les vûës & les précautions de prudence qu'elles auroient dû avoir. Elles s'occupent d'abord totalement du ſoin de faire pro-

proviſion de parfums. Elles ſe lévent de grand matin pour les porter au ſépulchre; mais elles ne penſent point à l'inconvénient qu'il y avoit à aller ſeules, ſans être accompagnées de quelqu'un qui pût lever la pierre du ſépulchre. Elles n'y penſent que dans le chemin. Quand l'eſprit eſt ainſi fortement occupé de quelque objet, il oublie facilement quantité de prévoyances néceſſaires. Mais il étoit important pour établir la foi de la reſurrection qu'elles fuſſent de ce caractére, & que ce fût celui de tous les diſciples de J. C. Car J. C. ne la pouvant, ſelon l'ordre de ſon Pére, faire connoître à tout le monde, il faloit qu'il ſe bornât à un certain nombre de temoins. Et ces temoins pour être dignes de foi, devoient être parfaitement ſincéres. J. C. étoit diſpoſé à leur donner des peuves de ſa réſurrection ſi claires & ſi convainquantes, que ſuppoſé leur ſincérité il n'y eut pas le moindre lieu d'en douter. Il faloit donc établir leur ſincérité principalement. Or elle paroit admirablement par tout ce que l'Evangile raporte des diſciples & de ces femmes: & elle paroît d'une maniére ſi naturelle, qu'il eſt impoſſible à l'artifice de contrefaire une conduite ſi naïve. Des femmes ſi perſuadées de la mort de J. C. qu'elles achetent des parfums pour l'embaumer, qu'elles ſe lévent de grand matin pour aller à ſon ſépulchre, qu'elles s'oc-

tnpent de la difficulté qu'elles auront à en lever la pierre, ne ſongeroient nullement à publier contre la vérité que JESUS-CHRIST fût reſuſcité; puis qu'elles ne le croyoient pas elles-mêmes. Les mouvemens impétueux qu'elles font paroître & qu'elles avoient conçûs à la mort de JESUS-CHRIST n'étoient point capables de cet artifice. Tout reſpire la ſincérité dans leur conduite : c'étoit cette ſincérité qui étoit néceſſaire à l'établiſſement de la foi. Ainſi les ténébres de ces femmes portent la lumiére dans l'eſprit des Chrêtiens; & il paroît que c'eſt une conduite de la ſageſſe de Dieu de les y avoir laiſſées.

III.

JESUS-CHRIST qui les vouloit tirer de ces ténébres, mais d'une maniére proportionnée à leur état, les conduit à la foi de la réſurrection pas certains degrez qui diminuerent peu à peu le trouble que cette nouvelle ſi ſurprenante devoit produire dans leur eſprit. D'abord il leur fit voir la pierre qui fermoit le ſepulcre ôtée. C'étoit une diſpoſition à croire que JESUS-CHRIST n'y étoit plus. Enfin il voulut que cette nouvelle leur fût annoncée par deux Anges : & quoi que cette vûë les troublât & les remplît de frayeur, elle étoit pourtant moins ſurprenante pour elles que ſi JESUS CHRIST, de la mort duquel elles avoient une forte idée, leur eût

paru d'abord plein de vie. Ces Anges leur annoncent la reſurrection de JESUS-CHRIST. Ils leur ordonnent d'en avertir ſes diſciples. Ils leur prediſent qu'ils le verroient dans la Galilée. Ainſi ils les font ſervir à l'égard des diſciples au même office qu'ils exerçoiẽt envers elles, qui étoient de les preparer à l'aparition de JESUS-CHRIST. Tout cela étoit neceſſaire pour ramener doucement des eſprits fortement occupez de la mort de JESUS-CHRIST, & trés-éloignez de le croire reſſuſcité, non par une malice opiniâtre, mais par l'éloignement naturel que l'on a de croire la reſurrection d'un mort. Il n'y a rien en tout cela que de ſimple & de naïf; rien qui ne contribuë merveilleuſement à établir la ſincerité des témoins. Des femmes qui diſent qu'elles ont vû des Anges, ne font pas une impreſſion ſi forte, que ſi cette aparition s'étoit faite aux Apôtres qui avoient l'eſprit plus fort, mais neanmoins la ſincerité de leur raport ne pouvoit manquer de faire quelque impreſſion ſur les eſprits. Auſſi l'on verra que dans l'Evangile de demain les deux diſciples qui alloient à Emmaüs, diſent *qu'ils avoient été épouventez*, par le rapport de ces femmes, & quoi qu'ils n'y déféraſſent pas, cela diminua néanmoins leur ſurpriſe, lors que JESUS-CHRIST leur aparut à eux-mêmes. Ainſi Dieu conduiſit les eſprits *Luc.* 24. 22.

ſur

ſur cet article capital, depuis les preuves les moins convainquantes juſqu'aux plus évidentes & aux plus certaines: & l'accord de toutes ces preuves, le peu de concert de tous ces témoins forment un ſurcroît d'évidence, & abatent abſolument l'eſprit de tous ceux ſur qui la raiſon a quelque pouvoir. Admirons la bonté de Dieu qui regardoit toute ſon Egliſe dans le ménagement de ces preuves, & qui nous facilitoit la foi par les difficultez mêmes qu'il a permis que ſes diſciples ont euës à s'y rendre.

IV.

Il y avoit de l'erreur dans ces femmes, puis qu'elles ne croyoient pas JESUS-CHRIST reſſuſcité, & qu'elles le cherchoient encore dans ſon ſépulchre: mais il y avoit un veritable amour, & plus d'amour que d'erreur. Leur erreur n'étoit que l'effet de leur trouble: mais leur amour agiſſoit même dans le trouble. Et c'eſt pourquoi JESUS-CHRIST remédie à leur erreur par l'aparition des Anges. Quand on aime ſincérement Dieu, & que cet amour domine dans le cœur, Dieu fait en ſorte qu'on trouve la verité. Quand on voit donc tant de gens qui demeurent attachez à leurs erreurs, & qui ſe piquent d'y être infléxibles, c'eſt un grand ſujet de craindre qu'ils n'ayent pas merité par leur amour que Dieu les aidât à ſortir de l'erreur.

reur. Avant qu'une ame ſoit pleinement éclairée d'une lumiére qui diſſipe toutes ſes ténebres, Dieu lui inſpire d'ordinaire un amour ardent de la verité qui la porte à la rechercher : & cet amour diſſipe peu à peu les préventions. Que ſi cela n'arrive pas, c'eſt un ſigne de défaut de ſincerité, & une marque que c'eſt ſon opinion que l'on aime, & non pas la verité.

V.

La preuve de la réſurrection de Jeſus-Chriſt que l'Ange donna aux femmes, eſt qu'il n'étoit plus dans ſon ſépulchre: & cette marque n'eſt pas ſeulement pour les corps reſſuſcitez, mais auſſi pour les ames veritablement reſſuſcitées. Ces ames ont leurs ſépulchres auſſi-bien que les corps. Le lieu qui reçoit un corps mort eſt ſon ſépulchre, & l'objet auquel une ame s'attache, eſt de même le ſépulchre de cette ame. S'il faut donc qu'un corps, pour être reſſuſcité, ſorte du ſépulchre, de même une ame n'eſt pas véritablemnnt reſſuſcitée, ſi elle ne ſe ſépare de l'objet de ſes attraches. C'eſt ce que nous enſeigne l'Apôtre Saint Paul, lors qu'il dit aux Coloſſiens: *Si vous êtes reſſuſcitez avec Jeſus-Chriſt cherchez ce qui eſt au Ciel où Jeſus-Chriſt eſt aſſis à la droite de ſon Pére, & n'ayez d'affection ni de goût que pour les choſes du ciel; & non pour celles de* *v.* 6. *Coloſſ.* 3. 1.

de la terre : Quæ ſurſum ſunt, ſapite, non quæ ſuper terram. C'eſt en quoi conſiſte la réſurrection d'une ame. Pendant qu'elle étoit attachée à la terre, elle étoit morte, elle étoit dans le ſépulchre : en ſe détachant de la terre, elle reſſuſcite.

V I.

Mais ce terme : *N'ayez d'affection ni de goût que pour les choſes du Ciel*, mérite une réfléxion particuliére ; parce qu'il nous fait voir qu'il ne ſuffit pas d'avoir dans l'eſprit les choſes du Ciel, c'eſt à dire, JESUS-CHRIST, mais qu'il faut l'avoir dans le cœur par un amour véritable & intérieur. Si ce n'eſt par une douceur ſenſible, ce doit être par une préférence effective par laquelle la volonté ſe porte à Dieu comme à ſon bien ſouverain : il faut de même un renoncement réel aux créatures, par lequel on ſe détache d'elles, & l'on les regarde dans le rang qui leur convient ; c'eſt à dire, comme infiniment moins deſirables que Dieu. Et cet amour doit être le maître du cœur, y dominer, & le faire agir ; car quand il n'eſt pas le maître, il n'y a point de véritable réſurrection.

V I I.

La marque d'une ame reſſuſcitée étant d'avoir

d'avoir le cœur & l'eſprit dans le Ciel, & de ne l'avoir point dans la terre & dans les choſes du monde, il s'enſuit que tout ce qui nous porte à nous attacher à Dieu & à nous détacher du monde contribuë à nous procurer cette vie reſſuſcitée, & à nous la conſerver ſi nous l'avons, & qu'au contraire tout ce qui nous attache au monde, tout ce qui nous en donne le goût & l'amour nous approche de la mort. Et c'eſt ce qui renverſe abſolument tous les jugemens que l'on porte des évenemens de la vie & de ce qu'on appelle proſperitez, adverſitez, bonheur, malheur, diſgrace, faveur. Voilà un homme, dit-on, bien miſerable. Voilà ſa fortune arrêtée & ruïnée ſans reſſource. Mais qu'arrivera-t-il de-là ? Qu'il ſera moins attaché au monde; qu'il en perdra le goût & l'amour; qu'il aura plus de tems, plus de moyens de penſer à ſon ſalut; c'eſt-à-dire, qu'il aura plus de facilité à mener une vie digne d'une ame reſſuſcité, & qu'il s'éloignera davantage de la mort. En voici un autre, dit-on, qui eſt bienheureux. Il eſt comblé de biens & d'honneurs, & toutes choſes lui réüſſiſſent. C'eſt-à-dire, qu'il a toutes ſortes de ſujets d'aimer le monde : que tout contribuë à l'y attacher, & qu'ainſi tout le menace de la mort, tout l'y pouſſe, tout l'y precipite. Eſt-ce donc là ce que l'on appelle

pelle bonheur ? On ne juge point ainſi dans les autres choſes. On ſe réjouit dans un malade de tous les ſignes de vie, & l'on s'afflige de tous les ſignes de mort. Pourquoi donc, à l'égard de nôtre vrai bien, appelle-t-on malheur ce qui nous facilite le recouvrement ou la conſervation de la vie de l'ame, & bonheur ce qui nous aproche de la mort, qui nous y engage & qui nous y pouſſe avec violence ?

VIII.

Comme donc la grace propre au myſtére de la réſurrection eſt la vie reſſuſcitée, que c'eſt ce que JESUS-CHRIST opére dans les cœurs, & la grace qu'il répand du Ciel en qualité de reſſuſcité, il arrive trés-ſouvent que ce que les hommes prennent pour un malheur, eſt un preſent de JESUS reſſuſcité. Car étant non ſeulement le maître de ſes graces, mais auſſi de tous les événemens du monde par la puiſſance qu'il a reçûë de ſon Pére au jour de ſa réſurrection, qui le rend maître abſolu de la conduite des créatures dans le Ciel & ſur la terre, il uſe pour ſauver les ames de l'une & l'autre puiſſance, en leur procurant ſes graces par certains événemens & certains moyens. S'il veut donc donner à une ame l'amour des choſes du Ciel, & le détachement de celles du monde, en quoi

quoi consiste la vie ressuscitée, il la prive de tous les objets de ses attachemens, afin de lui en ôter l'amour & le gout, & la porter à rechercher les veritables biens qui sont ceux de l'autre vie. Il apprend à cette ame, dit saint Augustin, à desirer, & à aimer les vrais biens par l'amertume qu'il lui fait trouver ici bas: *docet amare meliora per amaritudinem inferiorum.* Et ainsi il est visible que ce qu'on appelle affliction, n'est souvent qu'un effet de la puissance & de l'amour de JESUS-CHRIST, ressuscité, & ne tend qu'à nous procurer la veritable vie de l'ame.

IX.

On dira peut-être que c'est l'union de la grace à ces évenemens qui les rend favorables, mais qu'en eux-mêmes ils n'ont rien que de triste & de penible. Il est vrai qu'ils le sont: mais cette peine ne vient que de ce que nous aimons les choses dont ils nous privent. Et comme cet amour est la cause de cette peine, ils nous avertissent simplement du mal que nous avons: mais ils ne le causent pas. Ils nous découvrent nôtre maladie, & ils la diminuent; ce n'est que nôtre faute s'ils ne la gueriſſent pas entierement. Car Dieu est toûjours prêt de joindre ses graces à ces évenemens qui nous detachent du monde, si nous n'en arrê-

arrêtions point le cours par nôtre impatience & nôtre revolte, ſi nous nous abandonnions avec la ſoumiſſion que nous devrions à ſa providence & à ſes ſoins; & ſi nous nous donnions à lui pour produire pleinement en nous les effets de ſa vie reſſuſcitée.

On n'a fait que trois conſiderations ſur chaque Evangile des jours ſuivans de cette ſemaine; parce qu'ils ne comprennent que diverſes apparitions de JESUS-CHRIST *aprés ſa reſurrection, & que l'on en peut trouver pluſieurs autres dans les conſiderations ſur les myſteres de* JESUS-CHRIST.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE DE PAQUE.

Duo ex discipulis JESU ibant ipsa die in castellum, &c. *Luc.* 24. 13. 35.

Ce jour-là même deux des Disciples de Jesus s'en alloient en un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jerusalem.

I.

L'Evangile de ce jour nous represente un nouveau caractere en la personne de deux disciples qui alloient à Emmaüs château distant de deux lieuës de Jerusalem; mais qui tend également à établir la sincerité des témoins de la resurrection. Ce que l'on disoit de la resurrection de JESUS-CHRIST ne leur étoit pas inconnu. Ils sçavoient ce qui en avoit été raporté par les femmes qui avoient été au sepulcre, la vision des Anges qu'elles avoient euë, la confirmation de leur témoignage par S. Pierre

&

& S. Jean, qui ayant été au ſepulcre avoient trouvé que ce qu'elles avoient raporté, que le corps de JESUS-CHRIST n'y étoit plus étoit veritable. Cependant toutes ces preuves n'avoient encore fait qu'une legere impreſſion ſur leur eſprit. Ils aimoient JESUS-CHRIST. Ils ne pouvoient parler d'autre choſe que de ce qui lui étoit arrivé. Ils lui rendoient témoignage, qu'il avoit été *un*
v. 19. *Prophête puiſſant en paroles & en œuvres.* Mais avec tout cela ils croyoient leurs eſ-
v. 21. perances trompées. *Nous eſperions*, diſoient ils, *qu'il delivreroit Iſraël.* Ils ne l'eſperoient donc plus. Incredulité qui ne venoit que de ce que l'idée d'un homme reſſuſcité étoit étrangement éloignée de leur eſprit, comme elle le devoit être naturellement : mais incredulité utile à l'établiſſement de la foi de ce myſtere, parce qu'elle fait voir combien ils étoient peu diſpoſez à croire legerement la reſurrection de JESUS-CHRIST, & qu'ils n'en ont pû être perſuadez que par des preuves convainquantes,

II.

J. C. s'étant mêlé dans leur entretien ſans être connu d'eux, leur reprocha leur peu d'intelligence dans l'Ecriture, & leur peſanteur à croire ce que les Prophêtes avoient prédit du Meſſie. *O ſtulti & tardi*
v. 25. *corde ad credendum in omnibus quæ locuti ſunt Prophetæ!* Cela fait voir qu'il peut y avoir dans l'Ecriture une pleine conviction

de

de certaines veritez de la foi ; & que ce qui nous empêche de les y voir, n'eſt que la peſanteur de nôtre cœur. C'eſt cette peſanteur qui arrête l'impreſſion de la verité ſur le cœur, & qui fait qu'il n'eſt pas remué & pénetré par ces preuves autant qu'il le devroit être; qu'il n'en tire pas les conſequences naturelle ; qu'il ne joint pas celles qui s'entr'éclairciſſent, & qui ſe fortifient les unes les autres. Et cette ſtupidité ne ſe rencontre pas ſeulement dans les hommes à l'égard des myſteres ſpeculatifs, elle ſe trouve encore plus ordinairement à l'égard des veritez de pratique. Preſque perſonne n'y voit ce qu'on y doit voir, & n'en penetre les conſequences. On les entend froidement, quelque grand interêt que l'on y ait. Il y va de tout, & on les regarde ſans émotion & ſans effroi Cette froideur eſt une marque viſible que l'on ne les conçoit point dans leur grandeur, & que la petiteſſe de nôtre intelligence les diminuë tellement ; qu'elles deviennent auſſi peu capables de nous toucher, étant conçûës en cette maniere, que les plus indifferentes nouvelles. De ſorte que nous avons grand ſujet de nous reprocher nôtre ſtupidité & nôtre peu d'intelligence, & de nous dire comme JESUS-CHRIST dit à ſes Diſciples : *O inſenſez dont le cœur eſt peſant & tardif à croire.*

III.

III.

verſ. 31. Quelque tems aprés *les yeux de ſes diſciples s'ouvrirent & ils connurent* JESUS-CHRIST dans la fraction du pain; & JESUS-CHRIST fit voir par-là qu'il diſpoſe abſolument des ſens, de l'eſprit, & du cœur des hommes. Ils commencerent à voir ce qu'ils ne voyoient pas. Ils conçurent ce qu'ils ne concevoient pas. Leur cœur fut embraſé d'un amour qu'ils ne ſentoient pas; parce qu'ils furent remuez par le Saint Eſprit d'une maniere plus vive & plus forte. JESUS-CHRIST voulut que ce fut par l'Euchariſtie que ces graces leur fuſſent communiquées, afin de leur apprendre, & par eux à toute l'Egliſe, que ce myſtere eſt une ſource de lumiere & de charité; & que ce n'eſt pas ſeulement un myſtere de foi, parce que c'eſt un objet de foi, mais qu'il l'eſt auſſi, parce qu'il augmente la foi dans nos cœurs avec la charité, quand on y eſt preparé comme ces diſciples, qui declarent eux-mêmes, que *leur*
v. 32. *cœur étoit tout brûlant pendant que* JESUS-CHRIST *leur parloit dans le chemin.* C'eſt la preparation qu'ils y apporterent. Ce ſont ces cœurs brulans que JESUS CHRIST remplit des lumieres de la foi. Si nous n'en reſſentons pas les mêmes effets, c'eſt que nous n'en approchons pas avec la même ardeur & les mêmes diſpoſitions.

SUR

SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA SEMAINE DE PAQUE.

Stetit JESUS in medio discipulorum suorum, &c. *Luc.* 24. 36. 47.

JESUS *se presenta lui-même au milieu de ses disciples, & leur dit, La paix soit avec vous.*

I.

JEsus aprés s'être montré à Madeleine en particulier, aux femmes qui étoient venuës pour porter des parfums au sepulcre, à S. Pierre, aux deux disciples qui alloient à Emmaüs, voulu encore se faire voir le même jour aux Apôtres assemblez avec plusieurs autres disciples. Ainsi il se trouva tout d'un coup au milieu d'eux pendant qu'ils étoient à table, & les épouventa de telle sorte qu'ils croyoient voir un phantôme ou un esprit. Il les convainquit que c'étoit lui-même & non un phantôme, en leur montrant ses pieds & ses mains qui

portoient encore les marques des cloux qui les avoient percez. Il leur fit toucher ſa chair, en leur diſant qu'un eſprit n'avoit point de chair ni d'os. On demande ſi ces preuves étoient convainquantes. Car, dira-t-on, ne ſe pouvoit-il pas faire qu'un demon ayant emprunté la forme d'un corps y imprimât ces mêmes marques, & les fit ainſi toucher? Quelle aſſurance avons nous donc que la premiere penſée des Apôtres ne fût pas veritable, & que ce ne ſoit pas un phantôme & un eſprit trompeur qui les ait engagez par là à rendre témoignage à la fauſſeté? Mais il eſt facile de repondre qu'il n'eſt pas poſſible que Dieu permette que le demon faſſe une telle illuſion aux ſens de pluſieurs perſonnes, parce qu'autrement tout ſeroit incertain: & il ſeroit auſſi aiſé de douter de la naiſſance, de la vie, & de la mort de JESUS CHRIST que de ſa reſurrection. Car on pourroit ſupoſer de même que tout cela s'eſt fait par le moyen d'un demon, qui s'étant revétu d'une forme humaine, auroit fait ce qu'on attribuë à JESUS-CHRIST durant ſa vie.

II.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit point ici de l'illuſion d'une ſeule perſonne ni de celle de pluſieurs perſonnes une ſeule fois. C'étoit déja là la cinquiéme aparition de ce jour qui étoit le lendemain du Sabat. Et cette

cette aparition fut ſuivie de pluſieurs autres de cette nature, dans leſquelles JESUS-CHRIST ſe fit reconnoître par toutes les marques par leſquelles on reconnoît les hommes. S'il étoit donc incertain, aprés ces preuves, ſi JESUS-CHRIST eſt reſſuſcité, il faudroit que toutes les choſes du monde paſſaſſent pour incertaines. Abraham, Moïſe, David, Salomon, Alexandre, Céſar, pourroient n'avoir été que des illuſions, & l'on les pourroit faire paſſer tous pour des phantômes & des demons revêtus de corps, avec autant de vrai-ſemblance que JESUS-CHRIST reſſuſcité. C'eſt donc un principe ſuppoſé dans toutes les connoiſſances les plus aſſurées que les hommes puiſſent avoir des faits, que la verité de Dieu ne peut permettre que le demon ſe joüe ainſi de la creance des hommes. La verité de tous les faits eſt appuyée ſur ce principe. Ainſi la reſurrection de JESUS-CHRIST eſt miſe par là au même degré de certitude que tout ce qu'il y a de certain & d'indubitable dans le monde.

III.

On peut dire même que cette certitude va plus loin, & qu'il y a des choſes qui autoriſent la reſurrection de JESUS-CHRIT qui n'autoriſent pas tous les autres faits. Car, outre que les Apôtres en ont eu la même aſſurance qu'ils avoient de toutes les autres choſes du monde, outre que cette aſſu-

rance n'a point été dementie par aucun fait contraire, ce qui arrive auſſi dans les autres faits que nous avons marquez ; ils avoient de plus, certaines aſſurances particulieres de la reſurrection de JESUS-CHRIST qu'ils n'avoient pas des autres choſes du monde. Cette reſurrection avoit été predite par les Prophêtes & trés-expreſſement par JESUS-CHRIST durant ſa vie mortelle. Ces predictions jointes à ce qui arriva, les mettoit donc dans la neceſſité de croire que JESUS-CHRIST étoit reſſuſcité. Ainſi il auroit falu qu'il y eût eu un devoir & une neceſſité parmi les hommes de croire la fauſſeté. De plus ce JESUS-CHRIST qui paroiſſoit aux Apôtres & aux diſciples, leur donna le pouvoir de faire des miracles, & de guerir les maladies. Ils les gueriſſoient au nom de JESUS-CHRIST reſſuſcité, & ils étoient témoins de l'effet : & cet effet étant une preuve certaine de la verité de celui qui leur avoit donné ce pouvoir, on peut dire que toute la vie des Apôtres & des diſciples, & de tous les premiers Chrêtiens a été une confirmation authentique de la reſurrection de JESUS-CHRIST. Nous n'avons donc qu'à le remercier infiniment de ce qu'il a voulu mettre cet article fondamental de nôtre Religion dans ce dégré éminent de certitude, qui égale & ſurpaſſe celle de toutes les choſes du monde. Or

la reſurection de JESUS-CHRIST étant prouvée, tout le reſte des articles de la Religion eſt invinciblement prouvé. Car ſi JESUS-CHRIST eſt reſſuſcité, il faut croire tout l'Evangile, il faut croire l'Egliſe, parce qu'elle y eſt promiſe, il faut croire l'ancien Teſtament, parce qu'il y eſt autoriſé, enfin il faut croire toute la Religion Chrêtienne, parce qu'elle eſt attachée à la reſurrection de JESUS-CHRIST par un enchainement indiſſoluble.

SUR L'EVANGILE DU MERCREDI DE LA SEMAINE DE PAQUE.

Manifestavit se iterum JESUS discipulis ad mare Tiberiadis.
Joan. 21. 1. 14.

JESUS *se fit voir encore à ses disciples sur le bord de la mer de Tiberiade.*

I.

CEt Evangile contient une nouvelle preuve de la resurrection de JESUS-CHRIST par la manifestation qu'il fit de soi-même à plusieurs de ses disciples sur le rivage de la mer Tiberiade. Il leur prouva qu'il étoit ressuscité non seulement en mangeant avec eux, mais aussi par un miracle mystérieux raporté dans cet Evangile, qui est que S. Pierre étant allé pêcher, & plusieurs autres Apôtres & disciples l'ayant suivi, ils ne prirent rien pendant toute la nuit: mais que JESUS s'étant presenté à eux le matin sur le rivage, & leur ayant ordonné

v. 3. & seq.

donné de jetter le filet du côté droit de la barque, ils prirent tout d'un coup *cent cinquante trois grands poissons* que saint Pierre tira à terre, sans que le filet se rompit. Ensuite de quoi JESUS-CHRIST mangea avec eux de cette pêche. *v.* 11.

II.

Ce travail inutile durant toute la nuit & cette pêche abondante faite par l'ordre de J. C. marquent manifestement l'état de la vieille loi par cette pêche inutile, & par cette pêche miraculeuse, celui de la nouvelle, où ils entroient par l'ordre de JESUS immortel & glorieux. Les pasteurs de la vieille loi avoient travaillé beaucoup à la pêche des ames, mais inutilement. Ils n'en avoient pris que fort peu; c'est à dire, qu'ils en avoient peu converti. Ils entretenoient bien un corps extérieur de Religion, mais un corps destitué d'esprit, un corps dont les membres n'étoient point effectivement à Dieu, parce qu'ils ne le cherchoient qu'avec un esprit mercenaire. Cette pêche se faisoit bien par les ministres de Dieu: mais il ne la secondoit pas de ces graces fortes qui entrainent les pecheurs, selon l'expression de l'Evangile: & les Juifs résistoient toûjours par la corruption de leur cœur à la mesure de celles qu'ils recevoient. Les Apôtres n'avoient pas pêché avec plus de fruit jusques alors, & leur pêche n'avoit pas été *Joan.* 6. 44.

plus heureuſe. Mais ſi-tôt qu'ils commencérent à pêcher par l'ordre exprés de J. C. immortel, & qu'il accompagna leur pêche de l'abondance de ſa grace, ils en firent une prodigieuſe. Leur filet ſe trouva plein de grands poiſſons, c'eſt à dire, de Chrêtiens éminens en vertu, dont la premiere Egliſe fut formée, qui bien loin de rompre les rets par leurs diviſions, n'étoient au contraire qu'*un cœur & qu'une ame.* Les deux premieres predications de ſaint Pierre convertirent huit mille perſonnes, & celles des autres Apôtres eurent un ſuccés aprochant de celui-là. Voilà ce qui figuroit cette grande pêche faite par l'ordre de JESUS-CHRIST. Les efforts des hommes ne produiſent rien quand ils ſont tous ſeuls: mais étant accompagnez d'une abondance de graces, ils ne manquent point d'avoir un trés-grand effet.

Act. 4. 32.

III.

La difference de ces pêches diſtingue extrémement le fruit du travail des ouvriers, mais n'en diſtingue pas le merite. Car il ſe peut fort bien faire que Dieu employe de grands Saints à des travaux qui paroiſſent inutiles, & qu'il produiſe de grands effets par des hommes d'une médiocre vertu. Moïſe & les Prophêtes étoient ſans doute plus agréables à Dieu que beaucoup de miniſtres de l'Evangile. Cependant Dieu ne don-

donnoit pas à leur miniſtére la même efficace qu'il a donné depuis dans la loi nouvelle à celui des miniſtres Evangeliques. La perfection de la vertu Chrêtienne conſiſte à obéir à Dieu & à éxécuter ſes volontez, telles qu'elles ſoient. Voilà ce qui fait le prix de la vertu des Saints, ſoit que leurs travaux ſoient utiles ou qu'ils ſoient inutiles. Dieu ne leur demandera compte que de leur travail, & nullement du fruit de leur travail: & c'eſt ce qui doit conſoler quantité de paſteurs dont Dieu permet que le travail ſoit infructueux, même ſous la loi nouvelle. Car s'ils travaillent avec autant de fidélité, que ceux qui ont eu le plus de bénédiction en leur miniſtére, ils ne ſeront pas moins récompenſez qu'eux. Dieu a ſes tems & ſes ſaiſons de grace. Il ſait pourquoi il en donne plus en un tems qu'en un autre. Mais quand il donne aux prédicateurs de ſon Evangile la grace de travailler avec le même zéle, il leur prépare auſſi une égale recompenſe.

On peut dire même avec vérité, que ceux qui travaillent ſans ſuccés & ſans fruit, s'acquiérent quelquefois plus de mérite, parce que la nature prend ſouvent beaucoup de part aux grands ſuccés, & qu'ainſi l'obéïſſance qu'on rend à Dieu en eſt moins pure. On ſe plaît aux fruits de ſon travail. On en attribuë quelque choſe à ſon induſtrie. On prend part aux ſuites qu'ils ont

d'ordinaire, & l'on ſouffre un peu trop les attaches humaines que les nouveaux convertis ont pour ceux qui les ont mis dans le bon chemin. Mais ceux dont Dieu ne permet pas que les travaux fructifient, demeurant dans un grand vuide de conſolations humaines, s'attachent quelquefois à Dieu avec plus de pureté. Et c'eſt ce que JESUS-CHRIST marque aſſez expreſſément dans ſon Evangile, lors qu'il dit à ſes Apôtres que ſi dans une maiſon il n'y a point d'enfans de paix, la paix qu'ils y auront donnée, riviendra à eux: *Pax veſtra revertetur ad vos*, c'eſt à dire, que l'utilité leur en reviendra.

SUR

SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA SEMAINE DE PAQUE.

Maria ſtabat ad monumentum foris plorans. *Joan.* 20. v. 11. 18.

Marie ſe tenoit en pleurant hors le ſepulcre.

I.

ON ne vit jamais d'une maniére plus ſenſible l'accompliſſement de cette parole: *Vos conſolations ont rempli mon ame de joye, à proportion des douleurs qui ont accablé mon cœur*, que dans l'aparition dont JESUS-CHRIST honora Madeleine avant les Apôtres mêmes. On ne peut douter qu'aprés la ſainte Vierge elle n'ait reſſenti plus vivement que perſonne la mort de JESUS-CHRIST: & ce fut par là qu'elle mérita d'être la prémiére conſolée par une aparition particuliére. La douleur de la ſainte Vierge étoit ſans doute beaucoup plus grande que celle de Madeleine: mais elle étoit d'un autre ordre, plus *Pſ.* 93. 19.

ſpirituelle, plus independante du corps, plus renfermée dans l'ame. Ainſi elle n'avoit pas beſoin de conſolations ſenſibles. Mais la douleur de Madeleine agiſſant davantage ſur les ſens, JESUS-CHRIST y voulut remedier par une apparition qui la conſolât plus ſenſiblement. C'eſt ce qu'il fit en ſe manifeſtant à elle ſous la forme d'un jardinier, & ſe faiſant reconnoître à elle en l'appellant Marie.

II.

Madeleine avant que de voir JESUS-CHRIST avoit vû les Anges dans le ſépulcre, & y avoit fait peu de reflexion. Les perſonnes fortement occupez d'un grand objet, font moins d'attention aux petites choſes, & nous n'en ſommes au contraire ſi frappez, que parce que nôtre eſprit eſt peu appliqué aux grandes. Madeleine s'informe avec empreſſement où l'on avoit mis le corps de JESUS-CHRIST.
verſ. 13. *Ils ont enlevé*, dit-elle, *mon Seigneur, & je ne ſçai où ils l'ont mis.* Souvent une certaine tranquillité qu'on témoigne dans les maux des autres, vient d'indifference & de froideur plûtôt que de fermeté & de force d'eſprit. Et Dieu qui diſtingue ces diſpoſitions, aime mieux les craintes empreſſées qui viennent d'amour, que ces diſpoſitions tranquilles qui naiſſent d'indifference. Il juge des paroles par le cœur & non du cœur par les paroles. Marie agitée de

vaines

vaines craintes & de faux soupçons le touche plus que ceux qui jugeoient mieux qu'elle, mais qui avoient moins d'amour. il la tire donc de peine en se faisant voir à elle en particulier avant tous les autres.

III.

Il est remarquable que quoi que les Apôtres, les disciples & les femmes n'ayent été persuadez que par la vûë même de J. C. & qu'ils n'ayent pas deferé au témoignage des autres; néanmoins chaque apparition a suffit à chacun, & ne l'a laissé dans aucun doute. J. C. en se montrant aprés sa resurrection, faisoit une si forte impression sur l'esprit, qu'il apaisoit toutes sortes de doutes. Madeleine aprés avoir vû J. C. ressuscité n'en doute plus ni ne cherche plus son corps, & rend témoignage aux Apôtres de la resurrection de J. C. Il en fut de même des autres femmes & des deux disciples qui virent J. C. à Emmaüs. Chacun fut pleinement persuadé par la vûë qu'il en eut, & ressentit la joye de la resurrection de J. C. à proportion de la douleur qu'il avoit euë de sa mort. On peut juger par là quelle fut celle de Madeleine. L'Evangile ne nous dit plus rien d'elle aprés cela, & Dieu a voulu que nous ignorassions le reste de sa vie. Mais étant proposée dans l'Evangile comme l'exemple d'un amour extraordinairement ardent, on peut juger de toute la suite de sa vie, en se figurant ce

que

que l'amour doit opérer dans un cœur qui en eſt embraſé. En quelque lieu qu'elle l'ait paſſée, on peut dire qu'elle y a vécu dans des ſentimens continuels de joye & d'adoration de JESUS-CHRIST reſſuſcité : qu'elle a été inſenſible à toutes les choſes du monde ; & que JESUS-CHRIST a été l'unique objet de ſon eſprit & de ſon cœur.

SUR L'EVANGILE. DU VENDREDI DE LA SEMAINE DE PAQUE.

Undecim discipuli abierunt in Galilæam. *Matth.* 28. 16. 20.

Les onze disciples s'en allérent en Galilée sur la montagne où JESUS *leur avoit commandé de se trouver.*

I.

L'Apparition de JESUS-CHRIST raportée dans cet Evangile, est aparemment celle dont parle saint Paul, dans laquelle JESUS-CHRIST se manifesta à *plus de cinq cens* disciples. Car comme elle étoit prédite & annoncée, & que JESUS-CHRIST leur avoit ordonné de se trouver sur cette montagne de Galilée, afin de l'y voir, ils purent s'assembler en plus grand nombre pour jouïr de sa présence; JESUS-CHRIST y convainquit encore l'incredulité de quelques-uns par les preuves manifestes qu'il leur y donna de sa résurrection; mais il déclara de plus 1. *Cor.* 15. 6.

à

à tous la puiſſance extraordinaire qui lui avoit été donnée dans le Ciel & dans la terre ſur toute creature: *Data eſt mihi omnis* *Verſ. 18.* *poteſtas in cælo & in terra.* Cette puiſſance n'eſt pas celle qui lui convient comme Dieu, laquelle ne lui a pû être donnée de nouveau, puis qu'il l'a toûjours euë. C'eſt celle qui a été donnée à ſon humanité comme une recompenſe de ſa mort & une ſuite de ſa reſurrection. Par cette puiſſance il eſt établi le Roi & le ſouverain de toutes créatures, pour en diſpoſer ſouverainement ſelon ſes volontez. Ainſi c'eſt un droit nouveau par lequel nous apartenons à JESUS-CHRIST en toutes manieres temporellement & ſpirituellement, ſans qu'il y ait perſõne qui ſe puiſſe ſouſtraire à ſa puiſſance. C'eſt proprement l'exécution de la promeſſe exprimée par David en ces paroles: *Pſ. 2. 8.* *Je vous donnerai les nations pour vôtre heritage, & toute l'étenduë de la terre pour la poſſeder.* Et il eſt bien clair qu'elle ne s'étend pas ſeulement ſur les élus, mais qu'elle comprend auſſi tous les reprouvez; puis qu'il eſt dit au même lieu: *là même Verſ. 9.* *Vous gouvernerez toutes les nations avec une verge de fer; & vous les briſerez comme le vaſe d'un potier.*

II.

Ainſi J. C. eſt établi par là principe de toutes les graces & de toutes les punitions de Dieu; c'eſt à dire de tous les évenemens de la

la vie des hommes; puis qu'il n'y en a point qui ne ſoient des effets ou de ſa miſéricorde ou de ſa juſtice. Tous les hommes établis en quelque puiſſance & en quelque autorité dans le monde, ou dans la poſſeſſion de quelques biens temporels, ne peuvent être que ſes vicaires & ſes lieutenans, & J. C. a droit de les priver de leurs charges ou des biens qu'ils poſſédent, ſans qu'ils ayent aucun ſujet de s'en plaindre. Et comme J. C. n'accorde ces biens qui lui apartiennent & qui lui ſont propres, que pour les employer à ſon ſervice & ſelon ſes intentions, chacun peut aprendre par là la vraye nature de ſon miniſtére & l'uſage légitime qu'il en doit faire. Ainſi un Roi ſe doit regarder comme un pur miniſtre de J. C. qui a reçû de lui le gouvernement d'un royaume, pour le raporter, non à ſa propre gloire, mais à celle de J. C. Il eſt obligé de ne rien faire dans ſon miniſtere qui ne ſe raporte à cette fin, & il ne lui ſauroit jamais être permis d'avoir pour but, dans aucune action, ſa propre gloire, ſa propre grandeur, ni ſon propre plaiſir, n'y ayant rien qu'il ne doive à J. C. comme à ſon ſouverain Seigneur? On doit juger de même de tous les autres biens. Perſonne n'en eſt propriétaire à l'égard de JESUS-CHRIST, & n'a droit d'en uſer pour ſoi-même. On en eſt toûjours comptable à ſa juſtice; & J. C. examinera à la fin de la vie de chacun s'il les a em-

employez uniquement ſelon ſes ordres.
Luc. Cette parole de l'Evangile : *Rendez compte*
16. 2. *de vôtre adminiſtration*, n'eſt métaphorique que parce qu'elle repréſente la poſſeſſion de toutes les choſes du monde ſous l'idée d'une ferme que l'on tient de Dieu : mais elle eſt éxacte & littérale, entant qu'elle repreſente le compte qu'on ſera obligé de rendre à JESUS-CHRIST de tout ce qu'on a adminiſtré dans le monde ſous ſon autorité.

Il y en a qui ſont chargez du gouvernement des autres pour le ſpirituel comme les paſteurs. Il y en a qui ſont obligez de les nourir & de les ſoulager dans leurs néceſſitez, comme les riches. Un ſerviteur eſt un homme chargé de la part de JESUS-CHRIST de rendre ſervice à ſon maître. Un artiſan eſt un homme chargé de contribuer à la commodité publique par ſon travail. Il y en a qui ne ſont chargez que de glorifier JESUS-CHRIST, en uſant, ſelon ſes loix, de leur ame & de leur corps, & d'édifier l'Egliſe par la régularité de leur conduite ; parce que Dieu ne leur a point confié d'autre adminiſtration : & il ſuffit à ces perſonnes de raporter à Dieu leurs actions & leurs ſouffrances, & de n'uſer que pour lui de leur corps & de leur eſ-
1. *Cor.* prit. Enfin il n'y a perſonne qui ne ſoit
6. 2. obligé d'obſerver cette parole de l'Apôtre : *Vous avez été rachetez d'un grand prix. Glo-*

rifiez

fiez donc & portez Dieu dans vôtre corps. Ce grand prix est la mort de JESUS-CHRIST & ce qui a été acheté par ce grand prix, sont toutes les actions des hommes sans exception. Dieu en doit être le principe, & elles se doivent rapporter à Dieu comme à leur fin.

III.

C'a été par un usage de cette puissance souveraine que J. C. ordonne à ses Apôtres de prêcher son Evangile *à toutes les creatures*; c'est-à-dire, aux Gentils & aux Juifs sans distinction, levant ainsi par cette mission generale la défense qu'il leur avoit faite, durant sa vie de prêcher aux Samaritains & aux Gentils; & c'est en partie par l'exécution de cette mission generale qu'il exerce le double empire de misericorde & de justice qu'il a sur les hommes. Car ceux à qui il fait la grace de recevoir la predication des Apôtres ou de ceux qui leur succedent dans la suite des siecles, deviennent par là des vases de misericorde qu'il ne traite pas en esclaves, mais en freres. Ceux qui la rejettent par un endurcissement & une impenitence volontaire, sont soûmis à son empire de rigueur & de justice sans qu'il y ait aucune personne au monde qui puisse se soustraire à l'un ou à l'autre de ces deux empires. Pour l'exécution de ces ordres il soumet à ses disciples toute la nature, *Marc.* 16. 15.

re, & leur donne le pouvoir d'en disposer par des miracles qui confirment la doctrine qu'ils devoient annoncer, & qui ne prouvoient pas seulement la volonté des choses qu'ils prêchoient, mais qui prouvoient encore la verité de la resurrection de JESUS-CHRIST, puisque rien ne la confirme davantage que l'effet d'une puissance qu'il avoit donnée à ses Apôtres en qualité de ressuscité. Enfin il leur promet d'être toûjours aves eux, non pour un tems seulement, mais jusqu'à la consommation des siecles. Ce qui renferme une promesse authentique de la perpetuité de l'Eglise : puis que JESUS-CHRIST s'oblige par-là d'être toûjours avec ses ministres, & qu'il declare que ses ministres prêcheront toûjours toutes les veritez qu'il leur a annoncées, & que jusqu'à la consommation des siecles, ils recevront dans son Eglise par le Batême, ceux qui y voudront entrer.

SUR

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI AVANT L'OCTAVE DE PAQUE.

Una ſabbati Maria Magdalena venit mane, &c. *Joan.* 20. 1. 9.

Le premier jour de la ſemaine Marie Madeleine vint le matin au Sepulcre, lors qu'il étoit encore nuit.

I.

LA diligence de Madeleine, qui ſe trouve au ſepulcre avant le ſoleil levé, marque la vehemence de ſon amour. Rien n'eſt petit à l'amour, de ce qui regarde ce qu'on aime. Il ne s'agiſſoit plus que d'un corps privé de vie & ſeparé de ſon âme. La foi de la reſurrection étant confuſe & troublée dans l'eſprit de Madeleine & des diſciples, n'étoit point le principe des devoirs qu'elle vouloit rendre au corps de J. C. Il y avoit même de la contrarieté entre cette foi & ces devoirs; mais il lui ſuffiſoit que ce fut le corps de J. C. pour en être toute occupée. Ce fut par cet amour ardent qu'elle merita d'être la premiere inſtruite de la reſurrection.

ction. Les cœurs froids & lents n'obtiennent rien de Dieu; parce que cette lenteur & cette froideur viennent du partage du cœur qui eſt diviſé par differentes affections. Auſſi voit-on ſouvent que ces gens qui paroiſſent ſi lents à l'égard de Dieu, font paroître une extrême activité, lors qu'étant touchez par leurs interêts, ils réüniſſent tous les mouvemens de leur ame pour acquerir quelque bien ou pour éviter quelque inconvenient temporel. Quand ils ſont donc ſi froids & ſi lents, c'eſt qu'ils ne ſont pas touchez, & que leur ame eſt diviſée. C'eſt bien la moindre choſe que nous cherchions Dieu avec ardeur. Car le chercher froidement, c'eſt témoigner qu'on n'a guéres envie de le trouver & que l'on s'en ſoucie peu. Or c'eſt ce que Dieu ne ſçauroit ſouffrir.

II.

Pourquoi Madeleine voyant la pierre du
verſ. 7. ſepulcre ôtée, & Pierre & Jean voyant *les linſeuls à terre, le ſuaire plié*, & ne voyant point le corps de JESUS-CHRIST, ne conclurent-ils point qu'il étoit reſſuſcité? C'eſt que la reſurrection de JESUS-CHRIST étoit ſi éloignée de leur penſée, que leurs conjectures ne tournoient jamais de ce côté là. Cependant JESUS-CHRIST ne laiſſoit pas par là de les diſpoſer à la croi-

ix.

re. Car ce ſepulcre ouvert, ces linſeuls a terre, ce ſuaire plié étant joints à l'apparition de J. C. faiſoient leur effet & ſervoient de confirmation à la verité. Il y a toûjours quantité de circonſtances qui s'uniſſent pour nous perſuader d'une verité, & qui font leur impreſſion non ſéparement, mais toutes enſemble. Au contraire le menſonge eſt d'ordinaire détaché, & ne s'accorde avec rien. C'eſt une choſe admirable comme Dieu prepare les ames pour les amener au point où il veut, & de combien de petites circonſtances dépend la perſuaſion qu'il opere dans les eſprits & les reſolutions qu'il forme dans les cœurs. De ſorte que quand il nous découvrira quelque jour les voyes de ſa providence, nous reconnoîtrons qu'il ne nous eſt pas arrivé la moindre choſe qui n'ait contribué à nous conduire au point où nous ſommes arrivez, & que ſouvent les plus importans évenemens de nôtre vie ont été attachez à des circonſtances que nous regardions comme tellement indifferentes que nous n'y faiſions aucune reflexion.

III.

Saint Jean, quoi qu'arrivé le premier au ſépulcre ſur l'avis que Madeleine donna à ſaint Pierre & à lui qu'on avoit enlevé le corps de J. C. n'y voulut pas entrer le premier,

mier, & défera cet honneur à saint Pierre. C'est qu'il y avoit un certain ordre établi entre les disciples, selon lequel on deferoit à saint Pierre le premier rang en toutes choses, & que cet ordre subsistoit même aprés la mort de JESUS-CHRIST. Mais y étant entré ensuite aprés saint Pierre, ni l'un ni l'autre ne furent persuadez de la resurrection, tant leur foi étoit éteinte. Ainsi encore que saint Jean ne se fut pas porté au même excés de timidité que saint Pierre; il est clair néanmoins par ces endroits que la foi de la resurrection étoit comme éteinte en lui, & que tout ce qu'il en avoit ouï dire à JESUS-CHRIST n'avoit point fait sur son esprit l'impression qu'il y devoit faire. Il est donc vrai de tous les disciples, qu'aucun ne fit paroître sa foi; qu'elle fut assoupie ou éteinte en tous; qu'il furent tous scandalisez par la mort de JESUS-CHRIST, & qu'ils tomberent tous dans une espece d'infidelité passagere, que Dieu permit en eux pour affermir davantage toute son Eglise dans la foi de sa resurrection.

FIN.

ANT 1742522